

- Texte : POLYBE, Histoire Romaine -

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Première expédition des Romains hors de l'Italie.- Messine est surprise par les Campaniens, et Rhégion par quatre mille Romains. - Rome punit cette dernière trahison. - Les Campaniens ou Mamertins, battus par Hiéron, préteur de Syracuse, implorent le secours des Romains et l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie que les Rhégiens. - Défaite des Syracusains et des Carthaginois. - Retraite de Hiéron.

Ce fut dans la dix-neuvième année après le combat naval donné près de la ville d'Aïgos-Potamos dans l'Hellespont, et la seizième avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les soins d'Antalcide, firent la paix avec les Perses, que Denys l'Ancien, après avoir vaincu les Grecs d'Italie sur les bords de l'Ellépore, fit le siège de Rhégion, et que les Gaulois s'emparèrent de Rome, à l'exception du Capitole, ce fut, dis-je, cette année que les Romains, ayant fait une trêve avec les Gaulois, aux conditions qu'il plut à ceux-ci d'exiger, après avoir, contre toute espérance, regagné leur patrie et augmenté un peu leurs forces, déclarèrent ensuite la guerre à leurs voisins. Vainqueurs de tous les Latins ou par leur courage ou par leur bonheur, ils portèrent la guerre chez les Samnites, qui, à l'orient et au septentrion, confinent le pays des Latins. Quelques temps après, et un an avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grèce, fussent défaits à Delphes et se jetassent dans l'Asie, les Tarentins, craignant que les Romains ne tirassent vengeance de l'insulte qu'ils avaient faite à leurs ambassadeurs, appelèrent Pyrrhus à leur secours. Les Romains ayant soumis les Tyrrhéniens et les Samnites, et ayant gagné plusieurs victoires sur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils pensèrent alors à la conquête du reste de ce pays, qu'ils ne regardaient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre, au moins pour la plus grande partie. Exercés et aguerris par les combats qu'ils avaient soutenus contre les Samnites et les Gaulois, ils entreprirent de marcher contre Pyrrhus, le chassèrent d'Italie, et défirent ensuite tous ceux qui avaient pris parti pour lui.

Après avoir vaincu leurs ennemis et subjugué tous les peuples de l'Italie, aux Gaulois près, ils conçurent le dessein d'assiéger les Romains qui étaient alors dans Rhégion.

Ces deux villes, Messine et Rhégion, toutes deux bâties sur le même détroit, eurent à peu près le même sort. Peu avant le temps dont nous venons de parler, les Campaniens qui étaient à la solde d'Agathoclès, charmés depuis longtemps de la beauté et des autres avantages de Messine, eurent la perfidie de s'en saisir, sous le faux-semblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoyens. Ils y entrèrent comme amis, mais il n'y furent pas plus tôt, qu'ils chassèrent les uns, massacrèrent les autres, prirent les femmes et les enfants de ces malheureux, selon que le hasard les fit alors tomber entre leurs mains, et partagèrent entre eux ce qu'il y avait de richesses dans la ville et dans le pays.

Peu après, leur trahison trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie et les forces qu'avaient

sur mer les Carthaginois, ayant jeté la crainte et l'épouvante parmi les Rhégiens, ils implorèrent la protection et le secours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille sous la conduite de Decius Campanus. Pendant quelque temps, ils gardèrent fidèlement la ville, mais éblouis de ses agréments et des richesses des citoyens, ils firent alliance avec eux, comme avaient fait les Campaniens avec les Messinois, chassèrent une partie des habitants, égorgèrent l'autre, et se rendirent maîtres de la ville.

Les Romains furent très sensibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de remède sur-le-champ, occupés qu'ils étaient aux guerres dont nous avons parlé, mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le siège devant Rhégion. La ville fut prise, et on passa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres, qui, prévoyant ce qui devait leur arriver, se défendirent avec furie. Le reste, qui s'élevait à plus de trois cents, ayant été fait prisonnier et envoyé à Rome, y fut conduit sur le marché par les préteurs, battu de verges et mis à mort, exemple de punition que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chez leurs alliés la bonne opinion de leur foi ! On rendit aussi aux Rhégiens leur pays et leur ville. Pour les Mamertins, c'est-à-dire les peuples de la Campanie, qui s'étaient donné ce nom après avoir surpris Messine, tant qu'ils furent unis avec les Romains qui avaient envahi Rhégion, non seulement ils demeurèrent tranquilles possesseurs de leur ville et de leurs pays, mais ils inquiétèrent fort les Carthaginois et les Syracusains pour les terres voisines, et obligèrent une grande partie de la Sicile à leur payer tribut. Mais ceux qui tenaient Rhégion n'eurent pas été plutôt assiégés, que les choses changèrent de face, car, privés de tout secours, ils furent eux-mêmes repoussés et renfermés dans leur ville par les Syracusains pour les raisons que je vais dire.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Mergana élurent pour chefs Artémidore, et Hiéron qui dans la suite les gouverna. Ce dernier était alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçaient un grand roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, et maître de ces gens qui ne cherchaient qu'à tout brouiller, il se conduisit avec tant de douceur et de grandeur d'âme que les Syracusains, quoique mécontents de la faculté que s'étaient attribuée les soldats, ne laissèrent pas de le faire préteur d'un consentement unanime. Dès ces premières démarches, il fut aisé de juger que ce préteur aspirait à quelque chose de plus qu'à sa charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étaient sorties de la ville, que Syracuse était troublée par des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté, et que Leptinus, distingué par son crédit et sa probité, avait pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, dans le dessein d'avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter, lorsqu'il serait obligé de marcher à la tête des armées. Pour se défaire ensuite des vétérans étrangers, esprits remuants et malintentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins, comme contre les Barbares qui occupaient Messine. Campé auprès de Centoripe, il range son armée en bataille le long du Kyamasore, tenant à l'écart la cavalerie et l'infanterie syracusaines, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppose aux Mamertins que les soldats étrangers, les laisse tous tailler en pièces, et, pendant le carnage, il retourne tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville. L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvait y causer des troubles et des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes soldées, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Barbares, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines qu'il avait

bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille dans la plaine de Mille sur les bords du Longinus. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les chefs furent faits prisonniers. Retourné à Syracuse, il y fut déclaré roi par tous les alliés.

La perte de cette bataille, jointe à la prise de Rhégion, dérangerait entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent eux et leur citadelle, les autres abandonnèrent la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours, « grâce, disait-on, qu'ils ne pouvaient refuser à des gens qui étaient de même nation qu'eux. » Les Romains hésitèrent longtemps sur ce qu'ils répondraient. Après avoir puni avec une extrême sévérité leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhégiens, ils ne pouvaient avec justice envoyer du secours aux Mamertins, qui s'étaient emparés par une semblable trahison, non seulement de Messine, mais encore de Rhégion. D'un autre côté, il était à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs provinces de l'Ibérie et de toutes les îles des mers de Sardaigne et de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'enveloppassent toute l'Italie et ne devinssent des voisins formidables, et on voyait facilement qu'ils subjugueraient bientôt cette île, si l'on ne secourait les Mamertins. Messine leur étant abandonnée, ils ne tarderaient pas longtemps à prendre Syracuse. Souverains, comme ils l'étaient, de presque tout le reste de la Sicile, cette expédition leur devait être aisée. Les Romains prévoyant un malheur et jugeant qu'il ne fallait pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie, furent longtemps à délibérer. Le sénat même, partagé également entre le pour et le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple, accablé par les guerres précédentes et souhaitant avec ardeur de réparer ses pertes, poussé encore à cela, tant par l'intérêt, commun, que par les avantages dont les préteurs flattaient chaque particulier, le peuple, dis-je, se déclara en faveur de cette entreprise, et on en dressa un plébiscite. Appius Claudius, l'un des consuls, fut choisi pour conduire le secours, et on le fit partir pour Messine. Les Mamertins aussitôt, partie par menaces, partie par surprise, chassèrent de la citadelle le préteur qui y commandait de la part des Carthaginois, appelèrent Appius et lui ouvrirent les portes de la ville, et l'infortuné préteur, soupçonné d'imprudence et de lâcheté, fut attaché à un gibet. Les Carthaginois, pour reprendre Messine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, et placèrent leur infanterie du côté de Synes. En même temps, Hiéron profite de l'occasion qui se présentait de chasser tout à fait de la Sicile les Barbares qui avaient envahi Messine. Il fait alliance avec les Carthaginois, et aussitôt part de Syracuse pour les aller joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique, et ferme encore le passage aux assiégés par cet endroit. Cependant Appius, général de l'armée romaine, traverse hardiment le détroit pendant la nuit, et entre dans la ville. Mais la voyant pressée de tous côtés, et faisant réflexion que ce siège pourrait bien ne pas lui faire d'honneur, les ennemis étant maîtres sur terre et sur mer, pour dégager les Mamertins, il fit d'abord parler aux Carthaginois et aux Syracusains, mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avait envoyés. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hasarder une bataille et de commencer par attaquer les Syracusains. Il met son armée en marche, la range en bataille, et trouve heureusement Hiéron disposé à se battre. Le combat fut long. Appius remporta la victoire, repoussa les ennemis jusque dans leurs retranchements, et, après avoir abandonné la dépouille des morts aux soldats, il reprit le chemin de Messine.

Hiéron soupçonnant quelque chose de sinistre de cette affaire, aussitôt la nuit venue, retourna promptement à Syracuse. Cette retraite rendit Appius plus hardi. Il vit bien qu'il n'y avait pas de temps à

perdre et qu'il fallait attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux soldats de se tenir prêts, et, dès la pointe du jour, il va droit aux ennemis, en tue un grand nombre, et contraint le reste à se sauver dans les villes circonvoisines, puis, poussant sa fortune, il fait lever le siège, ravage les campagnes des Syracusains et de leurs alliés, sans que personne ose lui résister, et pour comble met enfin le siège devant Syracuse.

CHAPITRE II

Matière des deux premiers livres qui servent comme de préambule à l'histoire de Polybe. - Jugement que cet historien porte sur Philinus et Fabius.

Telle fut la première expédition des Romains hors de l'Italie, et les raisons pour lesquelles ils la firent alors. Rien, ce me semble, n'était plus propre à établir la première époque de notre histoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laisser aucun doute sur ce qui a donné lieu à cet événement. Car, pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'empire romain est parvenu, il était bon d'examiner de suite comment et en quel temps les Romains, presque chassés de leur propre patrie, commencèrent à obtenir de plus heureux succès, en quel temps et comment, l'Italie subjuguée, ils pensèrent à étendre leurs conquêtes au-dehors. Qu'on ne soit donc pas surpris si, dans la suite, parlant des états qui ont fait le plus de bruit dans le monde, je remonte à des temps plus reculés. C'est pour commencer aux choses qui font connaître pour quelles raisons, en quel temps et par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voyons. Mais il est temps de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots de quoi traiteront les deux premiers livres, qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains et la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Hamilcar, Hasdrubal et les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains passèrent dans l'Illyrie et dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule et le second livre par la guerre appelée de Cléomène, laquelle se fit en ce temps-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres, notre dessein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement de les présenter en raccourci sous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé, nous ferons en sorte que les derniers événements soient liés avec ceux qui commenceront notre histoire. Cette liaison justifiera la pensée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres historiens, et facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains et des Carthaginois en Sicile, car on aurait peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coutumes de ces deux états étaient alors fort simples, leurs richesses médiocres, et leurs forces égales, c'est par cette guerre, plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particulière de ces deux républiques.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre : c'est que Philinus et Fabius, qui passent pour en avoir parlé le plus sagement, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devaient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir. Leurs mœurs et la secte qu'ils

professaient les mettent à couvert de ce soupçon, mais il me semble qu'il leur est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amants à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avait pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence et d'un courage qui ne se démentent jamais, et représente les Romains comme d'une conduite tout opposée. Fabius, au contraire, donne toutes ces vertus aux Romains et les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance, une pareille disposition n'aurait peut-être rien que d'estimable. Il est d'un honnête homme d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le rôle d'historien. On est alors obligé de louer ses ennemis lorsque leurs actions sont vraiment louables, et de blâmer sans ménagement ses plus grands amis, lorsque leurs fautes méritent le blâme. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : si l'on arrache les yeux à ceux-ci, ils deviennent inutiles, et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne doit à l'égard des uns et des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre, n'étant pas possible qu'une même personne vise toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot, il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces maximes. Philinus, entrant en matière au commencement de son second livre, dit que les Carthaginois et les Syracusains mirent le siège devant Messine, qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville, qu'ils firent une sortie sur les Syracusains, qu'en ayant été repoussés avec perte ils rentrèrent dans Messine, que, revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup des leurs ou tués ou faits prisonniers. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille, la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le feu à son camp et s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore abandonna toutes les forteresses qui étaient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois. A l'entendre, ils quittèrent leurs retranchements aussitôt après le combat, se dispersèrent dans les villes voisines, et aucun d'eux n'osa se montrer au-dehors. Les chefs, voyant les troupes saisies de frayeur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore, les Romains, poursuivant les Carthaginois, ne se contentèrent pas de désoler la campagne, mais entreprirent aussi d'assiéger Syracuse. Tout cela est, à mon sens, fort mal assorti, et ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui, selon cet historien, assiégeaient Messine et remportaient des victoires, sont ceux-là mêmes qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégés, qui tremblent de peur, et au contraire, ceux qu'il nous dépeignait comme vaincus et assiégés, il nous les fait voir, ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le pays, et assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contradictions ? Il faut de nécessité ou que ce qu'il avance d'abord ou que ce qu'il dit des événements qui ont suivi, soit faux. Or, ces événements sont vrais. Il est sûr que les Carthaginois et les Syracusains ont déserté la campagne et que les Romains ont aussitôt mis le siège devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains et celles des Carthaginois, fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avait assuré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même temps et vaincus et vainqueurs. Tel est le caractère de cet historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, et on verra en son temps que Fabius n'est pas exempt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux écrivains, et, par la jonction des faits, tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont il est question.

CHAPITRE III

M. Octacilius et M. Valerius font alliance avec Hiéron. - Préparatifs des Carthaginois. - Siège d'Agrigente. - Premier combat d'Agrigente. - Second combat et retraite Hannibal.

Dès qu'à Rome on eut avis des succès d'Appius dans la Sicile, on créa consuls M. Octacilius et M. Valerius, et on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistait en quatre légions, sans compter les secours que l'on tirait ordinairement des alliés. Ces légions, chez les Romains, se lèvent tous les ans, et sont composées de quatre mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux. À l'arrivée des consuls, plusieurs villes des Carthaginois et des Syracusains se rendirent à discrétion. La frayeur des Siciliens, jointe au nombre et à la force des légions romaines, faisant concevoir à Hiéron que celles-ci auraient le dessus, il dépêcha aux consuls des ambassadeurs pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres. On craignait que les Carthaginois, qui tenaient la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres, crainte d'autant mieux fondée, que les premières troupes qui avaient traversé le détroit avaient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettait de ce côté-là les légions en sûreté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le roi rendrait aux Romains sans rançon, ce qu'il avait fait de prisonniers sur eux, et qu'il leur paierait cent talents d'argent. Depuis ce temps, Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'amour et l'estime de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus longtemps des fruits de sa richesse et de sa prudence.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'était faite avec le roi de Syracuse, et le peuple se fit un plaisir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût nécessaire d'envoyer des troupes en Sicile. Deux légions suffisaient, parce que, Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'était plus à beaucoup près si pesant, et que par là les armées auraient en abondance toutes sortes de munitions. Les Carthaginois, voyant que Hiéron leur avait tourné le dos, et que les Romains avaient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, pensèrent de leur côté à se mettre en état de leur tenir tête et de se maintenir dans cette île. Ils firent de grandes levées de soldats au-delà de la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, de plus grandes encore dans l'Espagne, et ils les envoyèrent toutes en Sicile, et comme Agrigente était la ville la plus forte et la plus importante de toutes celles qui leur appartenaient, ils y jetèrent tous leurs vivres et toutes leurs troupes, et en firent leur place de guerre. Les consuls, qui avaient fait la paix avec Hiéron, étant de retour à Rome, on leur donna pour successeurs dans cette guerre L. Posthumius et Q. Mamilius, qui, ayant conçu d'abord où tendaient les préparatifs que les Carthaginois avaient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit considérable, laissèrent là tout le reste, allèrent avec toute leur armée attaquer cette ville, campèrent à huit stades de la place, et renfermèrent les Carthaginois dans ses murs. C'était alors le temps de la moisson. Un jour que les soldats, qui prévoyaient que le siège ne se terminerait pas sitôt, s'étaient débandés dans la campagne pour ramasser des grains, les Carthaginois les voyant ainsi dispersés, fondirent sur ces fourrageurs et les mirent aisément en fuite. Ensuite ils se partagèrent, les uns marchant pour forcer les retranchements ou pour arracher les palissades, les autres pour attaquer les corps de garde. Ici, comme en plusieurs autres rencontres, les Romains ne durent leur salut qu'à cette discipline excellente, qui ne se

trouve chez aucun autre peuple. Accoutumés à voir punir de mort quiconque lâche le pied dans le combat ou abandonne son poste, ils soutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre. Il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin enveloppés, lorsqu'ils touchaient presque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut passée au fil de l'épée, le reste fut poursuivi avec perte jusque dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réservés dans leurs sorties, et les Romains plus circonspects dans leurs fourrages. Les premiers ne se présentant plus que pour de légères escarmouches, les consuls partagèrent leur armée en deux camps, l'un fut assis devant le temple d'Esculape, l'autre du côté de la ville qui regarde Héraclée. On joignit les deux camps par une bonne ligne de contrevallation pour se défendre contre les sorties, et l'on y ajouta celle de circonvallation contre le secours. Des gardes avancées étaient distribués sur tout le terrain qui restait entre les lignes et le camp, et d'espace en espace on avait pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étaient propres. Les alliés amassaient les vivres et les autres munitions, et les apportaient à Erbesse, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faisaient venir, de sorte qu'ils ne manquaient de rien.

Les choses demeurèrent dans le même état pendant cinq mois ou environ. Rien de décisif de part ni d'autre. Tout se passait en escarmouches. Cependant les Carthaginois souffraient beaucoup de la famine, à cause de la foule d'habitants qui s'étaient retirés dans Agrigente, car il y avait au moins cinquante mille âmes. Hannibal, fils de Giscon, qui commandait, envoyait coup sur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville était réduite, et demander du secours. On chargea sur des vaisseaux de nouvelles troupes et des éléphants, que l'on fit conduire en Sicile, et qui devaient aller rejoindre Hannon, autre commandant des Carthaginois. Celui-ci rassembla toutes ses forces dans Héraclée, pratiqua dans Erbesse de sourdes menées qui lui en ouvrirent les portes, et priva par là les légions des vivres et des autres secours qui leur venaient de cette ville. Alors les Romains, assiégeants tout ensemble et assiégés, se trouvèrent dans une si grande disette de vivres et d'autres munitions, qu'ils mirent souvent en délibération s'ils ne lèveraient pas le siège. Et cela serait arrivé sans le zèle et l'industrie du roi de Syracuse, qui fit passer dans leur camp un peu de tout ce qui leur était nécessaire. Hannon, voyant d'un côté les légions romaines affaiblies par la peste et par la famine, et de l'autre ses troupes en état de combattre, après avoir donné ordre à la cavalerie numide de prendre les devants, de s'approcher du camp des ennemis, d'escarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, et ensuite de reculer jusqu'à ce qu'il fût arrivé, Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ses éléphants, qui étaient au nombre de cinquante, et tout le reste de son armée. Les Numides, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, s'étant approchés d'un des camps romains, la cavalerie romaine ne manqua pas de sortir pour l'escarmouche. Ceux-ci battent en retraite comme il leur avait été ordonné, jusqu'à leur jonction avec le corps des troupes que Hannon avait posté pour les soutenir. Alors ils font volte-face, environnent les cavaliers romains, en jettent un grand nombre par terre, et mettent le reste en fuite. Après cet exploit, Hannon s'empara d'une colline appelée Taurus, qui dominait sur le camp romain, et qui en était éloignée de dix stades, et s'y logea.

Pendant deux mois il ne se fit chaque jour que de légères attaques qui ne décidaient rien. Cependant Hannibal élevait des fanaux et envoyait souvent à Hannon, pour lui faire connaître l'extrême disette où il se trouvait, et le nombre des soldats que la famine contraignait de désertir. Sur cela Hannon prend le parti de hasarder une bataille. Les Romains, pour les raisons que nous avons dites, n'y étaient pas moins

disposés. Les armées de part et d'autre s'avancent entre les deux camps, et le combat se donne. Il fut long, mais enfin les troupes légères à la solde des Carthaginois, qui se battaient en avant du front, furent mises en déroute, et, tombant sur les éléphants et sur la phalange qui étaient derrière eux, jetèrent le trouble et la confusion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toutes parts. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille. Quelques-uns se sauvèrent à Héraclée. La plupart des éléphants et tout le bagage demeurèrent aux Romains. La nuit venue, on était si content d'avoir vaincu et en même temps si fatigué, que l'on ne pensa presque point à se tenir sur ses gardes. Hannibal ne se voyant plus de ressource, profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit, il sortit d'Agrigente avec les troupes étrangères, combla les lignes de contrevallation et de circonvallation avec de grosses nattes de jonc et reconduisit son armée à la ville, sans que les Romains s'aperçussent de rien. À la pointe du jour ceux-ci, ouvrant enfin les yeux, ne donnèrent d'abord que légèrement sur l'arrière-garde d'Hannibal, mais peu après ils fondent tous aux portes. N'y trouvant rien qui les arrête, ils se jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de prisonniers et un riche butin.

CHAPITRE IV

Les Romains se mettent en mer pour la première fois. - Manière dont ils s'y prirent. - Imprudence de Cn. Cornelius et Hannibal. - Corbeau de C. Duillius. - Bataille de Myle. - Petit exploit et mort d'Hamilcar. - Sièges de quelques villes de Sicile.

La nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le sénat, et lui donna de plus grandes idées qu'il n'avait eues jusqu'alors. C'était trop peu d'avoir sauvé les Mamertins, et de s'être enrichis dans cette guerre. On pensa tout de bon à chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile. Rien ne parut plus aisé et plus propre à étendre beaucoup la domination romaine. Toutes choses réussissaient assez à l'armée de terre. Les deux consuls nouveaux, L. Valerius et T. Octacilius, successeurs de ceux qui avaient pris Agrigente, faisaient dans la Sicile tout ce que l'on pouvait attendre d'eux. D'un autre côté, comme les Carthaginois primaient sans contredit sur mer, on n'osait trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que, depuis la conquête d'Agrigente, beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avaient ouvert leurs portes, mais il y avait un plus grand nombre de villes maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avaient enlevées. On balançait longtemps entre les avantages et les inconvénients de cette entreprise, mais enfin le dégât que faisait souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sans que l'on pût s'en venger sur l'Afrique, fixa les incertitudes, et il fut résolu que l'on se mettrait en mer aussi bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel temps, de quelle manière, et pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. La chose ne fut pas peu embarrassante. Ils n'avaient pas alors d'ouvriers qui sussent la construction de ces bâtiments à cinq rangs, et personne dans l'Italie ne s'en était encore servi. Mais c'est où se fait mieux connaître l'esprit grand et hardi des Romains. Sans avoir de moyens propres, sans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, sans s'être jamais fait aucune idée de la mer, ils conçoivent ce projet pour la première fois, et l'exécutent avec tant de courage, que dès lors ils osent attaquer les Carthaginois, à qui, de temps

immémorial, on n'avait contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises. Lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avaient ni vaisseaux pontés ni vaisseaux de transport, pas même une felouque, mais seulement des bâtiments à cinquante rames et des galères à trois rangs, qu'ils avaient empruntées des Tarentins, des Locriens, des Éléates et des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversèrent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, et un vaisseau ponté qui s'était présenté d'abord au combat, ayant échoué et étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent comme de modèle pour construire toute leur flotte, de sorte que sans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auraient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étaient occupés à la fabrication des vaisseaux, les autres amassaient des matelots et leur apprenaient à ramer. Ils les rangeaient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux était un commandant. Ils s'accoutumaient à se renverser en arrière, et à se baisser en devant tous ensemble, à commencer et à finir à l'ordre. Les matelots exercés, et les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvèrent pendant quelque temps, et voguèrent le long de la côte d'Italie.

Cn. Cornelius, qui commandait la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit, dès que l'on serait en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui serait nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la saisit trop légèrement et s'approcha de la ville. A cette nouvelle, Hannibal, qui était à Palerme, fit partir le sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, et enveloppa dans le port celle du consul. Le jour venu, tout l'équipage se sauva à terre, et Cornelius épouvanté, ne sachant que faire, se rendit aux ennemis. Après quoi, les Carthaginois retournèrent vers Hannibal, menant avec eux et l'escadre des Romains, et le consul qui la commandait. Peu de jours après, quoique cette aventure fit beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Hannibal ne tombât dans la même faute. Ayant appris que les Romains, qui longeaient la côte d'Italie s'approchaient, il voulut savoir par lui-même combien ils étaient, et dans quel ordre ils s'avançaient. Il prit cinquante vaisseaux, mais, en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, et ce fut un miracle qu'il pût se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains, s'étant ensuite approchés de la Sicile, et y ayant appris l'accident qui était arrivé à Cornelius, envoyèrent à C. Duillius, qui commandait l'armée de terre, et l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'était pas loin, ils se disposèrent à un combat naval. Mais comme leurs vaisseaux étaient mal construits et d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra l'idée de se servir de ce qui fut depuis ce temps-là appelé des corbeaux. Voici ce que c'était : une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamètre, était plantée sur la proue du navire. Au haut de la poutre était une poulie, et autour une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur sur six aunes de longueur, dont on avait fait un plancher, percé au milieu d'un trou oblong, qui embrassait la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle sur la longueur, on avait attaché un garde-fou qui couvrait jusqu'aux genoux. Il y avait au bout du mât une espèce de pilon de fer pointu, au haut duquel était un anneau, de sorte que toute cette machine paraissait semblable à celles dont on se sert pour faire

la farine. Dans cet anneau passait une corde, avec laquelle, par le moyen de la poulie qui était au haut de la poutre, on élevait les corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchaient, et on les jetait sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la proue, tantôt sur les côtés, selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochaient un navire, si les deux étaient joints par leurs côtés, les Romains sautaient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre ; s'ils n'étaient joints que par la proue, ils avançaient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendaient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portait par-devant et les suivants, pour parer les coups portés de côté, appuyaient leurs boucliers sur le garde-fou.

Après s'être ainsi préparés, on n'attendait plus que le temps de combattre. Aussitôt que C. Duillius eut appris l'échec que l'armée navale avait reçu, laissant aux tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte, et sur la nouvelle que les ennemis faisaient du dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer tout entière de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile. Insultant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la proue vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils allaient comme à un butin qui ne pouvait leur échapper. Leur chef était cet Hannibal qui de nuit s'était furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montait une galère à sept rangs de rames qui avait appartenu à Pyrrhus. D'abord, les Carthaginois furent fort surpris de voir au haut des proues de chaque vaisseau un instrument de guerre auquel ils n'étaient pas accoutumés. Ils ne laissèrent cependant pas d'approcher de plus en plus, et leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur, mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrèrent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, et qu'ils se battirent sur les ponts, ce fut alors comme un combat sur terre. Une partie des Carthaginois fut taillée en pièces, les autres effrayés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux et tout l'armement. La galère capitane fut aussi prise, et Hannibal au désespoir, fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisait voile dans le dessein d'attaquer les Romains, mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avaient précédés, ils se tinrent à l'écart et hors de la portée des corbeaux. Cependant, à la faveur de la légèreté de leurs bâtiments, ils avancèrent les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moyen sans courir aucun risque, mais ne pouvant, de quelque côté qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantait, ils se retirèrent avec perte de cinquante vaisseaux. Une journée si heureuse redouble le courage et l'ardeur des Romains. Ils se jettent dans la Sicile, font lever le siège de devant Égeste, qui était déjà réduite aux dernières extrémités, et prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Hamilcar, chef de l'armée de terre des Carthaginois, ayant appris à Palerme, où il campait, que dans l'armée ennemie, les Romains et leurs alliés n'étaient pas d'accord, que l'on y disputait qui des uns ou des autres auraient le premier rang dans les combats, et que les alliés campaient séparément entre Parope et Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levaient le camp, et en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage, avec le reste des vaisseaux qui avait échappé au dernier combat, et de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques capitaines de galères des plus expérimentés. Peu de temps après, ayant été enveloppé par les Romains dans je ne sais quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils

pensèrent à envahir cette île), et y ayant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étaient sauvés, et puni d'une mort honteuse.

Dans la Sicile, les Romains ne firent, la campagne suivante, rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus et C. Sulpicius, consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allèrent à Palerme, où les Carthaginois étaient en quartiers d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille, mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, et la prennent du premier assaut. La ville de Muttistrate, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siège, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avait manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siège en forme, et ses murailles renversées.

Ils s'emparèrent encore d'Enna et de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.

CHAPITRE V

Echec réciproque des Romains et des Carthaginois. - Bataille d'Ecnome. - Ordonnance des Romains et des Carthaginois. - Choc et victoire des Romains.

L'année suivante, Regulus aborde à Tyndaride, et y ayant aperçu la flotte des Carthaginois qui passait sans ordre, il part le premier avec dix vaisseaux, et donne ordre aux autres de le suivre. Les Carthaginois voyant les ennemis, les uns monter sur leurs vaisseaux, les autres en pleine mer, et l'avant-garde fort éloignée de ceux qui la suivaient, se tournent vers eux, les enveloppent, et coulent à fond tous leurs bâtiments, à l'exception de celui du consul, qui courut lui-même grand risque, mais comme il était mieux fourni de rameurs et plus léger, il se tira heureusement de ce danger. Les autres vaisseaux des Romains arrivent peu de temps après. Ils s'assemblent et se rangent de front. Ils chargent les ennemis, prennent dix vaisseaux, et en coulent huit à fond. Le reste se retira dans les îles de Lipari. Les deux partis se faisant honneur de la victoire, on pensa plus que jamais, de part et d'autre, à se créer des armées navales et à se disputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne, les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

L'été suivant on se met en mer. Les Romains mouillent à Messine avec trois cent trente vaisseaux pontés. De là, laissant la Sicile à leur droite, et doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre était aux environs. Pour les Carthaginois, ils allèrent prendre terre à Lilybée avec trois cent cinquante vaisseaux pontés. De Lilybée ils allèrent à Héraclée de Minos. Le but des premiers était de passer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, et de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, sachant qu'il était aisé d'entrer dans l'Afrique et de la subjuguier, ne craignaient rien tant que cette diversion, et voulaient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vues opposées annonçaient un combat prochain, les Romains se tinrent prêts, et à accepter le combat, si on le leur présentait, et à faire irruption dans le pays ennemi, si l'on n'y mettait pas obstacle. Ils choisissent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avait de meilleur, et divisent toute leur

armée en quatre parties, dont chacune avait deux noms, la première s'appelait la première légion, et la première flotte, et ainsi des autres. Il n'y avait que la quatrième qui n'en eût pas. On l'appelait le corps des trières, comme on a coutume de les appeler dans les armées de terre. Toute cette armée navale était composée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cents rameurs et cent vingt soldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent aussi tous leurs soins à se disposer à un combat naval. Si l'on considère le nombre de vaisseaux qu'ils avaient, il fallait qu'ils fussent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre seulement parler d'un si grand nombre d'hommes et de vaisseaux, sans être frappé, et de l'importance de l'affaire qui va se décider, et de la puissance de ces deux républiques ?

Les Romains, faisant réflexion qu'ils devaient voguer obliquement, et que la force des ennemis consistait dans la légèreté de leurs vaisseaux, songèrent à prendre un ordre de bataille qui fût sûr, et qu'on eût peine à rompre. Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montaient les deux consuls, Regulus et Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étaient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La première flotte formait une ligne, et la seconde l'autre. Les bâtiments de chaque ligne s'écartant, et élargissant l'intervalle à mesure qu'ils se rangeaient, et tournant la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma de la troisième une troisième ligne qui fermait l'intervalle, et faisait front aux ennemis, en sorte que l'ordre de bataille avait la figure d'un triangle. Cette troisième flotte remorquait les vaisseaux de charge, enfin, ceux de la quatrième flotte, où les trières venaient après, tellement rangés, qu'ils débordaient des deux côtés la ligne qui les précédait. De cette manière, l'ordre de bataille représentait un coin ou un bec, dont le flan était creux et la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action et difficile à rompre.

Pendant ce temps-là, les chefs des Carthaginois exhortèrent leurs soldats, leur faisant entendre en deux mots, qu'en gagnant la bataille ils n'auraient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étaient vaincus, c'en était fait de leur propre patrie et de leurs familles. Ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'exécutèrent en gens persuadés de ce qu'on venait de leur dire. Leurs chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée romaine, partagèrent leur armée en trois corps, et en font trois simples lignes. Ils étendent l'aile droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, et tournent les proues vers eux. L'aile gauche, composée d'un quatrième corps de troupes, était rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce général qui avait eu le dessous au siège d'Agrigente, commandait l'aile droite, et avait avec lui les vaisseaux et les galères les plus propres, par leur légèreté, à envelopper les ennemis. Le chef de l'aile gauche était cet Hamilcar, qui avait déjà commandé Tyndaride.

Celui-ci, ayant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagème pendant la bataille. Comme les Carthaginois étaient rangés sur une simple ligne, et que les Romains commençaient par l'attaque du centre pour désunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, et les Romains le poursuivent. La première et la seconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignaient de la troisième, qui remorquait les vaisseaux, et de la quatrième, où étaient les trières destinées à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors du vaisseau d'Hamilcar s'élève un signal, et aussitôt toute l'armée des Carthaginois fond en même temps sur les vaisseaux qui poursuivaient. Les Carthaginois l'emportaient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par

l'adresse et la facilité qu'ils avaient, tantôt à approcher, tantôt à reculer, mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des généraux qui combattaient à leur tête, et sous les yeux desquels ils brûlaient de se signaler, ne leur inspiraient pas moins de confiance qu'en avaient les Carthaginois. Tel était le choc de ce côté-là.

En même temps Hannon qui, au commencement de la bataille, commandait l'aile droite à quelque distance du reste de l'armée, vient tomber sur les vaisseaux des trières, et y jette le trouble et la confusion. Les Carthaginois, qui étaient proches de la terre, quittent aussi leur poste, se rangent de front, en opposant leurs proues, et fondent sur les vaisseaux qui remorquaient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, et en viennent aux mains, de sorte que toute cette bataille était divisée en trois parties, qui faisaient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais parce que, selon le premier arrangement, les parties étaient d'égale force, l'avantage fut aussi égal, comme il arrive d'ordinaire, lorsque entre deux partis les forces de l'un ne cèdent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandait Hamilcar, ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, et Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avait pris. Regulus arrive au secours des trières et des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtiments de la seconde flotte qui n'avaient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec la flotte d'Hannon, les trières qui se rendaient déjà, reprennent courage, et retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant et derrière, embarrassés et enveloppés par le nouveau secours, plièrent et prirent la fuite.

Sur ces entrefaites, Manlius revient, et aperçoit la troisième flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge et les trières étant en sûreté, Regulus et lui se réunissent pour courir la tirer du danger où elle était, car elle soutenait une espèce de siège, et elle aurait peu résisté si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés et de mettre l'épée à la main, ne se fussent contentés de la resserrer contre la terre. Les consuls arrivent, entourent les Carthaginois, et leur enlèvent cinquante vaisseaux et leur équipage. Quelques-uns, ayant viré vers la terre, trouvèrent leur salut dans la fuite. Ainsi finit ce combat en particulier, mais l'avantage de toute la bataille fut entièrement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaisseaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de leurs ennemis, et ceux-ci en perdirent soixante-quatre.

CHAPITRE VI

Les Romains passent en Afrique, assiègent Aspis, et désolent la campagne. - Regulus reste seul dans l'Afrique, et bat les Carthaginois devant Adis. Il propose des conditions de paix qui sont rejetées par le sénat de Carthage.

Après cette victoire, les Romains, ayant fait de plus grosses provisions, radoubé les vaisseaux qu'ils avaient pris, et monté ces vaisseaux d'un équipage sortable à leur bonne fortune, cinglèrent vers l'Afrique. Les premiers navires abordèrent au promontoire d'Hermée, qui, s'élevant du golfe de Carthage, s'avance dans la mer du côté de la Sicile. Ils attendirent là les bâtiments qui les suivaient, et, après avoir assemblé toute leur flotte, ils longèrent la côte jusqu'à Aspis. Ils y débarquèrent, tirèrent leurs vaisseaux dans le port, les couvrirent d'un fossé et d'un retranchement, et, sur le refus que firent les habitants d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le siège.

Ceux des ennemis, qui après la bataille étaient revenus à Carthage, persuadés que les Romains, enflés de leur victoire, ne manqueraient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avaient mis sur mer et sur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorsqu'ils apprirent que les Romains avaient débarqué, et qu'ils assiégeaient Aspis, ils désespérèrent d'empêcher la descente, et ne songèrent plus qu'à lever des troupes et à garder Carthage et les environs. Les Romains, maîtres d'Aspis, y laissent une garnison suffisante pour la garde de la ville et du pays. Ils envoient ensuite à Rome pour y faire savoir ce qui était arrivé, et pour y prendre des ordres sur ce qui se devait faire dans la suite. En attendant ces ordres, toute l'armée fit du dégât dans la campagne. Personne ne faisant mine de les arrêter, ils ruinèrent plusieurs maisons de campagne magnifiquement bâties, enlevèrent quantité de bestiaux, et firent plus de vingt mille esclaves.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de Rome des courriers qui apprirent qu'il fallait qu'un des consuls restât avec des troupes suffisantes, et que l'autre conduisit à Rome le reste de l'armée. Ce fut Regulus qui demeura avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins et cinq cents chevaux. Manlius prit les rameurs et les captifs, et, rasant la côte de Sicile, arriva à Rome sans avoir couru aucun risque. Les Carthaginois, voyant que la guerre allait se faire avec plus de lenteur élurent d'abord deux commandants, Hasdrubal, fils de Hannon, et Bostar. Ensuite ils rappelèrent d'Héraclée Hamilcar, qui se rendit aussitôt à Carthage avec cinq cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci, en qualité de troisième commandant, tint conseil avec Hasdrubal sur ce qu'il y avait à faire, et tous deux furent d'avis de ne pas souffrir que le pays fût impunément ravagé. Peu de jours après, Regulus se met en campagne, emporte du premier assaut les places qui n'étaient pas fortifiées, et assiège celles qui l'étaient. Arrivé devant Adis, place importante, il l'investit, presse les ouvrages, et fait le siège en forme. Pour donner du secours à la ville et défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, et campent sur une colline qui, à la vérité, dominait les ennemis, mais qui ne convenait nullement à leurs propres troupes. Leur principale ressource était la cavalerie et les éléphants, et ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux hauts et escarpés. C'était montrer à leurs ennemis ce qu'ils devaient faire pour leur nuire. Regulus ne manqua pas de profiter de cette leçon : habile et expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avait de plus fort et de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devenait inutile par le désavantage de leur poste, et sans attendre qu'ils descendissent dans la plaine, et qu'ils s'y rangeassent en bataille, saisissant l'occasion, dès la pointe du jour, il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie et les éléphants des Carthaginois ne leur furent d'aucun usage. Les soldats étrangers se défendirent en gens de cœur, renversèrent la première légion, et la mirent en fuite, mais dès qu'ils eurent été renversés eux-mêmes par les soldats qui montaient d'un autre côté, et qui les enveloppaient, tout le camp se dispersa. La cavalerie et les éléphants gagnent la plaine le plus vite qu'ils peuvent et se sauvent. Les Romains poursuivent l'infanterie pendant quelque temps, mettent le camp au pillage, puis, se répandant dans le pays, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils se saisirent entre autres de Tunis, et y posèrent leur camp, tant parce que cette ville était très propre à leurs desseins, qu'à cause que sa situation est très avantageuse pour infester de là Carthage et les lieux voisins.

Après ces deux défaites, l'une sur mer et l'autre sur terre, causées uniquement par l'imprudence des généraux, les Carthaginois se trouvèrent dans un étrange embarras, car les Numides faisaient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur était si grande dans le pays, que tous les gens

de la campagne se réfugièrent dans la ville. La famine s'y mit bientôt, à cause de la grande quantité de monde qui y était, et l'attente d'un siège jetait tous les esprits dans l'abattement et la consternation. Regulus, après ces deux victoires, se regardait presque comme maître de Carthage. Mais, de crainte que le consul qui devait bientôt arriver de Rome ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, il exhorta les Carthaginois à la paix. Il fut écouté avec plaisir. On lui envoya les principaux de Carthage, qui conférèrent avec lui, mais, loin d'acquiescer à rien de ce qu'on leur disait, ils ne pouvaient, sans impatience, entendre les conditions insupportables que le consul voulait leur imposer. En effet Regulus parlait en maître, et croyait que tout ce qu'il voulait accorder devait être reçu comme une grâce et avec reconnaissance. Mais les Carthaginois, voyant que, quand même ils tomberaient en la puissance des Romains, il ne pouvait rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur proposait, se retirèrent non seulement sans avoir consenti à rien, mais encore fort offensés de la pesanteur du joug dont Regulus prétendait les charger. Le sénat de Carthage, sur le rapport de ses envoyés, résolut, quoique les affaires fussent désespérées, de tout souffrir et de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût digne de la gloire que leurs grands exploits leur avaient acquise.

CHAPITRE VII

Xanthippe arrive à Carthage ; son sentiment sur la défaite des Carthaginois. - Bataille de Tunis. - Ordonnance des Carthaginois. - Ordonnance des Romains. - La bataille se donne, et les Romains la perdent. - Réflexions sur cet événement. - Xanthippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

Dans ces conjectures arrive à Carthage avec une forte recrue, un nommé Xanthippe, officier lacédémonien, consommé dans la connaissance de l'art militaire, et qui faisait des levées en Grèce, moyennant une récompense fixée pour ce genre de services. Celui-ci, informé en détail de la défaite des Carthaginois, et considérant les préparatifs qui leur restaient, le nombre de leur cavalerie et de leurs éléphants, pensa en lui-même, et dit à ses amis, que si les Carthaginois avaient été vaincus, ils ne devaient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs chefs. Ce mot se répand parmi le peuple, et passe bientôt du peuple aux généraux. Les magistrats font appeler cet homme. Il vient et justifie clairement ce qu'il avait avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avaient été battus, et comment, en choisissant toujours la plaine, soit dans les marches, soit dans les campements, soit dans les ordonnances de bataille, ils se mettraient en état non seulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les chefs applaudissent, conviennent de leurs fautes et lui confient le commandement de l'armée.

Sur le petit mot de Xanthippe, on avait déjà commencé parmi le peuple à parler avantageusement et à espérer quelque chose de cet étranger, mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'exercice selon les règles, on lui reconnut tant de supériorité, que l'on éclata en cris de joie, et que l'on demanda d'être au plus tôt menés aux ennemis, persuadés que sous la conduite de Xanthippe on n'avait rien à redouter. Quelque animés et pleins de confiance que parussent les soldats, les chefs leur dirent encore quelque chose, pour les encourager de plus en plus, et peu de jours après, l'armée se mit en marche. Elle était de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphants. Les Romains furent d'abord surpris de voir les Carthaginois marcher et camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de

souhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent et campent le premier jour à dix stades des ennemis. Le jour suivant, les chefs des Carthaginois tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, mais les soldats impatients s'attroupaient par bandes, et, criant à haute voix le nom de Xanthippe, demandait qu'on les menât vite au combat. Cette impétuosité jointe à l'empressement de Xanthippe, qui ne recommandait rien tant que de saisir l'occasion, détermine les chefs. Ils donnent ordre à l'armée de se tenir prête, et permission à Xanthippe de faire tout ce qu'il jugerait à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphants sur une seule ligne, en avant de la phalange, à une distance plus grande que de coutume des troupes à la solde de la république, il place les moins légèrement armées à la droite de la phalange, et les autres sont jetées entre la cavalerie des deux ailes, derrière les escadrons.

À la vue de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphants les épouvantèrent, mais pour parer au choc auquel ils s'attendaient, on mit toute l'infanterie légère en avant sur un seul front, et derrière on rangea les légions de telle manière que plusieurs manipules se trouvaient à la queue l'un de l'autre. De cette manière, tout le corps de bataille perdit beaucoup dans son front, mais gagna en profondeur. Cette ordonnance était excellente contre les éléphants, mais elle ne défendait pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui était bien plus nombreuse que celle des Romains.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le temps de charger. Xanthippe ordonne de faire avancer les éléphants et d'enfoncer les rangs des ennemis, et en même temps commande à la cavalerie des deux ailes d'envelopper et de donner. Les Romains alors font, selon la coutume, grand cliquetis de leurs armes, et s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux prises. La cavalerie romaine ne tint pas longtemps. Elle était trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. Les colonnes de l'aile gauche, évitant le choc des éléphants et craignant peu les soldats étrangers, attaquent cette droite des Carthaginois, la renversent et la poursuivent jusqu'au camp. De ceux qui étaient opposés aux éléphants, les premiers furent foulés aux pieds et écrasés. Le reste du corps de bataille tint ferme quelque temps à cause de son épaisseur, mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie et contraints de lui faire face, et que ceux qui avaient passé au travers des éléphants eurent rencontré la phalange des Carthaginois qui était encore en entier et en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les Romains. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des éléphants. Le reste, sans sortir de son rang, fut criblé des traits de la cavalerie. À peine y en eut-il quelques-uns qui échappèrent par la fuite, mais comme c'était dans un pays plat qu'ils fuyaient, les éléphants et la cavalerie en tuèrent une partie. Cinq cents ou environ, qui fuyaient avec Regulus, atteints par les ennemis, furent emmenés prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cents soldats étrangers qui étaient opposés à l'aile gauche des Romains, et de ceux-ci il ne se sauva que les deux mille qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étaient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Regulus et de ceux qui le suivaient dans sa fuite. Les compagnies qui avaient échappé au carnage, se retirèrent comme par miracle à Aspis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrèrent triomphants dans Carthage, suivant après eux, le général des Romains et cinq cents prisonniers.

Que l'on fasse de sérieuses réflexions sur cet événement. Il fournit de belles leçons pour le règlement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Regulus nous apprend que dans le sein même de la prospérité, l'on doit toujours être en guerre contre l'inconstance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce général

dur et impitoyable ne voulait se relâcher sur rien, ni faire aucune grâce à ses ennemis, et aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compassion et leur clémence. On reconnaît ici combien Euripide avait autrefois raison de le dire :

Un bon conseil vaut mieux qu'une pesante armée.

Un seul homme, un seul avis met en déroute une armée courageuse, une armée qui paraissait invincible, pendant qu'il rétablit une république dont la chute semblait certaine, et relève le courage de troupes qui avaient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites. C'est à mes lecteurs de mettre à profit cette petite digression. On s'instruit de ses devoirs ou par ses propres malheurs ou par les malheurs d'autrui. Le premier moyen est plus efficace, mais l'autre est plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorsqu'on y est obligé, parce qu'il expose à trop de peines et à trop de dangers, au lieu que celui-ci est à rechercher, parce que, sans aucun risque, on apprend quel on doit être. Après cela, peut-on ne pas convenir que l'histoire est l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puisqu'elle seule nous met à portée, sans inquiétude et sans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire ?

Après des succès si avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, soit par des actions de grâces rendues solennellement aux dieux, soit par les devoirs d'amitié qu'ils se rendirent les uns aux autres. Mais Xanthippe, qui avait eu tant de part au rétablissement de cette république, n'y fit pas un long séjour après sa victoire. Il eut la prudence de s'en retourner dans sa patrie. Une action si brillante et si extraordinaire, dans un pays étranger, l'eût mis en butte aux traits mordants de l'envie et de la calomnie, au lieu que dans son pays, où l'on a des parents et des amis pour aider à les repousser, ils sont beaucoup moins redoutables. On donne encore une autre raison de la retraite de Xanthippe. Nous aurons ailleurs une occasion plus propre de dire ce que nous en pensons.

Les affaires d'Afrique ayant pris un autre tour que les Romains n'avaient espéré, on pensa tout de bon à Rome à remettre la flotte sur pied, et à tirer de danger le peu de troupes qui s'étaient échappées du carnage. Les Carthaginois, au contraire, pour se soumettre ces troupes-là mêmes, faisaient le siège d'Aspis, mais elles se défendirent avec tant de courage et de valeur qu'ils furent obligés de se retirer. Sur l'avis qu'ils reçurent ensuite que les Romains équipaient une flotte, qui devait encore venir dans l'Afrique, ils radoubèrent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs, et, quand ils en eurent deux cents, ils mirent à la voile pour observer l'arrivée des ennemis.

CHAPITRE VIII

*Victoire navale des Romains, et tempête dont elle fut suivie. - Où les précipite leur génie entreprenant.
- Prise de Palerme.*

Au commencement de l'été, les Romains mirent en mer trois cent cinquante vaisseaux, sous le commandement de deux consuls, Emilius et Servius Fulvius. Cette flotte côtoya la Sicile pour aller en Afrique. Au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois, et du premier choc elle la mit en fuite et gagna cent quatorze vaisseaux, avec leur équipage, puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étaient restés, elle revint en Sicile. Elle avait déjà fait une grande partie de la route, et

touchait presque aux Camariniens, lorsqu'elle fut assaillie d'une tempête si affreuse, qu'il n'y a point d'expressions pour la décrire. De quatre cent soixante-quatre vaisseaux, il ne s'en sauva que quatre-vingts, les autres furent ou submergés ou emportés par les flots ou brisés contre les rochers et les caps. Toute la côte n'était couverte que de cadavres et de vaisseaux fracassés. On ne voit dans l'histoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. Ce ne fut pas tant la fortune que les chefs qui en furent cause. Les pilotes avaient souvent assuré qu'il ne fallait pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle est oblique, et que d'ailleurs on n'y peut aborder que très difficilement de plus, que des deux constellations contraires à la navigation, Orion et le Chien, l'une n'était pas encore passée, et l'autre commençait à paraître. Mais les chefs ne voulurent rien écouter, dans l'espérance qu'ils avaient que les villes qui sont situées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier succès, les recevraient sans résistance. Leur imprudence leur coûta cher. Ils ne la reconnurent que lorsqu'il n'était plus temps.

Tel est en général le génie des Romains : ils n'agissent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin, comme par une espèce de nécessité, et que rien de ce qui leur plaît n'est impossible. Souvent, à la vérité, cette politique leur réussit, mais ils ont aussi quelquefois de fâcheux revers à essuyer, principalement sur mer. Ailleurs, comme ils n'ont affaire que contre des hommes et des ouvrages d'hommes, et qu'ils n'usent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec succès, et il est rare que l'exécution ne réponde pas au projet, mais quand ils veulent, pour ainsi dire, forcer les éléments à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'est ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur est arrivé plusieurs fois, et ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet esprit audacieux qui leur persuade que sur terre et sur mer, tout temps doit leur être favorable.

Le naufrage de la flotte des Romains, et la victoire gagnée par terre sur eux quelque temps auparavant, ayant fait croire aux Carthaginois qu'ils étaient en état de faire tête à leurs ennemis sur mer et sur terre, ils se portèrent avec plus d'ardeur à mettre deux armées sur pied. Ils envoient Hasdrubal en Sicile, et grossissent son armée des troupes qui étaient venues d'Héraclée, et de cent quarante éléphants. Ensuite ils équipent deux cents vaisseaux, et les fournissent de tout ce qui leur était nécessaire. Hasdrubal arrive à Lilybée sans trouver d'obstacle. Il y exerce les éléphants et les soldats, et se dispose ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaisseaux, par ceux qui s'en étaient échappés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage. Ils firent construire de nouveau deux cent vingt bâtiments, et, ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet sous le commandement de deux nouveaux consuls A. Atilius et C. Cornelius. Le détroit traversé, ils reprennent à Messine les restes du naufrage, cinglent vers Palerme, et mettent le siège devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On commence les travaux des deux côtés, puis on fait jouer les machines. La tour située sur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les soldats montent à l'assaut par cette brèche, et emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne, courant risque de subir le même sort, leur fut livrée par les habitants. Les Romains y laissèrent une garnison, et retournèrent à Rome.

CHAPITRE IX

Autre tempête funeste aux Romains. - Bataille de Palerme.

L'été suivant, les consuls C. Servilius et C. Sempronius, à la tête de toute la flotte, traversèrent la Sicile, et passèrent jusqu'en Afrique. Rasant la côte, ils firent plusieurs descentes, mais qui aboutirent à peu de chose. A l'île des Lotophages, appelée Ménix, et peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience pensa leur être funeste. La mer, s'étant retirée laissa leurs vaisseaux sur des bancs de sable. Ils ne savaient comment se retirer de cet embarras.

Mais quelque temps après, la mer étant revenue, ils soulagèrent un peu leurs vaisseaux, en jetant les objets les plus lourds, et se retirèrent à peu près comme s'ils eussent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublèrent le cap de Lilybée et abordèrent à Palerme. De là, passant le détroit, ils cinglaient vers Rome, lorsqu'une horrible tempête s'éleva et leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. De quelque émulation que les Romains se piquassent, des pertes si grandes et si fréquentes, leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, et, se bornant aux armées de terre, ils envoyèrent en Sicile Lucius Cecilius et Cn. Furius avec les légions, et soixante vaisseaux seulement pour le transport des vivres. Les malheurs des Romains tournèrent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent sur la mer la primauté que les premiers leur avaient disputée. Ils comptaient aussi beaucoup, et avec raison, sur leurs troupes de terre, car les Romains, depuis la défaite de leur armée d'Afrique, s'étaient fait des éléphants une idée si effrayante, que pendant les deux années suivantes qu'ils campèrent souvent dans les campagnes de Lilybée et de Sélinonte, ils se tinrent toujours à cinq ou six stades des ennemis, sans oser se présenter à un combat, sans oser même descendre dans les plaines. Il est vrai que pendant ce temps-là, ils assiégèrent Therme et Lipare, mais ce ne fut qu'en se postant sur des hauteurs presque inaccessibles. Cette frayeur fit changer de résolution aux Romains, et les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élection des deux consuls, C. Atilius et L. Manlius, on construisit cinquante vaisseaux, et on leva des troupes pour faire une puissante flotte.

Hasdrubal, chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avait été l'armée romaine dans les dernières batailles rangées, et instruit qu'un des consuls était retourné en Italie avec la moitié des troupes, et que Cecilius, avec l'autre moitié, séjournait à Palerme, Hasdrubal, dis-je, pour couvrir et favoriser les moissons des alliés, partit de Lilybée et se porta sur les confins de la campagne de Palerme. Cecilius, qui vit son assurance, retint, pour l'irriter de plus en plus, ses soldats au-dedans des portes. Hasdrubal, fier de ce que le consul n'osait venir à sa rencontre, à ce qu'il croyait, s'avance avec toute son armée, et, franchissant les détroits, entre dans le pays. Il ravage les moissons jusqu'aux portes, sans que le consul s'ébranle. Mais quand il eut passé la rivière qui coule devant la ville, Cecilius, qui n'attendait que ce moment, détacha des soldats armés à la légère, pour le harceler et le contraindre de se mettre en bataille. Il s'y mit, et aussitôt le général romain range devant le mur et devant le fossé quelques archers, avec ordre, si les éléphants approchaient, de lancer sur eux une grêle de traits, en cas qu'ils fussent pressés, de se sauver dans le fossé, et d'en sortir ensuite pour lancer de nouveaux traits sur les éléphants. Il ordonne en même temps aux mineurs de la place, de leur porter des traits, et de se tenir en bon ordre au pied du mur, en dehors. Lui, se tient avec un corps de troupes à la porte opposée, à l'aile gauche des ennemis, et envoie toujours de nouveaux secours à ses archers. Quand le choc se fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphants, jaloux de la gloire d'Hasdrubal, et voulant par eux-mêmes

avoir l'honneur du succès, s'avancèrent contre ceux qui combattaient les premiers, les renversèrent et les poursuivirent jusqu'au fossé. Les éléphants approchent. Mais blessés par ceux qui tiraient des murailles, percés des javelots et des lances que jetaient sur eux, à coup sûr et en grand nombre ceux qui bordaient le fossé, couverts de traits et de blessures, ils entrent en fureur, se tournent et fondent sur les Carthaginois, foulent aux pieds les soldats, confondent les rangs et les dissipent. Pendant ce désordre, Cecilius, avec des troupes fraîches et rangées, tombe en flanc sur l'aile gauche des ennemis troublés, et les met en déroute. Un grand nombre resta sur la place, les autres échappèrent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphants avec les Indiens qui les conduisaient. Le reste, qui avait jeté bas ses conducteurs, enveloppé après le combat, tomba aussi en la puissance du consul. Après cet exploit, il passa pour constant que c'était à Cecilius que l'on était redevable du courage qu'avaient repris les troupes et du pays que l'on avait conquis.

CHAPITRE X

Les Romains lèvent une nouvelle armée navale, et concertent le siège de Lilybée. - Situation de la Sicile. - Siège de Lilybée. - Trahison en faveur des Romains découverte. - Secours conduit par Hannibal. - Combat sanglant aux machines.

Cette nouvelle, portée à Rome, y fit beaucoup de plaisir, moins parce que la défaite des éléphants avait beaucoup affaibli les ennemis, que parce que cette défaite avait fait revenir la confiance aux soldats. On reprit donc le premier dessein, d'envoyer des consuls avec une armée navale, et de mettre fin à cette guerre, s'il était possible. Tout étant disposé, les consuls partent avec deux cents vaisseaux, et prennent la route de Sicile. C'était la quatorzième année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étaient dans ces quartiers, et concertent le projet d'attaquer la ville, dans l'espérance qu'après cette conquête, il leur serait aisé de transporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois pénétraient toutes ces vues, et faisaient les mêmes réflexions. C'est pourquoi, regardant tout le reste comme rien, ils ne pensèrent qu'à secourir Lilybée, résolus à tout souffrir plutôt que de perdre cette place, unique ressource qu'ils eussent dans la Sicile, au lieu que toute cette île, à l'exception de Drépane, était en la puissance des Romains. Mais de peur que ce que nous avons à dire ne soit obscur pour ceux qui ne connaissent pas bien le pays, nous profiterons de cette occasion pour en offrir un aperçu suffisant à nos lecteurs.

Toute la Sicile est située par rapport à l'Italie et à ses limites, comme le Péloponnèse par rapport à tout le reste de la Grèce et aux éminences qui la bornent. Ces deux pays sont différents, en ce que celui-là est une île, et celui-ci une presqu'île, car on peut passer par terre dans le Péloponnèse, et on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure est celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle sont autant de promontoires. Celui qui est au midi, et qui s'avance dans la mer de Sicile, s'appelle Pachynus, le Pélone est celui qui, situé au septentrion, borne le détroit au couchant, et est éloigné d'Italie d'environ douze stades, enfin, le troisième se nomme Lilybée. Il regarde l'Afrique. Sa situation est commode pour passer de là à ceux des promontoires de Carthage dont nous avons parlé plus haut. Il en est éloigné de mille stades ou environ, et tourné au couchant d'hiver. Il sépare la mer d'Afrique de celle de Sardaigne.

Sur ce dernier cap est la ville de Lilybée, dont les Romains firent le siège. Elle est bien fermée de

murailles, et environnée d'un fossé profond, et de lacs autour de son enceinte, formés par le débordement de la mer, d'où les bâtiments ne sauraient passer dans le port qu'avec beaucoup d'usage et d'expérience. Les Romains ayant établi leurs quartiers devant la ville, de l'un et de l'autre côté, et tiré des lignes d'un camp à l'autre, fortifiées d'un fossé, d'une palissade et d'un terre-plein revêtu d'une maçonnerie, ils commencèrent à pousser leurs travaux vers la tour de l'enceinte la plus proche de la mer qui regardait l'Afrique. On ajouta toujours de nouveaux bâtiments, dont l'un servait de fondement à l'autre, et poussant en même temps ces travaux en avant, on parvint à renverser six tours contiguës à celle qui était près de la mer. Comme ce siège se poussait avec beaucoup de vigueur, que parmi les tours il y en avait chaque jour quelqu'une qui menaçait ruine, et d'autres qui étaient renversées, que les ouvrages avançaient toujours en s'élevant contre les murs et même jusque dans la ville, les assiégés étaient dans une épouvante et une consternation extrême, quoique la garnison fût de plus de dix mille soldats étrangers, sans compter les habitants, et que Imilcon, qui commandait, fit tout ce qui était possible pour se bien défendre, et arrêter les progrès des assiégeants. Il relevait les brèches, il faisait des contre-mines. Chaque jour, il se portait de côté et d'autre. Il guettait le moment, où il pourrait mettre le feu aux machines, et, pour le pouvoir faire, livrait jour et nuit des combats, plus sanglants quelquefois et plus meurtriers que ne le sont ordinairement les batailles rangées.

Pendant cette généreuse défense, quelques-uns des principaux officiers des soldats étrangers complotèrent entre eux de livrer la ville aux Romains. Persuadés de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, et font part au consul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avait sauvé Agrigente d'une trahison, que les troupes à la solde des Syracusains avaient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier cette conspiration, en alla informer le commandant des Carthaginois. Celui-ci aussitôt assemble les autres officiers, il les exhorte, il emploie les prières les plus pressantes et les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, et à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plus tôt gagnés, qu'il les envoie vers les autres étrangers, Gaulois et autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avait servi avec les Gaulois, et qui par là leur était fort connu. C'était Hannibal, fils de cet Hannibal qui était mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercenaires Alexon, qu'ils considéraient beaucoup, et en qui ils avaient de la confiance. Ces députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidèle, se rendent garants des promesses que le commandant faisait à chacun des soldats, et les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, et on les chassa à coups de pierres et de traits. C'est ainsi que les Carthaginois, trahis par les soldats étrangers, se virent sur le point de périr sans ressource, et qu'Alexon, qui auparavant par sa fidélité avait conservé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs lois et leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

À Carthage, quoique l'on ne sût rien de ce qui se passait, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Hannibal, fils d'Hamilcar, commandant de galères, et ami intime d'Adherbal, et après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, et de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenterait de se jeter sur la place assiégée. Hannibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à Éguse, entre Lilybée et Carthage, et attend là un vent frais. Ce vent souffle.

Hannibal déploie toutes les voiles, et arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnait pas le loisir de prendre des mesures, et d'ailleurs, s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flotte, il était à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusque dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravaient. D'un autre côté, les assiégés, rassemblés sur les murailles, attendaient avec une inquiétude mêlée de joie, comment ce secours inespéré arriverait jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, et l'encouragent par leurs applaudissements. Hannibal entre dans le port, tête levée, et y débarque ses soldats, sans que les Romains osassent se présenter, ce qui fit le plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter et leurs forces et leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avait de mettre le feu aux machines des assiégeants, et voulant faire usage des bonnes dispositions où paraissaient être les habitants et les soldats fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils se voyaient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avaient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns et des autres, et, par un discours où il promettait à ceux qui se signaleraient, et à tous en général, des présents et des grâces de la part de la république des Carthaginois, il sut tellement enflammer leur zèle et leur courage, qu'ils crièrent tous qu'il n'avait qu'à faire d'eux, sans délai, tout ce qu'il jugerait à propos. Le commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur savait gré de leur bonne volonté, congédia l'assemblée et leur dit de prendre au plus tôt quelque repos, et du reste d'attendre les ordres de leurs officiers.

Peu de temps après, il assembla les principaux d'entre eux. Il leur assigna les postes qu'ils devaient occuper, leur marqua le signal et le temps de l'attaque, et ordonna aux chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs soldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour, on se jette sur les ouvrages, par plusieurs côtés. Les Romains, qui avaient prévu la chose, et qui se tenaient sur leurs gardes, courent partout, où leurs secours étaient nécessaires, et font une vigoureuse résistance. La mêlée devient bientôt générale, et le combat sanglant, car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, et dehors, il y en avait encore un plus grand nombre. L'action était d'autant plus vive, que les soldats, sans garder de rang, se battaient pêle-mêle, et ne suivaient que leur impétuosité. On eût dit que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étaient défiés l'un l'autre à un combat singulier. Mais les cris et le fort du combat étaient aux machines. C'était ce que les deux partis s'étaient proposé dès le commencement, en prenant leurs postes, ils ne se battaient avec tant d'émulation et d'ardeur, les uns que pour renverser ceux qui gardaient les machines, les autres que pour ne point les perdre, ceux-là que pour mettre en fuite, ceux-ci que pour ne point céder. Les uns et les autres tombaient morts sur la place même qu'ils avaient occupée d'abord. Il y en avait parmi eux qui, la torche à la main et portant des étoupes et du feu, fondaient de tous côtés sur les machines avec tant de fureur, que les Romains se virent réduits aux dernières extrémités. Comme cependant il se faisait un grand carnage de Carthaginois, leur chef, qui s'en aperçut, fit sonner la retraite, sans avoir pu venir à bout de ce qu'il avait projeté, et les Romains, qui avaient été sur le point de perdre tous leurs préparatifs, restèrent enfin maîtres de leurs ouvrages, et les conservèrent sans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Hannibal se mit en mer pendant la nuit, et, déroband sa marche, prit la route de Drépane, où était Adherbal, chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située avec un beau port, à cent vingt stades de Lilybée, et que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de se conserver.

CHAPITRE XI

Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains. - Incendie des ouvrages. - Bataille de Drépane.

À Carthage, on attendait avec impatience des nouvelles de ce qui se passait à Lilybée. Mais les assiégés étaient trop resserrés, et les assiégeants gardaient trop exactement l'entrée du port, pour que personne ne pût en sortir. Cependant un certain Hannibal, surnommé le Rhodien, homme distingué, et qui avait été témoin oculaire de tout ce qui s'était fait en siège, osa se charger de cette commission. Ses offres furent acceptées, quoique l'on doutât qu'il en vînt à son honneur. Il équipe une galère particulière, met à la voile, passe dans une des îles qui sont devant Lilybée, et le lendemain, un vent frais s'étant élevé, il passe au travers des ennemis que son audace étonne. Il entre dans le port à la quatrième heure du jour, et se dispose, dès le lendemain, à revenir sur ses pas. Le consul, pour lui opposer une garde plus sûre, tient prêts, pendant la nuit, dix de ses meilleurs vaisseaux, et du port, lui et toute son armée observent les démarches du Rhodien. Ces dix vaisseaux étaient placés aux deux côtés de l'entrée, aussi près du sable que l'on pouvait en approcher. Les rames levées, ils étaient comme prêts à voler et à fondre sur Hannibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, insulter à ses ennemis et les déconcerte par sa hardiesse et la légèreté de sa galère. Non seulement il passe au travers, sans rien en souffrir lui ni son monde, mais il approche d'eux, il tourne à l'entour, il fait lever les rames et s'arrête, comme pour les attirer au combat. Personne n'osant se présenter, il reprend sa route, et brave ainsi avec une seule galère toute la flotte des Romains. Cette manœuvre, qu'il fit souvent dans la suite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois et pour les assiégés, car par là, on fut instruit à Carthage de tout ce qu'il était important de savoir. A Lilybée, on commença à bien espérer du siège, et la terreur se répandit parmi les assiégeants. Cette hardiesse du Rhodien venait de ce qu'il avait appris par expérience quelle route il fallait tenir entre les bancs de sable qui sont à l'entrée du port. Pour cela, il gagnait d'abord la haute mer, puis approchant comme s'il revenait d'Italie, il tournait tellement sa proue du côté de la tour qui est sur le bord de la mer, qu'il ne voyait pas celles qui regardent l'Afrique. C'est aussi le seul moyen qu'il y ait pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'exemple du Rhodien fut suivi par d'autres qui savaient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodait pas, se mirent en tête de combler cette entrée, mais la chose était au-dessus de leurs forces. La mer avait là trop de profondeur. Rien de ce qu'ils y jetaient ne demeurait où il était nécessaire. Les flots, la rapidité du courant emportaient et dispersaient les matériaux avant même qu'ils arrivassent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avait des bancs de sable, ils firent à grand-peine une levée. Une galère à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée et tomba entre leurs mains. Comme elle était construite d'une façon singulière, ils l'armèrent à plaisir, et s'en servirent pour observer ceux qui entraient dans le port, et surtout le Rhodien. Par hasard il entra pendant une nuit, et peu de temps après, il repartit en plein jour. Voyant que cette galère faisait les mêmes mouvements que lui, et la reconnaissant, il fut d'abord épouvanté, et fit ses efforts pour gagner les devants. Près d'être atteint, il fut obligé de faire face et d'en venir aux mains, mais les Romains étaient supérieurs, et en nombre et en forces. Maîtres de cette belle galère, ils l'équipèrent de tout point, et depuis ce temps-là personne ne put plus entrer dans le port de Lilybée.

Les assiégés ne se lassaient point de rétablir ce qu'on leur détruisait. Il ne restait plus que les

machines des ennemis, dont ils n'espéraient plus pouvoir se délivrer, lorsqu'un vent violent et impétueux soufflant contre le pied des ouvrages, ébranla les galeries, et renversa les tours qui étaient devant pour les défendre. Cette conjoncture ayant paru à quelques soldats grecs fort avantageuse pour ruiner tout l'attirail des assiégeants, ils découvrirent leur pensée au commandant, qui la trouva excellente. Il fit aussitôt disposer tout ce qui était nécessaire à l'exécution. Ces jeunes soldats courent ensemble, et mettent le feu en trois endroits. Le feu se communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étaient dressés depuis longtemps, et que le vent soufflant avec violence, et poussant d'une place à l'autre les tours et les machines, portait l'incendie de tous côtés avec une vitesse extrême. D'ailleurs, les Romains ne savaient quel parti prendre pour remédier à ce désordre. Ils étaient si effrayés, qu'ils ne pouvaient ni voir ni comprendre ce qui se passait. La suie, les étincelles ardentes, l'épaisse fumée, que le vent leur poussait dans les yeux, les aveuglaient. Il en périt un grand nombre, avant qu'ils pussent même approcher des endroits qu'il fallait secourir. Plus l'embarras des Romains était grand, plus les assiégés avaient d'avantages. Pendant que le vent soufflait sur ceux-là, tout ce qui pouvait leur nuire, ceux-ci, qui voyaient clair, ne jetaient ni sur les Romains ni sur les machines rien qui portât à faux. Au contraire, le feu faisait d'autant plus de ravages, que le vent lui donnait plus de force et d'activité. Enfin la chose alla si loin, que les fondements des tours furent réduits en cendres, et les têtes des béliers fondues. Après cela, il fallut renoncer aux ouvrages, et se contenter d'entourer la ville d'un fossé et d'un retranchement, et de fermer le camp d'une muraille, en attendant que le temps fit naître quelque occasion de faire plus. Dans Lilybée, on releva des murailles ce qui en avait été détruit, et l'on ne s'inquiéta plus du siège.

Quand on eut, appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avait péri ou dans la défense des ouvrages ou dans les autres opérations du siège, ce fut à qui prendrait les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, et on l'envoya en Sicile. Le détroit traversé, elle gagna le camp à pied. Et alors le consul Publius Claudius ayant convoqué les tribuns : « Il est temps, leur dit-il, d'aller avec toute la flotte à Drépane. Adherbal, qui y commande les Carthaginois, n'est pas prêt à nous recevoir. Il ne sait pas qu'il nous est venu du secours, et après la perte que nous venons de faire, il est persuadé que nous ne pouvons mettre une flotte en mer. » Chacun approuvant ce dessein, il fait embarquer, avec ce qu'il avait déjà de rameurs, ceux qui venaient de lui arriver. En fait de soldats, il ne prit que les plus braves qui, à cause du peu de longueur du trajet et que d'ailleurs le butin paraissait immanquable, s'étaient offerts d'eux-mêmes. Il met à la voile au milieu de la nuit sans être aperçu des assiégés. D'abord la flotte marcha ramassée et toute ensemble, ayant la terre à droite. À la pointe du jour, l'avant-garde étant déjà à la vue de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendait à rien moins, fut d'abord étonné, mais y faisant plus d'attention, et voyant que c'était la flotte ennemie, il résolut de n'épargner ni soins ni peines pour empêcher que les Romains ne l'assiégeassent ainsi haut la main. Il assembla aussitôt son armement sur le rivage, et un héraut, par son ordre, y ayant appelé tout ce qu'il y avait de soldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire était aisée s'ils avaient du cœur, et ce qu'ils avaient à craindre d'un siège, si la vue du danger les intimidait. Tous s'écriant que, sans différer, on les menât au combat, après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de se mettre en mer, et de suivre en poupe le vaisseau qu'il montait, sans en détourner les yeux. Il part ensuite le premier, et conduit sa flotte sous des rochers qui bordaient le côté du port opposé à celui par lequel l'ennemi entrait. Publius, surpris de voir que les ennemis, loin de se rendre ou d'être épouvantés, se disposaient à combattre, fit revirer en arrière tout ce qu'il avait de vaisseaux ou dans le port ou à l'embouchure ou qui étaient près d'y entrer. Ce mouvement

causa un désordre infini dans l'équipage, car les bâtiments qui étaient dans le port, heurtant ceux qui y entraient, brisaient leurs bancs, et fracassaient ceux des vaisseaux sur lesquels ils tombaient. Cependant, à mesure que quelque vaisseau se débarrassait, les officiers le faisaient aussitôt ranger près de la terre, la proue opposée aux ennemis. D'abord le consul s'était mis à la queue de sa flotte, mais alors prenant le large, il alla se poster à l'aile gauche. En même temps Adherbal ayant passé avec cinq grands vaisseaux au-delà de l'aile gauche des Romains, du côté de la pleine mer, tourna sa proue vers eux, et envoya ordre à tous ceux qui venaient après lui et s'allongeaient sur la même ligne, de faire la même chose. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains qui, rangés proche de la terre, attendaient les vaisseaux qui sortaient du port, disposition qui leur fut très pernicieuse. Les deux armées proches l'une de l'autre, et le signal levé par les deux amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord assez égal de part et d'autre, parce que l'on ne se servit des deux côtés que de l'élite des armées de terre, mais les Carthaginois gagnèrent peu à peu le dessus. Aussi avaient-ils pendant tout le combat bien des avantages sur les Romains : leurs vaisseaux étaient construits de manière à se mouvoir en tous sens avec beaucoup de légèreté, leurs rameurs étaient experts, et enfin, ils avaient eu la sage précaution de se ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étaient pressés par l'ennemi, ils se retiraient sans courir aucun risque, et, avec des vaisseaux si légers, il leur était aisé de prendre le large. L'ennemi s'avançait-il pour les poursuivre, ils se tournaient, voltigeaient autour ou lui tombaient sur le flanc, et le choquaient sans cesse, pendant que le vaisseau romain pouvait à peine revirer à cause de sa pesanteur et du peu d'expérience des rameurs, ce qui fut cause qu'il y en eut un grand nombre de coulés à fond, tandis que si un des vaisseaux carthaginois était en péril, on pouvait en sûreté aller à son secours, en se glissant derrière la poupe des vaisseaux. Les Romains n'avaient rien de tout cela. Lorsqu'ils étaient pressés, comme ils se battaient près de la terre, ils n'avaient pas d'endroit où se retirer. Un vaisseau serré en avant se brisait sur les bancs de sable ou échouait contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, et l'ignorance des rameurs leur ôtaient encore le plus grand avantage qu'on puisse avoir en combattant sur mer, savoir de glisser au travers des vaisseaux ennemis, et d'attaquer en queue ceux qui sont déjà aux mains avec d'autres. Pressés contre le rivage, et ne s'étant pas réservé le moindre petit espace pour se glisser par derrière, ils ne pouvaient porter de secours, où il était nécessaire, de sorte que la plupart des vaisseaux restèrent en partie immobiles sur les bancs de sable ou furent brisés contre la terre. Il ne s'en échappa que trente, qui, étant auprès du consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec les équipages en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étaient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence et à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte et d'ignominie le consul romain, dont la conduite, en cette occasion, était inexcusable, car il ne tint pas à lui que sa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Aussi fut-il traduit devant des juges, et condamné à une grosse amende.

CHAPITRE XII

Junius passe en Sicile. - Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée. - Ils évitent heureusement deux batailles. - Perte entière de leurs vaisseaux. - Junius entre dans Éryce, - Description de cette ville.

Cet échec, quelque considérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la passion qu'ils avaient de

tout soumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui se pouvait faire pour cela, et l'on ne s'occupa que des mesures qu'il fallait prendre pour continuer la guerre. Des deux consuls qui avaient été créés cette année, on choisit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres et d'autres munitions pour l'armée qui assiégeait cette ville, et on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius étant arrivé à Messine, et y ayant grossi sa flotte de tous les bâtiments qui lui étaient venus du camp et du reste de la Sicile, partit en diligence pour Syracuse. Sa flotte était de cent vingt vaisseaux longs, et d'environ huit cents de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp, et, resta à Syracuse, pour y attendre les bâtiments qui n'avaient pu le suivre depuis Messine, et pour y recevoir les grains que les alliés du milieu des terres devaient lui fournir.

Vers ce même temps Adherbal, après avoir envoyé à Carthage tout ce qu'il avait gagné d'hommes et de vaisseaux par la dernière victoire, forma une escadre de cent vaisseaux, trente des siens, et soixante-dix que Carthalon, qui commandait avec lui, avait amenés, mit cet officier à leur tête et lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviste sur les vaisseaux ennemis, qui y étaient à l'ancre, d'en enlever le plus qu'il pourrait, et de mettre le feu au reste. Carthalon se chargea avec plaisir de cette commission. Il part au point du jour, brûla une partie de la flotte ennemie, et dispersa l'autre. La terreur se répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaisseaux, mais pendant qu'ils portent là du secours, Imilcon qui s'était aperçu le matin de ce qui se passait, tombe sur eux d'un autre côté avec ses soldats étrangers. On peut juger quelle fut la consternation de Romains lorsqu'ils se virent ainsi enveloppés.

Carthalon, ayant pris quelques vaisseaux et en ayant brisé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, et alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains, et l'empêcher d'aborder au camp. Informé ensuite, par ceux qu'il avait envoyés à la découverte, qu'une assez grande flotte approchait, composée de vaisseaux de toutes sortes, il avance au devant des Romains pour présenter la bataille, croyant qu'après son premier exploit il n'avait qu'à paraître pour vaincre. D'un autre côté les corvettes qui prennent les devants, annoncèrent à l'escadre qui venait de Syracuse que les ennemis n'étaient pas loin. Les Romains ne se croyant pas en état de hasarder une bataille, virèrent de bord vers une petite ville de leur domination, où il n'y avait pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formaient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquèrent, et, y ayant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes et de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils pensèrent à les attaquer. Ils s'imaginaient que, dans la frayeur où étaient les Romains, ils ne manqueraient pas de se retirer dans cette bicoque, et de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avaient espéré, et les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirèrent de ce lieu, où d'ailleurs ils étaient fort mal à leur aise, et, emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avaient pris, ils allèrent gagner je ne sais quel fleuve, où ils demeurèrent, pour observer quelle route prendraient les Romains.

Junius, ayant terminé à Syracuse tout ce qu'il y avait à faire, doubla le cap Pachynus, et cingla vers Lilybée, ne sachant rien de ce qui était arrivé à ceux qu'il avait envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de livrer bataille au consul, pendant qu'il

était éloigné des autres vaisseaux. Junius aperçut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois, mais trop faible pour soutenir un combat et trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jeter l'ancre dans des lieux escarpés et absolument inabordables, résolu à tout souffrir plutôt que de livrer son armée à l'ennemi. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles. Il se saisit d'un promontoire, y mouilla l'ancre, et ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinait ce qui se passait dans l'une et dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes et experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui allait arriver. Ils en avertirent Carthalon et lui conseillèrent de doubler au plus tôt le cap Pachynus, et de se mettre là à l'abri de l'orage. Le commandant se rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine et de travail pour passer jusqu'au-delà du cap, mais enfin on passa, et on y mit la flotte à couvert. La tempête éclate enfin. Les deux flottes romaines, se trouvant dans des endroits exposés et découverts en furent si cruellement maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage. Cet accident, qui relevait les affaires des Carthaginois et affermissait leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déjà affaiblis par les pertes précédentes. Ils quittèrent la mer et tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une supériorité qu'ils ne pouvaient plus leur disputer, peu sûrs même d'avoir par terre tout l'avantage sur eux. Sur cette nouvelle, on ne put s'empêcher à Rome et au camp de Lilybée de répandre des larmes sur le malheur de la république, mais cela ne fit pas abandonner le siège que l'on avait commencé. Les munitions continuèrent à venir par terre, sans que personne fût empêché d'en apporter, et l'attaque fut poussée le plus vivement qu'il était possible. Junius ne fut pas plus tôt arrivé au camp après son naufrage, que, pénétré de douleur, il chercha par quel exploit considérable il pourrait réparer la perte qu'il venait de faire. Une occasion se présenta. Il fit entamer dans Éryce des menées qui lui livrèrent et la ville et le temple de Vénus. Éryce est une montagne située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane et Palerme, plus voisine de Drépane et plus inaccessible de ce côté-là. C'est la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle se termine en une plate-forme, sur laquelle on a bâti le temple de Vénus Érycine, le plus beau sans contredit, et le plus riche de tous les temples de Sicile. Au-dessous du sommet est la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très long et très escarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius, ayant commandé quelques troupes sur le sommet et sur le chemin de Drépane, gardait avec soin ces deux postes, persuadé qu'en se tenant simplement sur la défensive, il retiendrait paisiblement sous sa puissance et la ville et toute la montagne.

CHAPITRE XIII

Prise d'Ercte par Hamilcar. - Différentes tentatives des deux généraux l'un contre l'autre. - Hamilcar assiège Éryce. - Nouvelle flotte des Romains, commandée par C. Luctatius. - Bataille d'Éguse.

La dix-huitième année de cette guerre, les Carthaginois ayant fait Hamilcar, surnommé Barcas, général de leurs armées, ils lui donnèrent le commandement de la flotte. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie. Il fit du dégât dans le pays des Locriens et des Bruttiens. De là, il prit avec toute sa flotte la route de Palerme, et s'empara d'Ercte, place située sur la côte de la mer, entre Éryce et Palerme, et très commode pour y loger une armée, même pour longtemps, car c'est une montagne qui, s'élevant de la plaine jusqu'à une assez grande hauteur, est escarpée de tous côtés, et dont le sommet a au moins cent

stades de circonférence. Au-dessous de ce sommet, tout autour, est un terrain très fertile, où les vents de mer ne se font pas sentir, et où les bêtes venimeuses sont tout à fait inconnues. Du côté de la mer et du côté de la terre, ce sont des précipices affreux entre lesquels ce qu'il reste d'espace est facile à garder. Sur la montagne s'élève encore une butte, qui peut servir comme de donjon, et d'où il est aisé d'observer ce qui se passe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond et semble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane et de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux sont du côté de la terre et un du côté de la mer, et tous trois fort difficiles. Ce fut sur ce dernier qu'Hamilcar vint camper. Il fallait qu'il fût aussi intrépide qu'il l'était, pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis n'ayant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours. Malgré cela, il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains et de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord, se mettant là en mer, il alla désolant toute la côte d'Italie, et pénétra jusqu'au pays des Cuméens. Ensuite, les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur livra une infinité de différents combats.

Décrire ces combats en détail, c'est ce qui ne serait pas possible. On doit juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts et de vigoureux athlètes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, et que sans cesse ils se font plaie sur plaie ni eux-mêmes ni les spectateurs ne peuvent raisonner sur chaque coup qui se porte ou qui se reçoit, bien qu'on puisse aisément, sur la vigueur, l'émulation, l'expérience, la force et la bonne constitution des combattants, se former une juste idée du combat. Il faut dire la même chose de Junius et d'Hamilcar. C'était tous les jours de part et d'autre des pièges, des surprises, des approches, des attaques, mais un historien qui voudrait expliquer pourquoi et comment tout cela se faisait, entrerait dans des détails qui seraient fort à charge au lecteur, et ne lui seraient d'aucune utilité. Qu'on donne une idée générale de tout ce qui se fit alors, et du succès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en usage, stratagèmes qu'on avait appris par l'histoire, ruses de guerre que l'occasion et les circonstances présentes suggéraient, hardiesse, impétuosité, rien ne fut oublié, mais il ne se fit rien de décisif, et cela pour bien des raisons. Les forces de part et d'autre étaient égales, les camps bien fortifiés et inaccessibles, l'intervalle qui les séparait fort petit, d'où il arriva qu'il se donnait bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général. Toutes les fois qu'on en venait aux mains, on perdait du monde, mais dès que l'on sentait l'ennemi supérieur, on se jetait dans les retranchements, pour se mettre à couvert, et ensuite on retournait à la charge. Enfin la fortune, qui présidait à cette espèce de lutte, transporta nos athlètes dans une autre arène, et pour les engager dans un combat plus périlleux, les resserra dans un lieu plus étroit.

Malgré la garde que faisaient les Romains sur le sommet et au pied du mont Éryce, Hamilcar trouva moyen d'entrer dans la ville qui était entre les deux camps. Il est étonnant de voir avec quelle résolution et quelle constance les Romains, qui étaient au-dessus, soutinrent le siège, et à combien de dangers ils furent exposés, mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre, attaqués comme ils l'étaient par-dessus et par-dessous, et ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de la mer, dont ils pouvaient disposer. Toutes ces difficultés, jointes à la disette de toutes choses, n'empêchèrent pas qu'on n'employât au siège de part et d'autre tout l'art et toute la vigueur dont on était capable, et qu'on ne fit toute sorte d'attaques et de combats. Enfin ce siège finit,

non par l'épuisement de deux partis, causé par les peines qu'ils y souffraient, comme l'assure Fabius, car ils soutinrent ces peines avec une constance si grande, qu'il ne paraissait pas qu'ils les sentissent, mais après deux ans de siège, on mit fin d'une autre manière à cette guerre, et avant qu'un des deux peuples l'emportât sur l'autre. C'est là tout ce qui se passa à Éryce, et ce que firent les armées de terre.

À considérer Rome et Carthage ainsi acharnées l'une contre l'autre, ne croirait-on pas voir deux de ces braves et vaillants oiseaux, qui, affaiblis par un long combat, et ne pouvant plus faire usage de leurs ailes, se soutiennent par leur seul courage, et ne cessent de se battre, jusqu'à ce que, s'étant joints l'un et l'autre, ils se soient meurtris à coups de bec, et que l'un des deux ait remporté la victoire ? Des combats presque continuels avaient réduit ces deux états à l'extrémité. De grandes dépenses continuées pendant longtemps avaient épuisé leurs finances. Cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaise fortune. Quoiqu'ils eussent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cause des pertes qu'ils y avaient faites, que parce que les troupes de terre leur paraissaient suffisantes, voyant néanmoins que la guerre ne prenait pas le train qu'ils avaient espéré, et qu'Hamilcar réduisait à rien tous leurs efforts, ils se flattèrent qu'une troisième flotte serait plus heureuse que les deux premières, et que si, elle était bien conduite, elle terminerait la guerre avec avantage. La chose en effet eut tout le succès qu'ils s'étaient promis. Sans se rebuter d'avoir été deux fois obligés de renoncer aux armées navales, premièrement par la tempête qu'elles avaient essuyée au sortir du port de Palerme, et ensuite par la malheureuse journée de Drépane, ils en remirent une troisième sur pied, qui, fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevaient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, et finit heureusement la guerre. Or, ce fut moins leur force que leur courage qui leur fit prendre cette résolution, car ils n'avaient pas dans leur épargne de quoi fournir aux frais d'une si grande entreprise, mais le zèle du bien public et la générosité des principaux citoyens, supplèrent à ce défaut.

Chaque particulier selon son pouvoir, ou deux ou trois réunis ensemble, se chargèrent de fournir une galère tout équipée, à la seule condition que, si la chose tournait à bien, on leur rendrait ce qu'ils auraient avancé. Par ce moyen, on assembla deux cents galères à cinq rangs, que l'on construisit sur le modèle de la rhodienne, et dès le commencement de l'été, C. Luctatius, ayant été fait consul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile lorsqu'on l'y attendait le moins, se rendit maître du port de Drépane, et de toutes les baies qui sont aux environs de Lilybée, tous lieux restés sans défense par la retraite des vaisseaux carthaginois, fit ses approches autour de Drépane, et disposa tout pour le siège. Pendant qu'il faisait son possible pour la serrer de près, prévoyant que la flotte ennemie ne tarderait pas à venir et ayant toujours devant les yeux ce que l'on aurait pensé d'abord, que la guerre ne finirait que par un combat naval, sans perdre un moment, chaque jour, il dressait son équipage aux exercices qui le rendaient propre à son dessein, et par son assiduité à l'exercer dans le reste des affaires de marine. De simples matelots, il fit en fort peu de temps d'excellent soldats.

Les Carthaginois, fort surpris que les Romains osassent reparaitre sur mer, et ne voulant pas que le camp d'Éryce manquât d'aucune des munitions nécessaires, équipèrent sur-le-champ des vaisseaux, et les ayant fournis de grains et d'autres provisions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnèrent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord vers l'île d'Hières, dans le dessein d'aborder à Éryce sans être perçu des ennemis, d'y décharger ces vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y avait

de meilleurs soldats étrangers et d'aller avec Hamilcar présenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Luctatius ayant pensé en lui-même quelles pouvaient être les vues de l'amiral, il choisit dans son armée de terre les troupes les plus braves et les plus aguerries, et fit voile vers Éguse, ville située devant Lilybée. Là, après avoir exhorté, son monde à bien faire, il avertit les pilotes qu'il y aurait combat le lendemain matin. Au point du jour, voyant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui était fort contraire, et que la mer était extrêmement agitée, il hésita d'abord sur le parti qu'il avait à prendre, mais faisant ensuite réflexion que, s'il donnait le combat pendant ce gros temps, il n'aurait affaire qu'à l'armée navale et à des vaisseaux chargés, qu'au contraire, s'il attendait le calme et laissait Hannon se joindre avec le camp d'Eryce, il aurait à combattre contre des vaisseaux légers et contre l'élite de l'armée de terre, et, ce qui était alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Hamilcar, déterminé par toutes ces raisons, il résolut de saisir l'occasion présente. Comme les ennemis approchaient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force et de vigueur, se joue de la résistance des flots. L'armée se range sur une ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois, arrêtés au passage, ferlent les voiles, et, s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'était plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avaient combattu à Drépane, et par conséquent il fallait que le succès du combat fût différent. Les Romains avaient appris l'art de construire les vaisseaux. De l'approvisionnement ils n'avaient laissé dans leurs bâtiments que ce qui était nécessaire au combat. Leur équipage avait été soigneusement exercé. Ils avaient embarqué l'élite des soldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'était pas la même chose. Leurs vaisseaux, pesamment chargés, étaient peu propres à combattre, les rameurs nullement exercés et pris comme ils s'étaient présentés, les soldats nouvellement enrôlés et qui ne savaient encore ce que c'était que les travaux et les périls de la guerre.

Ils comptaient si fort que les Romains n'auraient plus jamais la hardiesse de revenir sur mer, qu'ils avaient entièrement négligé leur marine. Aussi eurent-ils le dessous presque de tous côtés dès la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, soixante-dix furent pris avec leur équipage, et les autres n'eussent pas échappé, si le vent, venant heureusement à changer dans le temps même qu'ils couraient le plus de risque, ne leur eût donné moyen de se sauver dans l'île d'Hières. Le combat fini, Luctatius prit la route de Lilybée, où, les vaisseaux qu'il avait gagnés et les prisonniers qu'il avait faits, au nombre de dix mille ou peu s'en faut, ne lui donnèrent pas peu d'embarras.

CHAPITRE XIV

Traité de paix entre Rome et Carthage. - Réflexions sur cette guerre.- Sort des deux états après la conclusion de la paix.

À Carthage on fut fort surpris quand la nouvelle y vint que Hannon avait été battu. Si, pour avoir sa revanche, il n'eût fallu que du courage et une forte passion de l'emporter sur les Romains, on était autant que jamais disposé à la guerre. Mais on ne savait comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvait envoyer de secours à l'armée de Sicile : dans l'impuissance où l'on se voyait de la secourir, on était forcé de la livrer, pour ainsi dire, et de l'abandonner. Il ne restait plus ni troupes ni chefs pour les conduire. Enfin on envoya promptement Hamilcar, et l'on remit tout à sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage et prudent capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'espérance, tout ce que la bravoure et l'intrépidité pouvaient faire entreprendre, il l'entreprit : il tenta, autant que général ait jamais fait, tous les

moyens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voyant les affaires désespérées et qu'il n'y avait plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étaient soumis ; prudent et éclairé, il céda aux conjonctures présentes et dépêcha des ambassadeurs pour traiter d'alliance et de paix ; car un général ne porte à juste titre ce beau nom qu'autant qu'il connaît également et le temps de vaincre et celui de renoncer à la victoire. Luctatius ne se fit pas prier ; il savait trop bien à quelle extrémité il était lui-même réduit, et combien cette guerre était onéreuse au peuple romain. Elle fut donc terminée à ces conditions, que sous le bon plaisir du peuple romain, il y aurait alliance entre lui et les Carthaginois, pourvu que ceux-ci se retirassent de toute la Sicile, qu'ils n'eussent point de guerre avec Hiéron, qu'ils ne prissent point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés, qu'ils rendissent aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur eux, qu'ils payassent aux Romains, pendant vingt ans, deux mille deux cents talents eubéens d'argent. Ce traité ne fut d'abord pas accepté à Rome. On envoya sur les lieux dix personnes pour examiner les affaires de plus près. Ceux-ci ne changèrent rien à l'ensemble de ce qui avait été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abrégèrent le temps de paiement, ajoutèrent mille talents à la somme, et exigèrent de plus que les Carthaginois abandonnassent toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie.

Ainsi finit là guerre des Romains contre les Carthaginois au sujet de la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption, guerre la plus importante dont nous ayons jamais entendu parler, guerre dans laquelle, sans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il se livra deux batailles, dans l'une desquelles il y avait plus de cinq cents galères à cinq rangs, et dans l'autre près de sept cents. Les Romains en perdirent sept cents, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, et les Carthaginois cinq cents. Après cela, ceux qui admirent les batailles navales et les flottes d'Antigonus, de Ptolomée et de Demetrius, pourront-ils, sans une surprise extrême, réfléchir sur ce que l'histoire nous apprend de cette expédition ? Si l'on compare les quinquérèmes dont on s'y est servi, avec les trirèmes que les Perses ont employées contre les Grecs, et celles que les Athéniens et les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais sur mer des armées de cette force. Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs assurent sans raison que les Romains ne doivent leurs succès qu'à la fortune et à un pur hasard. Après s'être formés aux grandes entreprises par des expéditions de cette importance, ils ne pouvaient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, et ce projet ne pouvait manquer de leur réussir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que, maîtres du monde entier, et par conséquent plus puissants qu'ils n'étaient alors, les Romains ne peuvent plus équiper tant de vaisseaux ni mettre en mer de si nombreuses flottes ? Nous éclaircirons cette question lorsque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'est une matière dont on ne doit parler qu'exprès, et qui mérite toute sorte d'attention, matière qui, quoique très curieuse, a pourtant été, si j'ose le dire, inconnue jusqu'à présent, par la faute des historiens, les uns n'ayant pas su ce qu'il en était, les autres n'en ayant parlé que d'une manière embarrassée et dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reste, il est aisé de voir que c'était le même esprit qui dans cette guerre animait les deux Républiques. Mêmes desseins de part et d'autre, même grandeur de courage, même passion de dominer. À l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois, mais ceux-ci, de leur côté, avaient un chef qui l'emporta de beaucoup en conduite et en valeur sur tous ceux qui commandèrent de la part des Romains.

Ce chef est Hamilcar, surnommé Barca, père de cet Hannibal qui, dans la suite, fit la guerre aux Romains.

Après la paix, ces deux états eurent à peu près le même sort. Pendant que les Romains étaient occupés dans une guerre civile qui s'était élevée entre eux et les Falisques, et qui fut bientôt heureusement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avaient aussi une fort considérable à soutenir contre les soldats étrangers, et contre les Numides et les Africains qui étaient entrés dans leur révolte. Après s'être vus souvent dans de grands périls, ils coururent enfin risque, non seulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes et d'être chassés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, sans cependant nous écarter du dessein que nous nous sommes proposé d'abord de ne rapporter des choses que les principaux chefs, et en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raisons, vaut la peine que nous ne passions pas dessus si légèrement. Par ce qui s'y est fait, on apprendra ce que c'était que cette guerre à laquelle beaucoup de gens donnent le nom d'*inexpiable*. Nous y verrons quelles mesures et quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui se servent de troupes étrangères. Elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangères et barbares, et des troupes qui ont eu une éducation honnête et qui ont été nourries et élevées dans les mœurs et les coutumes du pays. Enfin, ce qui s'est passé dans ce temps-là, nous fournira des éclaircissements sur les véritables raisons qui ont fait naître entre les Romains et les Carthaginois cette guerre sanglante qu'ils se sont faite du temps d'Hannibal, éclaircissements qui donneront aux curieux d'autant plus de satisfaction, que ni les historiens, ni même les deux partis opposés ne sont d'accord sur ce point.

CHAPITRE XV

Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. - Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations. - Insolence des étrangers. - Vains efforts pour les apaiser. - La guerre se déclare.

Le traité de paix conclu et ratifié, Hamilcar conduisit l'armée du camp d'Éryce à Lilybée, et là, se démit du commandement. Gescon, gouverneur de la ville, se chargea du soin de renvoyer ces troupes en Afrique, mais prévoyant ce qui pouvait arriver, il s'avisa d'un expédient fort sage. Il partagea ces troupes, et ne les laissa s'embarquer que partie à partie, et par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le temps de les payer à mesure qu'elles arriveraient et de les renvoyer chez elles avant que les autres débarquassent. Les Carthaginois, épuisés par les dépenses de la guerre précédente, et se flattant qu'en gardant ces mercenaires dans la ville, ils en obtiendraient quelque grâce sur la solde qui leur était due, reçurent et enfermèrent dans leurs murailles tous ceux qui abordaient. Mais le désordre et la licence régnèrent bientôt partout. Nuit et jour on en ressentit les tristes effets. Dans la crainte où l'on était que cette multitude de gens ramassés ne poussât encore les choses plus loin, on pria leurs officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une pièce d'or pour les besoins les plus pressants, et d'attendre là qu'on leur eût préparé tout l'argent qu'on était convenu de leur donner, et que le reste de leurs gens les eussent joints. Ces chefs consentirent volontiers à cette retraite, mais comme ces étrangers voulurent laisser à Carthage tout ce qui leur appartenait, selon qu'il s'était pratiqué auparavant, et par la raison qu'ils devaient y revenir bientôt pour recevoir le paiement de leur solde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces soldats réunis, après une longue absence, à leurs enfants et à leurs

femmes, ne refusassent absolument de sortir de la ville ou n'y revinssent pour satisfaire à leur tendresse, et que par là on ne revît les mêmes désordres. Dans cette pensée ils les contraignirent, malgré leurs représentations, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avaient à Carthage. Là, cette multitude, vivant dans une inaction et un repos où elle ne s'était pas vue depuis longtemps, fit impunément tout ce qu'elle voulut, effet ordinaire de l'oisiveté, la chose du monde que l'on doit le moins souffrir dans des troupes étrangères, et qui est comme la première cause des séditions. Quelques-uns d'eux occupèrent leur loisir à supputer l'argent qui leur était encore redû, et, augmentant la somme de beaucoup, dirent qu'il fallait l'exiger des Carthaginois. Tous, se rappelant les promesses qu'on leur avait faites dans les occasions périlleuses, fondaient là-dessus de grandes espérances, et en attendaient de grands avantages. Quand ils furent tous rassemblés, Hannon, qui commandait pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca, et, loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la République ne pouvait leur tenir parole, qu'elle était accablée d'impôts, qu'elle souffrait d'une disette affreuse de toutes choses, et qu'elle leur demandait qu'ils lui fissent remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. A peine avait-il cessé de parler, que cette soldatesque se mutine et se révolte. D'abord chaque nation s'attroupe en particulier, ensuite toutes les nations ensemble. Le trouble, le tumulte, la confusion étaient tels que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de pays et de langage différents.

Si les Carthaginois, en prenant des soldats de toutes nations, n'ont en vue que de se faire des armées plus souples et plus soumises, cette coutume n'est pas à mépriser. Des troupes ainsi ramassées ne s'ameutent pas si tôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, et les chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais, d'un autre côté, si l'on considère l'embarras où l'on est quand il s'agit d'instruire, de calmer, de désabuser ces sortes d'esprits toutes les fois que la colère ou la révolte les agite et les transporte, on conviendra que cette politique est très mal entendue. Ces troupes, une fois emportées par quelques-unes de ces passions, dépassent toutes les bornes. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes féroces. Il n'est pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occasion une triste expérience. Cette multitude était composée d'Espagnols, de Gaulois, de Ligures, de Baléares, de Grecs de toute caste, la plupart déserteurs et valets et surtout d'Africains. Les assembler en un même lieu, et là les haranguer cela n'était pas possible, car comment leur faire entendre ce que l'on avait à leur dire ? Il est impossible qu'un général sache tant de langues. Il l'est encore plus de faire dire quatre ou cinq fois la même chose par des interprètes. Reste donc de se servir pour cela de leurs officiers, et c'est ce que fit Hannon. Mais qu'arriva-t-il ? Souvent ou ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait ou les capitaines, après être convenus de quelque chose avec lui, rapportaient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Aussi ne voyait-on qu'incertitude, que défiance, que cabale partout. D'ailleurs ces étrangers soupçonnaient que ce n'était pas sans dessein que les Carthaginois, au lieu de leur députer les chefs qui avaient été témoins de leurs services en Sicile et auteurs des promesses qui leur avaient été faites, leur avaient envoyé un homme qui ne s'était trouvé dans aucune des occasions où ils s'étaient signalés. La conclusion fut qu'ils rejetèrent Hannon, qu'ils n'ajoutèrent aucune foi à leurs officiers particuliers et qu'irrités contre les Carthaginois, ils avancèrent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, et prirent leurs quartiers à Tunis, à vingt-six stades de la ville.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avaient faites. C'en était déjà deux grandes, de n'avoir point, en temps de guerre, employé les troupes de la ville, et d'avoir

rassemblé en un même endroit une si grande multitude de soldats mercenaires, mais ils avaient encore plus grand tort de s'être défaits des enfants, des femmes et des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'otages, et en les gardant, ils auraient pu sans crainte prendre des mesures sur ce qu'ils avaient à faire, et amener plus facilement ces troupes à ce qu'ils en auraient souhaité, au lieu que, dans la frayeur où le voisinage de cette armée les jeta, pour calmer sa fureur, il fallut en passer par tout ce qu'elle voulut. On envoyait des vivres en quantité, tels qu'il lui plaisait, et au prix qu'elle y mettait. Le sénat députait continuellement quelques-uns de ses membres pour les assurer qu'ils n'avaient qu'à demander, qu'on était prêt à tout faire pour eux, pourvu que ce qu'ils demanderaient fût possible. L'épouvante dont ils sentirent les Carthaginois frappés accrut leur audace et leur insolence à un point que, chaque jour, ils imaginaient quelque chose de nouveau, persuadés d'ailleurs qu'après les exploits militaires qu'ils avaient faits en Sicile, ni les Carthaginois ni aucun peuple du monde n'oseraient se présenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur solde, ils voulurent qu'on leur remboursât le prix des chevaux qui avaient été tués, après cela, qu'on leur payât les vivres qui leur étaient dus depuis longtemps, au prix qu'ils se vendaient pendant la guerre, qui était un prix exorbitant : c'était tous les jours nouvelles exactions de la part des brouillons et des séditieux dont cette populace était remplie, et nouvelles exactions auxquelles la République ne pouvait satisfaire. Enfin, les Carthaginois promettant de faire pour eux tout ce qui serait en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter sur la contestation à un des officiers-généraux qui avaient été en Sicile.

Hamilcar était un de ceux sous qui ils avaient servi dans cette île, mais il leur était suspect, parce que, n'étant pas venu les trouver comme député, et s'étant, suivant eux, volontairement démis du commandement, il était en partie cause qu'on avait si peu d'égards pour eux. Gescon était tout à fait à leur gré. Outre qu'il avait commandé en Sicile, il avait toujours pris leurs intérêts à cœur, mais surtout lorsqu'il fut question de les renvoyer. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Gescon se fournit d'argent, se met en mer et débarque à Tunis : d'abord il s'adresse aux chefs, ensuite il fait des assemblées par nation, il réprimande sur le passé, il admoneste sur le présent, mais il insiste particulièrement sur l'avenir, les exhortant à ne pas se départir de l'amitié qu'ils devaient avoir pour les Carthaginois, à la solde desquels ils portaient depuis longtemps les armes. Il se disposait, enfin, à acquitter les dettes, et à en faire le paiement par nation, lorsqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois esclave chez les Romains, homme fort et hardi jusqu'à la témérité, craignant que son maître, qui le cherchait, ne l'attrapât, et ne lui fit souffrir les supplices et la mort qu'il méritait selon les lois romaines, dit et fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Un certain Mathos, Africain, s'était joint à lui. C'était un homme libre à la vérité, et qui avait servi dans l'armée, mais comme il avait été un des principaux auteurs des troubles passés, de crainte d'être puni et de son crime et de celui où il avait engagé les autres, il était entré dans les vues de Spendius, et, tirant à part les Africains, leur faisait entendre qu'aussitôt que les autres nations auraient été payées, et se seraient retirées, les Carthaginois devaient éclater contre eux, et les punir de manière à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-dessus les esprits s'échauffent et s'irritent. Comme Gescon ne payait que la solde, et remettait à un autre temps le paiement des vivres et des chevaux, sur ce prétexte frivole ils s'assemblent en tumulte. Spendius et Mathos se déchainent contre Gescon et les Carthaginois. Les Africains n'ont d'oreilles et d'attention que pour eux. Si quelque autre se présente pour leur donner conseil, avant que d'entendre si c'est pour ou contre Spendius, sur-le-champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'officiers, et un grand nombre de

particuliers perdirent la vie dans ces cohues où il n'y avait que le mot *frappe* ! que toutes les nations entendissent, parce qu'elles frappaient sans cesse, et surtout lorsque, pleines de vin, elles s'assemblaient après dîner. Car alors, dès que quelqu'un avait dit le mot fatal *frappe* ! on frappait de tous côtés si brusquement, que quiconque y était venu, était tué sans pouvoir échapper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos et Spendius.

Gescon, au milieu de ce tumulte, demeurait inébranlable. Plein de zèle pour les intérêts de sa patrie, et prévoyant que la fureur de ces séditeux la menaçait d'une ruine entière, il leur tenait tête, même au péril de sa vie. Tantôt il s'adressait aux chefs, tantôt il assemblait chaque nation en particulier, et tâchait de l'apaiser. Mais les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendaient leur être dus, pour châtier leur insolence, il leur dit d'aller les demander à Mathos. Cette réponse les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entendue, ils se jetèrent sur l'argent qui avait été apporté, sur Gescon et sur les Carthaginois qui l'accompagnaient. Mathos et Spendius, persuadés que la guerre ne manquerait pas de s'allumer s'il se commettait quelque attentat éclatant, irritaient encore cette populace téméraire. L'équipage et l'argent des Carthaginois furent pillés, Gescon et ses gens liés ignominieusement et jetés dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, et le droit des gens violé par la plus impie de toutes les conspirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, et qu'on appelle aussi la *guerre d'Afrique*.

CHAPITRE XVI

Extrémité où se trouvent les Carthaginois, et dont ils sont eux-mêmes la cause. - Sièges d'Utique et d'Hippone-Zaryte. - Incapacité du général Hannon. -- Hamilcar est mis à sa place. - Bel exploit de ce grand capitaine.

Mathos, après cet exploit, dépêcha de ses gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoyer des secours, et à se joindre à lui. Presque tous les Africains entrèrent dans cette révolte. On envoya des vivres et des troupes qui se partagèrent les opérations. Une partie mit le siège devant Utique, et l'autre devant Hippone-Zaryte, parce que ces deux villes n'avaient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre si peu attendue chagrina extrêmement les Carthaginois. À la vérité, ils n'avaient besoin que de leur territoire pour les nécessités de la vie, mais les préparatifs de guerre et les grandes provisions ne se faisaient que sur les revenus qu'ils tiraient de l'Afrique, outre qu'ils étaient accoutumés à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangères. Tous ces secours non seulement leur manquaient alors, mais se tournaient contre eux. La paix faite, ils se flattaient de respirer un peu, et de se délasser des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avait fait essuyer, et ils en voyaient s'élever une autre plus grande et plus formidable que la première. Dans celle-là, ce n'était que la Sicile qu'ils avaient disputée aux Romains, mais celle-ci, une guerre civile, où il ne s'agissait de rien moins que de leur propre salut et de celui de la patrie. Outre cela, point d'armes, point d'armée navale, point de vaisseaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliés dont ils pussent le moins du monde espérer du secours. Ils sentirent alors combien une guerre intérieure est plus fâcheuse qu'une guerre qui se fait au loin et par-delà la mer, et la cause principale de tous ces malheurs, c'étaient eux-mêmes.

Dans la guerre précédente, ils avaient traité les Africains avec la dernière dureté, exigeant des gens de

la campagne, sur des prétextes qui n'avaient que l'apparence de la raison, la moitié de tous les revenus, et des habitants des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en payaient auparavant, sans faire quartier ni grâce à aucun, quelque pauvre qu'il fût. Entre les intendants des provinces, ce n'était pas de ceux qui se conduisaient avec douceur et avec humanité qu'ils faisaient le plus de cas, mais de ceux qui leur amassaient le plus de vivres et de munitions, et auprès de qui l'on trouvait le moins d'accès et d'indulgence : Hannon, par exemple, était un homme de leur goût. Des peuples ainsi maltraités n'avaient pas besoin qu'on les portât à la révolte, c'était assez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes même, qui jusqu'alors avaient vu sans émotion traîner leurs maris et leurs parents en prison pour le paiement des impôts, ayant fait serment entre elles, dans chaque ville, de ne rien cacher de leurs effets, se firent un plaisir d'employer à la solde des troupes tout ce qu'elles avaient de meubles et de parures, et par là fournirent à Mathos et à Spendius des sommes si abondantes que non seulement ils payèrent aux soldats étrangers le reste de la solde qu'ils leur avaient promise pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent de quoi soutenir les frais de la guerre sans discontinuation. Tant il est vrai que, pour bien gouverner, il ne faut pas se borner au présent, mais qu'on doit porter aussi ses vues sur l'avenir, et y faire même plus d'attention !

Malgré des conjectures si fâcheuses, les Carthaginois ayant choisi pour chef Hannon, qui leur avait déjà auparavant soumis cette partie de l'Afrique qui est vers Hécatompyle, ils rassemblèrent des étrangers, firent prendre les armes aux citoyens qui avaient l'âge requis, exercèrent la cavalerie de la ville et équipèrent ce qu'il leur restait de galères à trois et à cinq rangs, et de plus grandes barques. Mathos, de son côté, ayant reçu des Africains soixante-dix mille hommes, et en ayant fait deux corps, poussait paisiblement ses deux sièges. Le camp qu'il avait à Tunis était aussi en sûreté, et, par ces deux postes, il coupait aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure, car la ville de Carthage s'avance dans le golfe, et forme une espèce de péninsule, environnée presque tout entière, partie par la mer et partie par un lac. L'isthme qui la joint à l'Afrique est large d'environ vingt-cinq stades. Utique est située vers le côté de la ville qui regarde la mer, de l'autre côté, sur le lac, est Tunis. De ces deux postes, les étrangers resserraient les Carthaginois dans leurs murailles, et les y harcelaient sans cesse. Tantôt de jour, tantôt de nuit, ils venaient jusqu'au pied des murs, et par là, répandaient la terreur parmi les habitants.

Hannon, pendant ce temps-là, s'appliquait sans relâche à amasser des munitions : c'était là tout son talent. À la tête d'une armée, ce n'était rien. Nulle présence d'esprit pour saisir les occasions, nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il se prépara à secourir Utique, il avait un si grand nombre d'éléphants, que les ennemis se croyaient perclus. Il en avait au moins cent. Les commencements de cette expédition furent très heureux, mais il en profita si mal, qu'il pensa perdre ceux au secours desquels il était venu. Il avait fait rapporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un siège, et étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchements des ennemis. Les éléphants s'étant jetés dans le camp avec impétuosité, les assiégeants, qui n'en purent soutenir le choc, sortirent tous, la plupart blessés à mort. Ce qui échappa, se retira vers une colline escarpée et couverte d'arbres. Hannon, accoutumé à faire la guerre à des Numides et à des Africains, qui, au premier échec, prennent la fuite et s'éloignent de deux et trois journées, crut avoir pleine victoire, et que les ennemis ne s'en relèveraient jamais. Sur cette pensée, il ne songea plus ni à ses soldats ni à la

défense de son camp. Il entra dans la ville, et ne pensa plus qu'à se bien traiter. Les étrangers réfugiés sur la colline étaient de ces soldats formés par Hamilcar aux entreprises hardies, et qui avaient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt, faisant volte-face, à retourner à la charge et à faire cette manœuvre plusieurs fois en un même jour. Ces soldats, voyant que le général carthaginois s'était retiré dans la ville, et que les troupes, contentes de leur premier succès, s'écartaient nonchalamment de leur camp, ils fondirent en rangs serrés sur le retranchement, firent main basse sur grand nombre de soldats, forcèrent les autres à fuir honteusement sous les murs et les portes de la ville, et s'emparèrent de tous les équipages, de tous les préparatifs, et de toutes les provisions que Hannon avait fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la seule affaire où ce général fit paraître son incapacité. Peu de jours après il était auprès de Gorza, les ennemis vinrent se camper proche de lui. L'occasion se présenta de les défaire deux fois en bataille rangée, et deux fois, par surprise, il la laissa échapper sans que l'on pût dire pourquoi.

Les Carthaginois se lassèrent enfin de ce maladroit officier, et mirent Hamilcar à sa place. Ils lui firent une armée composée de soixante-dix éléphants, de tout ce que l'on avait amassé d'étrangers, des déserteurs des ennemis, de la cavalerie et de l'infanterie de la ville, ce qui montait environ dix mille hommes. Dès sa première action, il étourdit si fort les ennemis, que les armes leur tombèrent des mains, et qu'ils levèrent le siège d'Utique. Aussi cette action était-elle digne des premiers exploits de ce capitaine et de ce que sa patrie attendait de lui. En voici le détail.

Sur l'isthme qui joint Carthage à l'Afrique sont répandues çà et là des collines fort difficiles à franchir, et entre lesquelles, on a pratiqué des chemins qui conduisent dans les terres. Quelque forts que fussent déjà tous ces passages par la disposition des collines, Mathos les faisait encore garder exactement ; outre que le Macar, fleuve profond, qui n'est guéable presque nulle part, et sur lequel il n'y a qu'un seul pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui sortent de Carthage. Ce pont même était gardé et on y avait bâti un camp muré, de sorte que non seulement une armée, mais même un homme seul pouvait à peine passer de la ville dans les terres sans être vu des ennemis. Hamilcar, après avoir essayé tous les moyens de vaincre ces obstacles, s'avisait enfin d'un expédient. Ayant pris garde que lorsque certains vents viennent à s'élever, l'embouchure du Macar se remplit de sable, et qu'il s'y forme une espèce de banc, il dispose tout pour le départ de l'armée, sans rien dire de son dessein à personne. Ces vents soufflent ; il part la nuit, et se trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve, sans avoir été aperçu, au grand étonnement et des ennemis et des assiégés. Il traverse ensuite la plaine, et marche droit à la garde du pont. Spendius vient au devant de lui, et, environ dix mille hommes du camp muré, situé auprès du pont, s'étant joints aux quinze mille qui faisaient le siège d'Utique, ces deux corps se disposent à se soutenir l'un l'autre. Les deux armées étant réunies, et croyant pouvoir envelopper l'ennemi, elles allèrent de suite à sa rencontre, s'encourageant l'une l'autre, et s'approchant de lui pour l'attaquer. Hamilcar s'avance vers elle, ayant à la première ligne les éléphants, derrière eux la cavalerie avec les armés à la légère, et à la troisième ligne la phalange des pesamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation sur lui, il change la disposition de ses troupes, leur fait faire volte-face ; puis, après ce mouvement, ordonne aux deux premières lignes de marcher promptement en arrière, et à ceux qui, dans le commencement, formaient la troisième ligne, de se ranger au contraire sur le front de bataille, par un autre quart de conversion. Les Africains et les étrangers s'imaginent que c'est par crainte qu'ils reculent ; ils quittent leur rang, courent sur eux, et chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eut

achevé sa marche, qu'elle eut bordé de chaque côté la phalange des pesamment armés, alors les Africains qui combattaient épars et sans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent prise d'abord et prennent la fuite. Ils tombent sur ceux qui les suivaient, ils y jettent la consternation et les entraînent ainsi à leur perte. On met à leur poursuite la cavalerie et les éléphants, qui en écrasent sous leurs pieds la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ six mille hommes, tant Africains qu'étrangers, et on fit deux mille prisonniers. Le reste se sauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Hamilcar, après cet heureux succès, poursuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étaient réfugiés, et qu'ils avaient bientôt abandonnée pour se retirer à Tunis. Battant ensuite le pays, il soumit les villes, les unes par composition, les autres par force. Ces progrès dissipèrent la crainte des Carthaginois, qui commencèrent pour lors à avoir un peu moins mauvaise opinion de leurs affaires.

CHAPITRE XVII

Parti que prennent Mathos et Spendius. - Naravase quitte les révoltés pour se joindre à Hamilcar. - Bataille gagnée par ce général et son indulgence envers les prisonniers. - Les Carthaginois perdent la Sardaigne. - Fraude et cruauté des chefs des rebelles. - Réflexions sur cet événement.

Pour Mathos, il continuait toujours le siège d'Hippone, conseillant à Autarite, chef des Gaulois, et à Spendius de serrer toujours les ennemis, d'éviter les plaines à cause du nombre de leurs chevaux et de leurs éléphants, de côtoyer le pied des montagnes, et de les attaquer toutes les fois qu'ils les verraient dans quelque embarras. Dans cette vue, il envoya chez les Numides et chez les Africains, pour les engager à secourir ces deux chefs, et à ne pas manquer l'occasion de secouer le joug que les Carthaginois leur imposaient. Spendius, de son côté, à la tête de six mille hommes tirés des différentes nations qui étaient à Tunis, et de deux mille Gaulois commandés par Autarite, les seuls qui étaient restés à ce chef après la désertion de ceux qui s'étaient rangés sous les enseignes des Romains au camp d'Éryce, Spendius, dis-je, selon le conseil de Mathos, côtoyait toujours de près les Carthaginois en suivant le pied des montagnes. Un jour qu'Hamilcar était campé dans une plaine environnée de montagnes, le secours qu'envoyaient les Numides et les Africains vint joindre l'armée de Spendius. Le général de Carthage se trouva fort embarrassé, ayant en tête les Africains, les Numides en queue, et en flanc l'armée de Spendius, car comment se tirer de ce mauvais pas ?

Il y avait alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravase, homme des plus illustres de sa nation, et plein d'ardeur militaire, qui avait hérité de son père de beaucoup d'inclination pour les Carthaginois, mais qui leur était encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avait connu le mérite d'Hamilcar. Croyant que l'occasion était belle de se gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, ayant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchements, et reste là sans crainte, et faisant signe de la main. Hamilcar, surpris, lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandait une conférence avec ce général. Comme celui-ci hésitait et avait peine à se fier à cet aventurier, Naravase donne son cheval et ses armes à ceux qui l'accompagnaient, et entre dans le camp, tête levée et avec un air d'assurance à étonner tous ceux qui le regardaient. On le reçut néanmoins, et on le conduisit à Hamilcar. Il lui dit qu'il voulait du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il souhaitait surtout d'être ami d'Hamilcar, qu'il n'était venu que pour lier amitié avec lui, disposé de son côté à entrer dans toutes ses vues et à partager tous ses travaux. Ce discours, joint à la confiance et à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parlait, donna tant

de joie à Hamilcar, que non seulement il voulut bien l'associer à ses actions, mais qu'il lui fit serment de lui donner sa fille en mariage, pourvu qu'il demeurât fidèle aux Carthaginois.

L'alliance faite, Naravase vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandait. Avec ce secours, Hamilcar met son armée en bataille. Spendius s'était aussi joint aux Africains pour combattre et était descendu dans la plaine. On en vient aux mains. Le combat fut opiniâtre, mais Hamilcar eut le dessus. Les éléphants se signalèrent dans cette occasion, mais Naravase s'y distingua plus que personne. Autarite et Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille, et on fit quatre mille prisonniers. Après cette action, ceux des prisonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçus, et on les revêtit des armes qu'on avait prises sur les ennemis. Pour ceux qui ne le voulurent pas, Hamilcar les ayant rassemblés, leur dit qu'il leur pardonnait toutes les fautes passées, et que chacun d'eux pouvait se retirer où bon lui semblerait, mais que si dans la suite on prenait quelqu'un portant armes offensives contre les Carthaginois, il n'y aurait aucune grâce à espérer pour lui.

Vers ce même temps, les étrangers qui gardaient l'île de Sardaigne, imitant Mathos et Spendius, se révoltèrent contre les Carthaginois qui y étaient, et ayant enfermé dans la citadelle Bostar, chef des troupes auxiliaires, ils le tuèrent, lui et tout ce qu'il y avait de ses concitoyens. Les Carthaginois jetèrent encore les yeux sur Hannon, et l'envoyèrent là avec une armée, mais ses propres troupes l'abandonnèrent pour se tourner du côté des rebelles, qui se saisirent ensuite de sa personne et l'attachèrent à une croix. On inventa aussi de nouveaux supplices contre les Carthaginois qui étaient dans l'île, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'île, jusqu'à ce qu'une sédition s'étant élevée, les naturels du pays chassassent tous ces étrangers, et les obligeassent à se retirer en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, île, de l'aveu de tout le monde, très considérable par sa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle est peuplée, et par sa fertilité. Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.

Mathos, Spendius et Autarite, voyant l'humanité dont Hamilcar usait avec les prisonniers, craignirent que les Africains et les étrangers, gagnés par cet attrait, ne courussent chercher l'impunité qui leur était offerte. Ils tinrent conseil pour chercher ensemble par quel nouvel attentat ils pourraient mettre le comble à la rébellion. Le résultat fut qu'on les convoquerait tous, et que l'on ferait entrer dans l'assemblée un messenger comme apportant de Sardaigne une lettre de la part des gens de la même faction qui étaient dans cette île. La chose fut exécutée, et la lettre portait qu'ils observassent de près Gescon et tous ceux qu'il commandait, et contre qui ils s'étaient révoltés à Tunis, qu'il y avait dans l'armée des pratiques secrètes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétendue, Spendius recommande à ces nations de ne pas se laisser éblouir à la douceur qu'Hamilcar avait eue pour les prisonniers, qu'en les renvoyant, son but n'était pas de les sauver, mais de se rendre par là maître de ceux qui restaient, et de les envelopper tous dans la même punition, dès qu'il les aurait en sa puissance, qu'ils se gardassent bien de renvoyer Gescon, que ce serait une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance et de ce mérite, qu'en le laissant aller, ils se feraient un très grand tort, puisqu'il ne manquerait pas de se tourner contre eux, et de devenir leur plus grand ennemi. Il parlait encore, lorsqu'un autre messenger, comme arrivant de Tunis, apporta une lettre semblable à la première. Sur quoi Autarite, prenant la parole, dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de rétablir les affaires, que de ne jamais plus rien espérer des

Carthaginois, que quiconque attendrait quelque chose de leur amitié, ne pouvait avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers, qu'ainsi il les priaient de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteraient aux dernières violences contre les Carthaginois, et de regarder comme traîtres et comme ennemis tous ceux qui leur inspireraient des sentiments contraires, que son avis était que l'on fit mourir, dans les plus honteux supplices, Gescon, tous ceux qui avaient été pris, et tous ceux que l'on prendrait dans la suite sur les Carthaginois. Cet Autarite avait dans les conseils un très grand avantage, parce qu'ayant appris, par un long commerce avec les soldats, à parler phénicien, la plupart de ces étrangers entendaient ses discours, car la longueur de cette guerre avait rendu le phénicien si commun, que les soldats, pour l'ordinaire, en se saluant, ne se servaient pas d'autre langue. Il fut donc loué tout d'une voix, et il se retira comblé d'éloges. Vinrent ensuite des individus de chaque nation, lesquels, par reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de Gescon, demandaient qu'on lui fit grâce au moins des supplices. Comme ils parlaient tous ensemble et chacun en sa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils disaient, mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils priaient qu'on épargnât les supplices à Gescon, et que quelqu'un de l'assemblée eût crié, *frappe ! frappe !* ces malheureux furent assommés à coups de pierres, et emportés par leurs proches comme des gens qui auraient été égorgés par des bêtes féroces. Les soldats de Spendius se jettent ensuite sur ceux de Gescon, qui étaient au nombre d'environ sept cents. On les mène hors des retranchements. On les conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe les mains, en commençant par Gescon, cet homme qu'ils mettaient peu de temps auparavant au-dessus de tous les Carthaginois, qu'ils avaient pris pour arbitre de leurs différends, et après leur avoir coupé les oreilles, rompu et brisé les jambes, on les jeta tout vifs dans une fosse. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois. Ils envoyèrent ordre à Hamilcar et à Hannon de courir au secours et à la vengeance de ceux qui avaient été si cruellement massacrés. Ils dépêchèrent encore des hérauts d'armes pour demander à ces impies les corps morts. Mais, loin de livrer ces corps, ils menacèrent que les premiers députés ou hérauts d'armes qu'on leur enverrait seraient traités comme l'avait été Gescon. En effet, cette résolution passa ensuite en loi, qui portait que tout Carthaginois que l'on prendrait, perdrait la vie dans les supplices, et que tout allié des Carthaginois leur serait renvoyé les mains coupées. Cette loi fut toujours observée à la rigueur.

Après cela, n'est-il pas vrai de dire que, si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'âme en est encore beaucoup plus susceptible ? Comme dans le corps il se forme des ulcères que les remèdes enveniment et augmentent, et qui, d'un autre côté, abandonnés à eux-mêmes, ne cessent de ronger les parties voisines jusqu'à ce qu'il en reste plus rien à dévorer, de même, dans l'âme, il s'élève certaines vapeurs malignes, il s'y glisse certaine corruption, qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemple parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grâce, les traitez-vous avec douceur, c'est piège et artifice, c'est ruse pour les tromper. Ils se défient de vous, et vous haïssent d'autant plus que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on se raidit contre eux, et que l'on oppose violence à violence, il n'est point de crimes, point d'attentats, dont ils ne soient capables de se souiller. Ils font gloire de leur audace, et la fureur les transporte jusqu'à leur faire perdre tout sentiment d'humanité. Les mœurs déréglées et la mauvaise éducation ont sans doute grande part à ces horribles désordres, mais bien des choses concourent encore à produire dans l'homme cette disposition. Ce qui semble y contribuer davantage, ce sont les mauvais traitements et l'avarice des chefs. Nous en avons un triste exemple dans ce qui s'est passé pendant tout

le cours de la guerre des étrangers, et dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

CHAPITRE XVIII

Nouvel embarras des Carthaginois. - Siège de Carthage par les étrangers. - Secours que Hiéron fournit à cette ville. - Fidélité des Romains à son égard. - Famine horrible dans le camp des étrangers, qui demandent la paix. - Trompés, ils reprennent les armes, sont défaits et taillés en pièces. - Siège de Tunis, où Hannibal est pris et pendu. - Bataille décisive. - La Sardaigne cédée aux Romains.

Hamilcar, ne sachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ses ennemis, se persuada qu'il n'en viendrait à bout qu'en joignant ensemble les deux armées que les Carthaginois avaient en campagne, et qu'en exterminant entièrement ces rebelles. C'est pourquoi, ayant fait venir Hannon, tous ceux qui s'opposèrent à ses armes furent passés au fil de l'épée, et il fit jeter aux bêtes les prisonniers. Les affaires des Carthaginois commençaient à prendre un meilleur train, lorsque, par un revers de fortune étonnant, elles retombèrent dans le premier état. Les généraux furent à peine réunis, qu'ils se brouillèrent ensemble, et cela alla si loin que, non seulement ils perdirent des occasions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnèrent souvent prise sur eux. Sur la nouvelle de ces dissensions, les magistrats en éloignèrent un, et ne laissèrent que celui que l'armée aurait choisi. Outre cela, les convois qui venaient des endroits qu'ils appellent les Emporées, et sur lesquels ils faisaient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous submergés par une tempête, outre qu'alors l'île de Sardaigne, dont ils tiraient de grands secours, s'était soustraite à leur domination. Et ce qui fut le plus fâcheux, c'est que les habitants d'Hippone-Zaryte et d'Utique, qui seuls des peuples d'Afrique avaient soutenu cette guerre avec vigueur, qui avaient tenu ferme du temps d'Agathoclès et de l'irruption des Romains, et n'avaient jamais pris de résolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non seulement les abandonnèrent alors et se jetèrent dans le parti des Africains, mais encore conçurent pour ceux-ci autant d'amitié et de confiance, que de haine et d'aversion pour les autres. Ils tuèrent et précipitèrent du haut de leurs murailles environ cinq cents hommes qu'on avait envoyés à leurs secours ; ils firent le même traitement au chef, livrèrent la ville aux Africains, et ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelque instance qu'ils leur en fissent, d'enterrer leurs morts.

Mathos et Spendius, après ces événements, portèrent leur ambition jusqu'à vouloir mettre le siège devant Carthage même. Hamilcar s'associa alors dans le commandement Hannibal, que le sénat avait envoyé à l'armée, après que Hannon en eût été éloigné par les soldats, à cause de la mésintelligence qu'il y avait entre les généraux. Il prit encore avec lui Naravase, et, accompagné de ces deux capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos et à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravase lui fut d'une extrême utilité. Tel était l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Les Carthaginois, serrés de tous les côtés, furent obligés d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avait toujours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordait tout ce qu'ils demandaient de lui. Mais il redoubla de soins dans cette occasion, voyant bien que, pour se maintenir en Sicile et se conserver l'amitié des Romains, il était de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus, de peur que les étrangers prévalant ne trouvassent plus d'obstacles à l'exécution de leurs projets, en quoi l'on doit

remarquer sa sagesse et sa prudence, car c'est une maxime qui n'est pas à négliger, de ne pas laisser croître une puissance jusqu'au point qu'on ne lui puisse contester les choses même qui nous appartiennent de droit.

Pour les Romains, exacts observateurs du traité qu'ils avaient fait avec les Carthaginois, ils leur donnèrent tous les secours qu'ils pouvaient souhaiter, quoique d'abord ces deux états eussent eu quelques démêlés ensemble, sur ce que les Carthaginois avaient traité comme ennemis ceux qui, passant d'Italie en Afrique, portaient des vivres à leurs ennemis, et ils en avaient mis environ cinq cents en prison. Ces hostilités avaient fort déplu aux Romains. Cependant, comme les Carthaginois rendirent de bonne grâce ces prisonniers aux députés qu'on leur avait envoyés, ils gagnèrent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci, par reconnaissance, leur remirent tous les prisonniers qu'ils avaient fait sur eux dans la guerre de Sicile, et qui leur étaient restés. Depuis ce temps-là les Romains consentirent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandaient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les provisions nécessaires, et défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltés en Sardaigne les appellassent dans cette île, ils n'en voulurent rien faire, et ils demeurèrent fidèles au traité, jusqu'à refuser ceux d'Utique pour sujets, quoiqu'ils vinssent d'eux-mêmes se soumettre à leur domination. Tous ces secours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos et de Spendius, qui d'ailleurs étaient là aussi assiégés pour le moins qu'assiégeants, car Hamilcar les réduisait à une si grande disette de vivres, qu'ils furent obligés de lever le siège.

Peu de temps après, ces deux chefs des rebelles ayant assemblé l'élite des étrangers et des Africains, entre lesquels étaient Zarxas et le corps qu'il commandait, ce qui faisait en tout cinquante mille hommes, ils résolurent de se remettre en campagne, de serrer l'ennemi partout où il irait, et de l'observer. Ils évitèrent les plaines, de peur des éléphants et de la cavalerie de Naravase mais ils tâchaient de gagner les premiers les lieux montueux et les défilés. Ils ne cédaient aux Carthaginois ni en projets, ni en hardiesse, quoique, faute de savoir la guerre, ils fussent souvent vaincus. On vit alors d'une manière bien sensible combien une expérience fondée sur la science de commander, l'emporte sur une aveugle et brutale pratique de la guerre. Hamilcar tantôt attirait une partie de leur armée à l'écart, et, comme un habile joueur, l'enfermait de tous côtés et la mettait en pièces, tantôt, faisant semblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduisait les uns dans des embuscades qu'ils ne prévoyaient point, et tombait sur les autres, de jour et de nuit, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et jetait aux bêtes tout ce qu'il faisait sur eux de prisonniers. Un jour enfin que l'on ne pensait point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers, dans un lieu fort commode pour lui et fort désavantageux pour eux, il les serra de si près, que, n'osant combattre et ne pouvant fuir à cause d'un fossé et d'un retranchement dont il les avait enfermés de tous côtés, ils furent contraints, tant la famine était grande dans leur camp, de se manger les uns les autres, Dieu punissant par un supplice égal l'impie et barbare traitement qu'ils avaient fait à leurs semblables. Quoiqu'ils n'osassent ni donner bataille, parce qu'ils voyaient leur défaite assurée et la punition dont elle ne manquerait pas d'être suivie, ni parler de composition, à cause des crimes qu'ils avaient à se reprocher, ils soutinrent cependant encore quelque temps la disette affreuse où ils étaient, dans l'espérance qu'ils recevraient de Tunis les secours que leurs chefs leur promettaient. Mais enfin, n'ayant plus ni prisonniers ni esclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, et la multitude commençant à menacer les chefs, Autarite, Zarxas et Spendius prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, et de traiter

de la paix avec Hamilcar. Ils dépêchèrent un héraut pour avoir un sauf-conduit, et étant venus trouver les Carthaginois, Hamilcar fit avec eux ce traité, «que les Carthaginois choisiraient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeraient à propos, au nombre de dix, et renverraient tous les autres, chacun avec son habit. » Ensuite il dit, qu'en vertu du traité, il choisissait tous ceux qui étaient présents, et mit ainsi en la puissance des Carthaginois Autarite, Spendius et les autres chefs les plus distingués.

Les Africains, qui ne savaient rien des conditions du traité, ayant appris que leurs chefs étaient retenus, soupçonnèrent de la mauvaise foi, et, dans cette, pensée, coururent aux armes. Ils étaient alors dans un lieu qu'on appelle *la Hache*, parce que, par sa figure, il ressemble assez à cet instrument : Hamilcar les y enveloppa tellement de ses éléphants et de toute l'armée, qu'il ne s'en sauva pas un seul, et ils étaient plus de quarante mille. C'est ainsi qu'il releva une seconde fois les espérances des Carthaginois, qui désespéraient déjà de leur salut. Ils battirent ensuite la campagne, lui, Naravase et Hannibal, et les Africains se rendirent d'eux-mêmes.

Maîtres de la plupart des villes, ils vinrent à Tunis assiéger Mathos. Hannibal prit son quartier au côté de la ville qui regardait Carthage, et Hamilcar le sien au côté opposé. Ensuite, ayant conduit Spendius et les autres prisonniers auprès des murailles, ils les firent attacher à des croix, à la vue de toute la ville. Tant d'heureux succès endormirent la vigilance d'Hannibal, et lui firent négliger la garde de son camp. Mathos ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il tomba sur les retranchements, tua grand nombre de Carthaginois, chassa du camp toute l'armée, s'empara de tous les bagages, et fit Hannibal lui-même prisonnier. On mena aussitôt ce général à la croix où Spendius était attaché. Là, on lui fit souffrir les supplices les plus cruels, et, après avoir détaché Spendius, on le mit à sa place, et on égorgea autour du corps de Spendius trente des principaux Carthaginois, comme si la fortune n'eût suscité cette guerre que pour fournir tour à tour aux deux armées des occasions éclatantes de se venger l'une de l'autre. Hamilcar, à cause de la distance qui était entre les deux camps, n'apprit que tard la sortie que Mathos avait faite, et, après en avoir été informé, il ne courut, pas pour cela au secours : les chemins étaient trop difficiles, mais il leva le camp, et, côtoyant le Macar, il alla se poster à l'embouchure de ce fleuve.

Nouvelle consternation chez les Carthaginois, nouveau désespoir. Ils commençaient à reprendre courage, et les voilà retombés dans les mêmes embarras, qui n'empêchèrent cependant pas qu'ils ne travaillassent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoyèrent à Hamilcar trente sénateurs, le général Hannon, qui avait déjà commandé dans cette guerre, et tout ce qui leur restait d'hommes en âge de porter les armes, en recommandant aux sénateurs d'essayer tous les moyens de réconcilier ensemble les deux généraux, de les obliger à agir de concert, et de n'avoir devant les yeux que la situation où se trouvait la République. Après bien des conférences enfin, ils vinrent à bout de réunir ces deux capitaines, qui, dans la suite, n'agissant que dans un même esprit, firent tout réussir à souhait. Ils engagèrent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt en lui dressant des embuscades, tantôt en le poursuivant, soit autour de Lepta, soit autour d'autres villes. Ce chef, se voyant ainsi harcelé, prit enfin la résolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois, de leur côté, ne souhaitaient rien avec plus d'ardeur, les deux partis appelèrent à cette bataille tous leurs alliés, et rassemblèrent des places toutes leurs garnisons, comme devant risquer le tout pour le tout. Quand on se fut disposé, on convint du jour et de l'heure ; et on en vint aux mains. La victoire se tourna du côté des Carthaginois. Il resta sur le champ de

bataille grand nombre d'Africains, une partie se sauva dans je ne sais quelle ville, qui se rendit peu de temps après. Mathos fut fait prisonnier, les autres parties de l'Afrique se soumirent aussitôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte et Utique qui, s'étant, dès le commencement de la guerre, rendues indignes de pardon, refusèrent alors de se soumettre, tant il est avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point dépasser certaines bornes, et de ne se pas porter à des excès impardonnables ! Mais Hannon ne se fut pas plus tôt présenté devant l'une, et Hamilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en passer par tout ce qu'ils voulurent. Ainsi finit cette guerre, qui avait fait tant de mal aux Carthaginois, et dont ils se tirèrent si glorieusement, que non seulement ils se remirent en possession de l'Afrique, mais châtièrent encore, comme ils méritaient d'être châtiés, les auteurs de la révolte, car cette guerre ne se termina que par les honteux supplices que la jeunesse de la ville fit souffrir à Mathos et à ses troupes le jour du triomphe.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans et quatre mois ou environ. Il n'y en a point, au moins que je sache, où l'on ait porté plus loin la barbarie et l'impiété. Comme, vers ce temps-là, les étrangers de Sardaigne étaient venus d'eux-mêmes offrir cette île aux Romains, ceux-ci conçurent le dessein d'y passer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenait à plus juste titre, et se disposant à punir ceux qui avaient livré cette île à une autre puissance, c'en fut assez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, en prétextant que ce n'était pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faisaient des préparatifs, mais contre eux. Les Carthaginois qui étaient sortis comme par miracle de la dernière guerre, et qui n'étaient point du tout en état de se mettre mal avec les Romains, cédèrent au temps, et aimèrent mieux leur abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talents à la somme qu'ils leur payaient, que de s'engager à soutenir une guerre dans les circonstances où ils étaient. Cette affaire n'eut pas d'autre suite.

LIVRE SECOND

CHAPITRE I

Récapitulation du livre précédent. - Mort d'Hamilcar ; Hasdrubal lui succède dans le commandement des armes. - Siège de Médion par les Etoliens. - Combat entre les Etoliens et les Illyriens. - Puissance de la fortune. Mort d'Agron, roi des Illyriens. - Teuta, sa femme lui succède. - Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, et remise en liberté par les Etoliens et les Achéens. - Imprudence des Épirotes.

On a vu, dans le livre précédent en quel temps les Romains, après s'être établis dans l'Italie, pensèrent à établir leurs conquêtes au dehors ; comment ils passèrent en Sicile, et pourquoi ils eurent, au sujet de cette île, la guerre avec les Carthaginois ; et comment ils commencèrent à se faire des armées navales, et ce qui se passa dans ces deux états pendant tout le cours de cette guerre, qui chassa les Carthaginois de la Sicile et la soumit toute aux Romains, à l'exception du pays qui obéissait à Hiéron. On a vu encore comment s'est allumée la guerre entre les troupes étrangères et la République de Carthage ; jusqu'où les premiers ont porté leurs excès, et ce qu'ont produit les différents événements de cette horrible révolte jusqu'à la victoire, qui extermina la plupart des séditieux et fit rentrer les autres dans leur devoir. Passons maintenant à ce qui s'est fait ensuite passé, sans nous écarter de la brièveté que nous nous sommes d'abord proposée.

La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoyèrent en Espagne une armée sous la conduite d'Hamilcar.

Celui-ci partit avec Hannibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les colonnes d'Hercule, et rétablit dans l'Espagne les affaires de sa République. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce pays, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par les négociations ; enfin il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main et sur un champ de bataille, où, ayant en tête une armée très nombreuse et très aguerrie, il fit des prodiges de courage et de valeur. Les Carthaginois donnèrent ensuite le commandement à Hasdrubal, parent d'Hamilcar, et commandant des galères.

Ce fut vers ce temps-là que les Romains passèrent pour la première fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être considérée avec soin, si l'on veut entrer dans notre projet et connaître bien les progrès et l'établissement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette résolution : Agron, roi d'Illyrie, et fils de Pleurate, avait sur terre et sur mer de plus grandes armées qu'eussent jamais eues ses prédécesseurs. A force d'argent, Demetrius, père de Philippe, avait gagné sur ce roi qu'il porterait du secours aux Médioniens, que les Etoliens assiégeaient pour se venger de ce qu'ils avaient refusé de les associer à leur République. Pour cela, ils avaient levé une puissante armée, et, s'étant allés camper tout autour de la ville, ils employèrent pour la réduire toutes sortes de machines. Déjà Médion était aux dernières extrémités, et les assiégés semblaient chaque jour devoir se rendre, lorsque le préteur des Etoliens, voyant son temps prêt à expirer, dit à ses troupes, qu'ayant essuyé toutes les fatigues et tous les périls du siège, il était en droit de demander qu'après que la ville serait emportée, on lui confiât le soin du butin, et qu'on lui accordât l'inscription des armes. Quelques-uns, mais surtout ceux qui aspiraient à la même distinction, se récrièrent sur cette demande, et détournèrent les soldats de rien décider là-dessus avant que la fortune fit connaître à qui cette faveur serait due. Il fut cependant réglé que le nouveau préteur, qui prendrait la ville, partagerait avec son prédécesseur le soin du butin et l'inscription des armes.

Le lendemain de cette décision, jour auquel le nouveau préteur devait être élu et entrer en charge, selon la coutume des Etoliens, arrivent, pendant la nuit, proche de Médion, cent bâtiments portant cinq mille Illyriens, qui, débarquant sans bruit au point du jour, et s'étant rangés en bataille à leur manière, s'en vont, partagés en petites colonnes, droit au camp des Etoliens. Ceux-ci furent d'abord frappés d'une descente si subite et si hardie; mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté : ils comptaient sur le nombre et la valeur de leurs troupes, et firent bonne contenance. Ce qu'ils avaient d'infanterie pesamment armée et de cavalerie (et ils avaient beaucoup de l'une et de l'autre), ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avait là quelques postes élevés et avantageux ; ils les firent occuper par une partie de la cavalerie et des soldats armés à la légère. Mais ceux-ci ne purent tenir contre les Illyriens, qui, au premier choc, les accablèrent de leur nombre et de leur pesanteur, et menèrent battant la cavalerie jusqu'aux soldats pesamment armés des Etoliens. Fondant ensuite des hauteurs sur les troupes rangées dans la plaine, ils les renversèrent avec d'autant plus de facilité, que les Médioniens firent en même temps sur elles une vigoureuse sortie. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille ; mais on fit un plus grand nombre de prisonniers, et on se rendit maître des armes et de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur roi, chargèrent le butin sur leurs bâtiments, et reprirent la route de leur pays. Ainsi fut sauvée Médion, lorsqu'elle s'y attendait le moins.

On convoqua ensuite une assemblée des citoyens, où l'on discuta, entre autres choses, l'affaire de l'inscription des armes, et on y régla que l'on suivrait la loi que les Etoliens venaient d'établir, en sorte que l'inscription des armes serait commune et au préteur qui était actuellement en charge, et à ceux qui le seraient dans la suite. La fortune montre bien ici quel est son pouvoir sur les choses humaines, en favorisant tellement les Médioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendaient à être eux-mêmes couverts ; et la défaite inopinée des Etoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer sur l'avenir, comme s'il était déjà présent ; qu'il ne faut point compter par avance sur des choses qui peuvent encore changer, et qu'étant hommes, nous devons, en toute occasion, mais surtout dans la guerre, nous attendre à quelque événement que nous n'aurons pu prévoir.

Au retour de la flotte, Agron, s'étant fait faire, par les chefs, le récit du combat, fut dans une joie extrême d'avoir rabaisé la fierté des Etoliens : mais s'étant adonné au vin et à d'autres plaisirs semblables, il y gagna une pleurésie qui le mit en peu de jours au tombeau.

Le royaume passa entre les mains de Teuta sa femme, qui confia à ses amis l'administration des affaires. Cette reine, suivant les habitudes de légèreté de son sexe, ne pensait qu'à la victoire que ses sujets venaient de remporter. Sans égard pour les états voisins, elle permit d'abord à ses sujets de se livrer à la piraterie. Ensuite, ayant équipé une flotte, et levé une armée aussi nombreuse que la première, elle exerça de côté et d'autre, par ses généraux, toutes sortes d'hostilités.

Les Éléens et les Messéniens furent les premiers à s'en ressentir. Jamais ces deux pays n'étaient en repos ni en sûreté contre les Illyriens, parce que, la côte étant fort étendue, et les villes dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les secours qu'ils en pouvaient tirer étaient trop faibles et trop lents pour empêcher la descente des Illyriens, qui par cette raison fondaient sur eux sans crainte, et mettaient tout au pillage. Ils avaient poussé un jour jusqu'à Phénice, ville d'Épire, pour y chercher des vivres. Là, s'abouchant avec des Gaulois qui y étaient en garnison, à la solde des Épirotes, au nombre d'environ huit cents, ils prirent avec eux des mesures pour se rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot ; les Illyriens font une descente, emportent la ville d'assaut, et s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. À cette nouvelle les Épirotes se mettent sous les armes. Arrivés à Phénice, ils campent devant la ville, ayant devant eux la rivière, et pour être plus en sûreté ils enlèvent les planches du pont qui était dessus. Sur l'avis qu'ils reçoivent ensuite que Skerdilaïde arrivait par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faisait filer par les détroits qui sont proche d'Antigonée, ils envoient un détachement à la garde de cette ville, et du reste se tranquillisent, font bonne chère aux dépens du pays, et ne s'embarrassent pas du service du camp. Les Illyriens, avertis que les Épirotes avaient divisé leurs forces et que le service se faisait avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches sur le pont, passent dessus, puis, s'emparant d'un poste avantageux, ils demeurent là jusqu'au jour. Alors on se met de part et d'autre en bataille devant la ville. Les Épirotes sont défaits. On en tua un grand nombre; beaucoup plus furent faits prisonniers; le reste se sauva chez les Atintanes.

Après cette défaite, ne voyant plus chez eux-mêmes de quoi se soutenir, ils députèrent aux Etoliens et aux Achéens pour les supplier de venir à leurs secours. Ces peuples touchés de compassion se mettent en marche, et vont à Hélicranon ; là se rendent aussi les Illyriens qu'avait amenés Skerdilaïde, et qui s'étaient emparés de Phénice. Ils se postent auprès des Etoliens et des Achéens, dans le dessein de leur donner bataille. Mais outre que le terrain était désavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeaient de revenir incessamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce royaume s'était tournée du côté des Dardaniens. Ainsi, après avoir ravagé l'Épire, ils firent une trêve avec les Épirotes, leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avaient pris sur eux d'hommes libres, pour une somme d'argent, et ayant chargé sur des barques les esclaves et le reste de leur bagage, les uns se mirent en mer, les autres, que Skerdilaïde avait amenés, s'en retournèrent à pied par les défilés d'Antigonée. Cette expédition répandit une extrême frayeur parmi les Grecs qui habitaient le long de la côte. Auparavant ils craignaient pour leurs campagnes, mais depuis que Phénice, la ville de toute l'Épire la plus forte et la plus puissante, avait passé sous d'autres lois d'une façon si extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avait plus de sûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Les Épirotes remis en liberté, loin de se venger des Illyriens, ou de marquer leur reconnaissance aux états qui les avaient secourus, envoyèrent des ambassadeurs à Teuta, et de concert avec les Acarnaniens, firent alliance avec cette reine, alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la suite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avaient délivrés ; aussi grossièrement ingrats à l'égard de leurs bienfaiteurs qu'ils avaient auparavant été peu habiles à se conserver Phénice ! Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pu ni prévoir ni éviter, c'est une suite de l'humanité ; nous n'en sommes pas responsables ; on en rejette la faute ou sur la fortune, ou sur quelque trahison ; mais quand le péril est évident et que l'on n'y tombe que faute de jugement et de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à soi-même. Un revers de fortune attendrit, est excusé, attire du secours ; une sottise, une grossière imprudence, ne méritent de la part des gens sages que de l'indignation et des reproches. C'est aussi la justice que les Grecs rendirent aux Épirotes. Sachant que les Gaulois passaient communément pour suspects, pouvaient-ils sans témérité leur confier en garde une ville riche, puissante et qui par mille endroits excitait leur cupidité ? Pourquoi ne se pas défier d'un corps de troupes chassé de son pays par sa propre nation, pour les perfidies

qu'ils avaient faites à leurs amis et leurs parents, dont plus de trois mille hommes, reçus ensuite par les Carthaginois qui étaient alors en guerre, avaient pris occasion d'un soulèvement des soldats contre les chefs au sujet de la solde, pour piller Agrigente, où ils avaient été mis pour la garder ; qui jetés ensuite dans Éryce pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeaient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahison, s'étaient venus rendre dans leur camp; qui, jetés ensuite dans Éryce sur leur bonne foi par les Romains, avaient pillé le temple de Vénus Érycine ; qui enfin aussitôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres et des perfides, avaient été dépouillés de leurs armes, mis sur des vaisseaux et chassés de toute l'Italie ? Après cela était-il de la prudence, de confier à des gens de cette trempe la garde d'une république et d'une ville très puissante ? Et les Épirotes ne furent-ils pas bien les artisans de leurs malheurs ? cette imprudence valait la peine d'être remarquée : elle apprendra qu'en bonne politique, il ne faut jamais introduire une trop forte garnison, surtout lorsqu'elle est composée d'étrangers et de Barbares.

CHAPITRE II

Plaintes portées au sénat romain contre les Illyriens. Succès de l'ambassade envoyée de sa part à Teuta, leur reine - Les Illyriens entrent par surprise dans Épidamne, et en sont chassés. - Combat naval auprès de Paxès, et prise de Corcyre par les Illyriens. - Descente des Romains dans l'Illyrie. - Exploits de Fulvius, et de Posthumius, consuls romains. - Traité de paix entre eux et la reine.

Longtemps avant la prise de Phénice, les Illyriens avaient assez souvent inquiété ceux qui par mer venaient d'Italie. Mais pendant, leur séjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte plusieurs, qui courant sus aux marchands, pillaient, tuaient et emmenaient des prisonniers D'abord le sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portait contre ces pirates ; mais alors, ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoya en Illyrie Caius et Lucius Coruncanus pour s'assurer des faits. Quand Teuta vit, au retour de ses vaisseaux, le nombre et la beauté des effets qu'ils avaient apportés de Phénice, ville alors la plus riche et la plus florissante de l'Épire, cela ne fit que redoubler la passion qu'elle avait de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles intestins dont son propre royaume était agité, la retinrent un peu de temps ; mais dès. qu'elle eut ramené à leur devoir deux de ses sujets qui s'étaient révoltés, elle mit le siège devant Issa, la seule ville qui refusât de la reconnaître.

Ce fut alors qu'arrivèrent les ambassadeurs romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils se plaignirent des torts que leurs marchands avaient soufferts de la part des corsaires illyriens. La reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur et de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut qu'elle tâcherait d'empêcher que leur République n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son royaume en général ; mais que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des ambassadeurs, et avec une liberté à qui il ne manquait que d'avoir été prise à propos : « Chez nous, madame, dit-il, une de nos plus belles coutumes, c'est de venger en commun les torts faits aux particuliers ; et nous ferons, s'il plaît aux dieux en sorte que vous vous portiez bientôt de vous-même à réformer les coutumes des rois illyriens. » La reine prit cette réponse en femme, c'est-à-dire en très mauvaise part.

Elle en fut tellement irritée, que, sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les ambassadeurs et tuer celui qui l'avait offensée. Là-dessus les Romains font des préparatifs de guerre, lèvent des troupes et équipent une flotte.

Au commencement du printemps, Teuta, ayant fait construire un plus grand nombre de bâtiments qu'auparavant, envoya encore porter la destruction dans la Grèce. Une partie passa à Corcyre, les autres allèrent mouiller à Épidamne, sous prétexte d'y prendre de l'eau et des vivres, mais en fait, dans le dessein de surprendre la ville. Les Épidamniens les laissèrent entrer imprudemment et sans précaution ; ils abordent les habits relevés, un pot dans la main comme pour prendre de l'eau, et un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, et se rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors des renforts accoururent promptement de leurs vaisseaux, selon le projet qui avait été pris, et avec ces nouvelles forces il leur fut aisé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les

habitants, quoique pris à l'improviste, se défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens, après avoir longtemps disputé le terrain, furent obligés de se retirer. La négligence des Épidamniens, dans cette occasion, pensa leur coûter leur propre patrie ; leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilants et plus attentifs à l'avenir.

Les Illyriens repoussés mirent aussitôt à la voile, et ayant joint ceux qui les devançaient, ils cinglèrent droit à Corcyre, y firent une descente, et entreprirent d'assiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les citoyens, qui, ne se croyant pas en état de résister et de se soutenir par eux-mêmes, envoyèrent implorer l'assistance des Achéens et des Etoliens. Il s'y trouva en même temps des ambassadeurs de la part des Apolloniates et des Épidamniens, qui priaient instamment qu'on les secourût, et qu'on ne souffrît point qu'ils fussent chassés de leur pays par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées : les Achéens avaient sept vaisseaux de guerre ; on les équipa de tout point, et l'on se mit en mer. On comptait bien faire lever le siège de Corcyre ; mais les Illyriens ayant reçu des Acarnaniens sept vaisseaux, en vertu de l'alliance qu'ils avaient faite avec eux, vinrent au-devant des Achéens et leur livrèrent bataille auprès de Paxos. Les Acarnaniens avaient en tête les Achéens, et de ce côté-là le combat fut égal ; on se retira de part et d'autre sans s'être fait d'autre mal que quelques blessures. Pour les Illyriens, ayant lié leurs vaisseaux quatre à quatre, ils approchèrent des ennemis. D'abord il ne semblait pas qu'ils se souciaient fort de se défendre. Ils prêtaient même le flanc, comme pour aider aux ennemis à les battre. Mais quand on se fut joint, l'embarras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochés qu'ils étaient par ces vaisseaux liés ensemble et suspendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens sautent dessus les ponts des Achéens, et les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galères à quatre rangs, et en coulèrent à fond une de cinq rangs avec tout l'équipage. Sur celle-ci était un Cérynien nommé Mucus, qui, jusqu'à cette fatale journée, s'était acquitté envers la République de tous les devoirs d'un excellent citoyen. Ceux qui avaient eu affaire aux Acarnaniens, voyant que les Illyriens avaient le dessus, cherchèrent leur salut dans la légèreté de leurs vaisseaux, et poussés par un vent frais, arrivèrent chez eux sans courir de risque. Cette victoire enfla beaucoup le courage des Illyriens, mais autant elle leur donna de facilité à continuer le siège de Corcyre, autant elle ôta aux assiégés toute espérance de le soutenir avec succès. Ils tinrent ferme quelques jours, mais enfin ils s'accommodèrent et reçurent garnison, et avec cette garnison Demetrius de Pharès. Après quoi les Illyriens retournèrent à Épidamne, et en, reprirent le siège.

C'était alors à Rome le temps d'élire les consuls. Gaius Fulvius, ayant été choisi, eut le commandement de l'armée navale, qui était de deux cents vaisseaux, et Aulus Posthumius, son collègue, celui de l'arme de terre. Caius voulait d'abord cingler droit à Corcyre, croyant y arriver à temps pour donner du secours ; mais quoique la ville se fût rendue, il ne laissa pas de suivre son premier dessein, tant pour connaître au juste ce qui s'y était passé, que pour s'assurer de ce qui avait été mandé à Rome par Demetrius, qui, ayant été desservi auprès de Teuta, et craignant son ressentiment, avait fait dire aux Romains qu'il leur livrerait Corcyre et tout ce qui était en sa disposition.

Les Romains débarquent dans l'île, et y sont bien reçus. De l'avis de Demetrius, on leur abandonne la garnison illyrienne, et on se rend à eux à discrétion, dans la pensée que c'était l'unique moyen de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. De Corcyre, Caius fait voile vers Apollonie, emmenant avec lui Demetrius, pour exécuter d'après ses avis tout ce qui lui restait à faire. En même temps Posthumius part de Brindes, et traverse la mer avec son armée de terre, composée de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux. A peine les deux consuls paraissent ensemble devant Apollonie, que les habitants les reçoivent à bras ouverts, et se rangent sous leurs lois. De là, sur la nouvelle que les Illyriens assiégeaient Épidamne, ils prennent la route de cette ville, et, au bruit qu'ils approchent, les Illyriens lèvent tumultueusement le siège, et prennent la fuite. Les Épidamniens, une fois pris sous leur protection, ils pénètrent dans l'Illyrie, et rangent à la raison les Ardyéens. Là se trouvent des députés de plusieurs peuples, entre autres des Parthéniens et des Atintanes qui les reconnaissent pour leurs maîtres. Ensuite ils marchent à Issa, qui était aussi assiégée par les Illyriens, font lever le siège, et reçoivent les Isséens dans leur alliance. Le long de la côte ils emportèrent d'assaut quelques villes d'Illyrie; entre autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de soldats, quelques tribuns et le questeur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportaient du pays un gros butin. Des assiégeants d'Issa, les uns, en considération de Demetrius, furent ménagés, et demeurèrent dans l'île de Pharos ; tous les autres furent dispersés, et se retirèrent à Arbon. Pour Teuta, elle se sauva avec un très petit nombre

des siens à Rizon , petite place propre à la mettre en sûreté, éloignée de la mer, sur la rivière qui porte le même nom que la ville.

Les Romains ayant ainsi augmenté dans l'Illyrie le nombre des sujets de Demetrius, et étendu plus loin sa domination, se retirèrent à Épidamne avec leur flotte et leur armée de terre.

Caius ramena à Rome la plus grande partie des deux armées, et Posthumius, ayant ramassé quarante vaisseaux, et levé une armée sur plusieurs villes des environs, prit là ses quartiers d'hiver pour pouvoir protéger les Ardyéens et les autres peuples qui s'étaient mis sous la sauvegarde des Romains.

Le printemps venu, il vint à Rome des ambassadeurs de la part de Teuta, lesquels, au nom de leur maîtresse, proposèrent ces conditions de paix : quelle paierait le tribut qui lui avait été imposé ; qu'à l'exception de peu de places, elle céderait toute l'Illyrie, et ce qui était de plus d'importance, surtout par rapport aux Grecs, qu'au-delà du Lisse, elle ne pourrait mettre sur mer que deux brigantins sans armes. Ces conditions acceptées, Posthumius envoya des députés chez les Etoliens et les Achéens qui leur firent connaître pourquoi les Romains avaient entrepris cette guerre et passé dans l'Illyrie. Ils racontèrent ce qui s'y était fait, ils lurent le traité de paix conclu avec les Illyriens, et retournèrent ensuite à Corcyre, très contents du bon accueil qu'on leur avait fait chez ces deux nations. En effet, ce traité dont ils avaient apporté la nouvelle, délivrait les Grecs d'une grande crainte ; car ce n'était pas seulement contre quelques parties de la Grèce que les Illyriens se déclaraient ; ils étaient ennemis de toute la Grèce. Tel fut le premier passage des armées romaines dans l'Illyrie, et la première alliance qui se fit par ambassades entre les Grecs et le peuple romain. Depuis ce temps-là, il y eut encore des ambassadeurs envoyés de Rome à Corinthe et à Athènes, et ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens reçurent les Romains dans les combats isthmiques. Revenons maintenant aux affaires d'Espagne que nous avons laissées.

CHAPITRE III

Construction de Carthage-la-Neuve par Hasdrubal. Traité des Romains avec ce grand capitaine. - Abrégé de l'histoire des Gaulois. - Description de la partie de l'Italie qu'ils occupaient.

Hasdrubal, revêtu du commandement des armées, se fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par son intelligence et par sa conduite. Entre les services qu'il rendit à l'état, un des plus importants, et qui contribua le plus à étendre la puissance de sa république, fut la construction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, et les autres Ville Neuve, ville dans la situation la plus heureuse, soit pour les affaires d'Espagne, soit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occasion plus favorable de décrire cette situation et les avantages que ces deux pays en peuvent tirer. Les grandes conquêtes qu'Hasdrubal avait déjà faites, et le degré de puissance où il était parvenu, firent prendre aux Romains la résolution de penser sérieusement à ce qui se passait en Espagne. Ils se trouvèrent coupables de s'être endormis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, et songèrent tout de bon à réparer cette faute.

Ils n'osèrent pourtant alors ni leur prescrire des lois trop dures, ni prendre les armes contre eux; ils avaient assez à faire de se tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étaient menacés, et que l'on attendait presque de jour en jour. Il leur parut qu'il était plus à propos d'user de douceur avec Hasdrubal, jusqu'à ce que par une bataille ils se fussent débarrassés des Gaulois, ennemis qui n'épiaient que l'occasion de leur nuire, et dont il fallait nécessairement qu'ils se défissent, non seulement pour se rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paisibles dans leur propre patrie. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à Hasdrubal , et dans le traité qu'ils firent avec lui, sans faire mention du reste de l'Espagne, ils exigeaient seulement qu'il ne portât pas la guerre au-delà de l'Èbre : ces conditions acceptées, ils tournèrent toutes leurs forces contre les Gaulois.

A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'histoire en raccourci, et de la reprendre au temps où il s'était emparé d'une partie de l'Italie : le dessein que je me suis proposé dans mes deux premiers livres, réclame cette esquisse. D'ailleurs, outre que cette histoire est digne d'être connue et transmise à la postérité, elle est encore nécessaire pour connaître quel pays Hannibal eut la hardiesse de traverser, et à quels peuples il osa se fier, lorsqu'il

forma le projet de renverser l'empire romain. Mais montrons d'abord quel est, et comment est situé, par rapport au reste de l'Italie, le terrain que les Gaulois occupaient ; cette description aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y sont passées.

Toute l'Italie forme un triangle, dont l'un des côtés, qui est à l'orient, est terminé par la mer d'Ionie et le golfe Adriatique qui lui est adjacent, et l'autre, qui est au midi et à l'occident, par la mer de Sicile et celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés, se joignant ensemble, font la pointe du triangle, et cette pointe, c'est ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, et qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troisième côté, qui regarde le septentrion et le milieu des terres, sont les Alpes, chaîne de montagne qui, depuis Marseille et les lieux qui sont au-dessus de la mer de Sardaigne, s'étend sans interruption jusqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit terrain où elles finissent, avant que de se joindre à cette mer. C'est du pied de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la base du triangle, et du côté du midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler, plaines situées dans la partie septentrionale de l'Italie, et qui par leur fertilité et leur étendue surpassent tout ce que l'histoire nous a jamais appris d'aucun pays de l'Europe. Elles sont aussi en forme de triangle. La jonction des Apennins et des Alpes auprès de la mer de Sardaigne, au dessus de Marseille, fait la pointe du triangle. Les Alpes bornent le côté du septentrion à la longueur de 2,200 stades, et au midi sont les Apennins qui s'étendent à 5,600. La base de ce triangle est la côte du golfe Adriatique, et cette côte, qui s'étend depuis Séna jusqu'à l'extrémité du golfe, est longue de plus de 2,500 stades, en sorte que ces plaines ne renferment guère moins de 10,000 stades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du pays, il n'est pas facile de l'exprimer. On y recueille une si grande abondance de grains, que nous avons vu le médimne de froment, mesure de Sicile, à quatre oboles, et le médimne d'orge à deux. Le métrète de vin s'y donne pour une égale mesure d'orge. Le mil et le panis y croissent à foison ; les chênes répandus çà et là fournissent une si grande quantité de glands, que, quoiqu'en Italie on tue beaucoup de porcs, tant pour la vie ordinaire que pour les provisions de guerre, cependant la plus grande partie se tire de ces plaines. Enfin les besoins de la vie y sont à si bon marché, que les voyageurs, dans les hôtelleries, ne demandent pas ce que leur coûtera chaque chose en particulier, mais combien il en coûte par tête ; et ils en sont souvent quittes pour un demi-as, qui ne fait que la quatrième partie d'une obole, rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne suffisamment tout ce qui y est nécessaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce pays est peuplé, ni de la grandeur et de la beauté de leur corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre ; on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône et le septentrion, et l'autre les campagnes dont nous venons de parler, ces deux côtés, dis-je, sont habités, le premier par les Gaulois transalpins, et le second par les Taurisques, les Agones et plusieurs autres sortes de Barbares. Ces Transalpins ne sont point une nation différente des Gaulois ; ils ne sont ainsi appelés, que parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reste, quand je dis que ces deux côtés sont habités ; je ne parle que des lieux bas et des douces collines ; car pour les sommets de ces montagnes, personne, jusqu'à présent, n'y a fixé son habitation ; la difficulté d'y monter, et les neiges dont ils sont toujours couverts les rendent inhabitables. Tout le pays, depuis le commencement de l'Apennin, au dessus de Marseille, et sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie jusqu'à Pise, qui est la première ville de l'Étrurie au couchant que du côté des plaines jusqu'aux Arretins, tout ce pays, dis-je, est habité par les Liguriens ; au-delà sont les Tyrrhéniens ; et après eux les Ombriens, qui occupent les deux versants de l'Apennin, après lesquels cette chaîne de montagnes, qui est éloignée de la mer Adriatique d'environ 500 stades, se courbant vers la droite, quitte les plaines, et, traversant par le milieu tout le reste de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent jusqu'à la mer et à la ville de Séna.

Le Pô, que les poètes ont tant célébré sous le nom d'Éridan, prend sa source dans les Alpes, à la pointe du dernier triangle dont nous avons parlé ; il prend d'abord son cours vers le midi, et se répand dans les plaines ; mais à peine y est-il entré, qu'il se détourne du côté du levant, et va, par deux embouchures, se jeter dans la mer Adriatique. Il se partage dans la plaine, mais de telle sorte, que le bras le plus gros est celui qui coule vers les Alpes et la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre rivière d'Italie, parce que tout ce qui sort d'eau des Alpes et des Apennins, du côté des plaines, tombe dans son lit, qui est fort large et fort beau, surtout lorsqu'au retour de la belle

saison, il est rempli par les neiges fondues qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve sur des vaisseaux, par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer jusqu'à l'espace d'environ 2,000 stades. Au sortir de sa source, il n'a qu'un lit, et le conserve jusque chez les Trigaboles, où il se divise en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, et celle de l'autre Olana, où est un port qui, pour la sûreté de ceux qui y abordent, ne le cède à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve est appelé, par les gens du pays, Bodencus.

On me dispensera bien de discuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaéton et sa chute, les larmes des peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, et qui porte encore le deuil de Phaéton, et en un mot tout ce qui regarde cette histoire tragique, et peut-être d'autres semblables. Une exacte recherche de ces sortes de choses ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occasion, ne fût-ce que pour faire connaître l'ignorance de Timée sur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines, au reste, étaient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorsque, maîtres du pays où est Capoue et Nole, et qu'on appelle les champs Phlégréens, ils se rendirent célèbres par la généreuse résistance qu'ils firent à l'ambition de plusieurs voisins. Ainsi, ce qui se lit dans les historiens des dynasties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du pays qu'ils occupent à présent, mais des plaines dont j'ai parlé, et qui leur fournissaient toutes les facilités possibles pour s'agrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étaient voisins, et qui ne voyaient qu'avec un oeil jaloux la beauté du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup, sur un léger prétexte, fondirent avec une grosse armée sur les Tyrrhéniens, les chassèrent des environs du Pô, et s'y mirent en leur place. Vers la source de ce fleuve étaient les Laëns et les Lébiciéens ; ensuite les Insubriens, nation puissante et fort étendue ; et après eux les Cénomans ; auprès de la mer Adriatique, les Vénètes, peuple ancien qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parlait une autre langue. Ces Vénètes sont célèbres chez les poètes tragiques, qui ont débité sur eux force prodiges. Au-delà du Pô, autour de l'Apennin, les premiers qui se présentaient étaient les Anianes, ensuite les Boïens ; après eux, vers la mer Adriatique, les Lingonais, et enfin, sur la côte, les Sénonais. Voilà les nations les plus considérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV

Prise de Rome par les Gaulois. - Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains.

Tous ces peuples étaient répandus par villages qu'ils ne fermaient point de murailles ; ils ne savaient ce que c'était que des meubles. Leur manière de vie était simple : point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande. La guerre et l'agriculture faisaient toute leur étude ; toute autre science ou art leur était inconnu. Leurs richesses consistaient en or et en troupeaux ; les seules choses qu'on peut facilement transporter d'un lieu en un autre à son choix, ou selon les différentes conjonctures. Ils s'appliquaient surtout à s'attacher un grand nombre de personnes parce qu'on n'était puissant et formidable chez eux qu'en proportion du nombre des clients dont on disposait à son gré. D'abord ils ne furent pas seulement maîtres du pays, mais encore de plusieurs voisins qui se soumirent par la terreur de leurs armes. Peu de temps après, ayant vaincu les Romains et leurs alliés en bataille rangée, et les ayant mis en fuite, ils les menèrent battant pendant trois jours jusqu'à Rome, dont ils s'emparèrent, à l'exception du Capitole ; mais les Vénètes s'étant jetés sur leur pays, ils s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent leur ville, et coururent au secours de leur patrie. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puissance excita aussi la jalousie de quelques-uns des peuples qui habitaient les Alpes. Piqués de se voir si fort au dessous d'eux, ils s'assemblèrent, prirent les armes, et firent souvent des excursions sur leur pays.

Pendant ce temps-là les Romains s'étaient relevés de leurs pertes, et avaient pour la seconde fois composé avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancèrent jusqu'à Albe avec une grande armée. Les Romains surpris, et n'ayant pas eu le temps de faire venir les troupes de leurs alliés, n'osèrent aller au devant d'eux. Mais douze ans après, les Gaulois étant revenus avec une armée nombreuse, les Romains, qui s'y attendaient, assemblent leurs alliés, s'avancent avec ardeur, et brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois,

il y eut différents sentiments parmi eux sur ce qu'il y avait à faire ; mais, la nuit venue, ils firent une retraite qui approchait fort d'une fuite. Depuis ce temps-là ils restèrent chez eux, sans remuer, pendant treize ans ; ensuite voyant les Romains croître en puissance et en force, ils conclurent avec eux un traité de paix. Ils se tinrent ainsi en paix pendant environ trente années. Mais, menacés d'une guerre de la part des peuples de delà les Alpes, et craignant d'en être accablés, ils leur envoyèrent tant de présents, et surent si bien faire valoir la liaison qu'il y avait entre eux et les Gaulois d'en deçà les Alpes, qu'il leur firent tomber les armes des mains. Ils leur persuadèrent ensuite de reprendre les armes contre les Romains, et s'engagèrent à courir avec eux tous les risques de cette guerre. Réunis ensemble, ils passent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce pays à leur parti, font un riche butin sur les terres des Romains ; et en sortent sans que personne fasse mine de les inquiéter. De retour chez eux, une sédition s'élève sur le partage du butin ; c'est à qui aura la meilleure part, et leur avidité leur fait perdre la plus grande partie et du butin et de leur armée. Cela est assez ordinaire aux Gaulois lorsqu'ils ont fait quelque capture, surtout quand le vin et la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans après cette expédition, les Samnites et les Gaulois, ayant joint ensemble leurs forces, livrèrent bataille aux Romains dans le pays des Camertins, et en défirent un grand nombre. Les Romains, irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le pays des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, et le reste fut obligé de s'enfuir en déroute dans son pays. Ils revinrent encore dix ans après avec une grande armée pour assiéger Arretium. Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, et livrèrent bataille devant la ville ; mais ils furent vaincus, et Lucius, qui les commandait, y perdit la vie. Manius Curius, son successeur, leur envoya demander les prisonniers ; mais, contre le droit des gens, ils mirent à mort ceux qui étaient venus de sa part. Les Romains, outrés, se mettent sur-le-champ en campagne ; les Sénonais se présentent ; la bataille se livre ; les Romains victorieux en tuent la plus grande partie, chassent le reste, et se rendent maîtres de tout le pays. C'est dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoyèrent pour la première fois une colonie et qu'ils bâtirent une ville nommée Séna du nom des Sénonais, qui l'avaient les premiers habitée. Nous avons dit où elle est située, savoir, près de la mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô.

La défaite des Sénonais fit craindre aux Boïens qu'eux-mêmes et leur pays n'eussent le même sort. Ils levèrent une armée formidable et exhortèrent les Tyrrhéniens à se joindre à eux. Le rendez-vous était près du lac Vadémon, et ils s'y mirent en bataille. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent et il n'y eut que quelques Boïens qui échappèrent par la fuite. Mais, l'année suivante, ils se liguèrent une seconde fois, et, ayant enrôlé toute la jeunesse, ils donnèrent bataille aux Romains. Il y furent entièrement défaits, et contraints, malgré toute leur fierté, à demander la paix aux Romains, et à faire un traité avec eux. Tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, et cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune semblait avoir soufflée aux Gaulois, les Romains tirèrent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoutumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvaient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur était arrivé ; et c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés et si aguerris. L'autre avantage fut que, les Gaulois réduits et domptés, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord, pour défendre l'Italie, et ensuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui suivirent ces défaites, les Gaulois restèrent tranquilles, et vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le temps eut fait sortir de ce monde ceux qui avaient été témoins oculaires de leurs malheurs, les jeunes gens qui leur succédèrent, gens brutaux et féroces, et qui jamais n'avaient ni connu ni éprouvé le mal, commencèrent à remuer, comme il arrive ordinairement. Ils cherchèrent querelle aux Romains pour des bagatelles, et entraînèrent dans leur parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvements séditieux ; tout se tramait secrètement entre les chefs. De là vint que les Transalpins s'étant avancés avec une armée jusqu'à Ariminum, le peuple, chez les Boïens ne voulut pas marcher avec eux. Il se révolta contre ses chefs, s'éleva contre ceux qui venaient d'arriver, et tua ses propres rois Atis et Galatus. Il y eut même une bataille rangée, où ils se massacrèrent les uns les autres. Les Romains, épouvantés de l'irruption des Gaulois, se mirent en campagne ; mais, apprenant qu'ils s'étaient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur pays.

Cinq ans après, sous le consulat de Marcus Lépide, les Romains partagèrent entre eux les terres du Picenum, d'où ils avaient chassé les Sénonais. Ce fut C. Flaminius, qui, pour captiver la faveur du peuple, introduisit cette nouvelle loi, qu'on peut dire avoir été la principale cause de la corruption des mœurs des Romains, et ensuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonais. Plusieurs peuples de la nation gauloise entrèrent dans la querelle, surtout les Boïens, qui étaient limitrophes des Romains. Ils se persuadèrent que ce n'était plus pour commander et pour faire la loi, que les Romains les attaquaient, mais pour les perdre et les détruire entièrement. Dans cette pensée, les Insubriens et les Boïens, les deux plus grandes tribus de la nation, se liguent ensemble et envoient chez les Gaulois, qui habitaient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait Gésates, parce qu'ils servaient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce mot. Pour gagner leurs deux rois Concolitan et Aneroste, et les engager à armer contre les Romains, ils leur font présent d'une somme considérable ; ils leur mettent devant les yeux la grandeur et la puissance de ce peuple : ils les flattent par la vue des richesses immenses qu'une victoire gagnée sur lui ne manquera pas de leur procurer, ils leur promettent solennellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre ; ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui, ayant pris les armes contre les Romains, les avaient complètement battus, et avaient pris d'emblée la ville de Rome ; qui en étaient restés les maîtres, ainsi que de tout ce qui était dedans, pendant sept mois ; et qui, après avoir cédé et rendu la ville, non seulement sans y être forcés, mais même avec reconnaissance de la part des Romains, étaient retournés sains et saufs, et chargés de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les esprits, que jamais on ne vit sortir de ces provinces une armée plus nombreuse, et composée de soldats plus braves et plus belliqueux. Au bruit de ce soulèvement, on tremble à Rome pour l'avenir : tout y est dans le trouble et dans la frayeur. On lève des troupes ; on fait des magasins de vivres et de munitions, on mène l'année jus-que sur les frontières, comme si les Gaulois étaient déjà dans le pays, quoiqu'ils ne fussent pas encore sortis du leur.

CHAPITRE V

Traité des Romains avec Hasdrubal. - Irruption des Gaulois dans l'Italie. - Préparatifs des Romains.

En Espagne la puissance des Carthaginois s'étendait et s'affermissait de plus en plus pendant tous ces mouvements, sans que les Romains pussent y mettre obstacle. Les Gaulois les pressaient l'épée dans les reins ; comment veiller sur ce qui se passait dans un royaume éloigné ? Ce qui leur importait le plus, était de se mettre en sûreté contre les Gaulois ; ils y donnèrent tous leurs soins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un traité fait avec Hasdrubal, et dont nous avons parlé plus haut, ils ne pensèrent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Gésates et les autres Gaulois franchirent les Alpes et vinrent camper sur le Pô. Leur armée était nombreuse et superbement équipée. Les Insubriens et les Boïens soutinrent aussi constamment le parti qu'ils avaient pris ; mais les Vénètes et les Cénomans se rangèrent du côté des Romains, gagnés par les ambassadeurs qu'on leur avait envoyés, ce qui obligea les rois gaulois de laisser dans le pays une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent ensuite, et prennent leur route par la Tyrrhénie, ayant avec eux cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux, et autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avaient passé les Alpes, les Romains firent marcher Lucius Émilien, l'un des consuls, à Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie. Caius Atilien, l'autre consul, était allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui resta de citoyens dans Rome était consterné, et croyait toucher au moment de sa perte. Cette frayeur n'a rien qui doive surprendre ; l'extrémité où les Gaulois les avaient autrefois réduits était encore présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur, ils rassemblent ce qu'ils avaient de troupes ; font de nouvelles levées ; ils mandent à leurs alliés de se tenir prêts ; ils font venir des provinces de leur domination les registres où étaient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connaître toutes leurs forces. On donna aux consuls la plus grande partie des troupes, et ce qu'il y avait de meilleur parmi elles. Des vivres et des munitions, on en avait fait un si grand amas, que l'on n'a point d'idée qu'il s'en soit jamais fait un pareil. Il leur venait

des secours, et de toutes sortes, et de tous les côtés ; car telle était la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue dans l'Italie, que ce n'était plus pour les Romains que les peuples croyaient porter les armes ; ils ne pensaient plus que c'était à la puissance de cette république que l'on en voulait ; c'était pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes, qu'ils craignaient ; et c'est pour cela qu'ils étaient si prompts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnait.

Faisons le détail des préparatifs de cette guerre et des troupes que les Romains avaient alors : de là on jugera en quel état étaient les affaires de ce peuple, lorsque Hannibal osa l'attaquer ; et combien ses forces étaient formidables, lorsque ce général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête, quoiqu'il l'ait fait assez heureusement pour le jeter dans de très grands embarras. Quatre légions romaines, chacune de cinq mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux, partirent avec les consuls ; il y avait encore avec eux, du côté des alliés, trente mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avait fait accourir au secours de Rome, et que l'on envoya sur les frontières de la Tyrrhénie avec un préteur pour les commander. Les Ombriens et les Sarsinates vinrent aussi de l'Apennin au nombre de vingt mille, et avec eux autant de Vénètes et de Cénomans, que l'on mit sur les frontières de la Gaule, afin que, se jetant sur les terres des Boïens, ils rappelassent chez eux ceux qui en étaient sortis, et les détachassent ainsi des autres. Ce furent là les troupes destinées à la garde du pays. À Rome on tenait prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée qui, dans l'occasion, tenait lieu de troupes auxiliaires, et qui était composé de vingt mille piétons romains et de quinze cents chevaux, de trente mille piétons des alliés et de deux mille hommes de cavalerie. Les registres envoyés au sénat portaient quatre-vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux parmi les Latins, et chez les Samnites soixante-dix mille piétons et sept mille chevaux. Les Iapyges et les Mésapyges fournissaient outre cela cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers ; les Lucaniens, trente mille hommes de pied et trois mille chevaux ; les Marses, les Maruciniens, les Férentiniens et les Vestiniens, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Dans la Sicile et à Tarente il y avait encore deux légions, composées chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt-trois mille de cavalerie. De sorte que l'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante mille hommes de pied et de dix mille chevaux, et ceux qui étaient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille chevaux. Ce sont pourtant là ceux qu'Hannibal vint attaquer jusque dans l'Italie, quoiqu'ils n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite.

A peine les Gaulois furent-ils arrivés dans la Tyrrhénie, qu'ils y portèrent le ravage sans crainte, et sans que personne les arrêtât. Ils s'avancèrent enfin vers Rome. Déjà ils étaient aux environs de Clusium, ville à trois journées de cette capitale, lorsqu'ils apprennent que l'armée romaine, qui était dans la Tyrrhénie, les suivait de près et allait les atteindre. Ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du soleil, campèrent à fort peu de distance l'une de l'autre, La nuit venue, les Gaulois allument des feux, et ayant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'aurait aperçue le matin, de suivre la route qu'ils allaient prendre, ils se retirent sans bruit vers Fésule, et prennent là leurs quartiers, dans le dessein d'y attendre leur cavalerie ; et quand elle aurait rejoint le gros de l'armée, de fondre à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci, à la pointe du jour voyant cette cavalerie, croient que les Gaulois ont pris la fuite, et se mettent à la poursuivre. Ils approchent, les Gaulois se montrent et tombent sur eux : l'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois, plus braves et en plus grand nombre, eurent le dessus. Les Romains perdirent là au moins six mille hommes ; le reste prit la fuite, la plupart vers un certain poste avantageux, où ils se cantonnèrent. D'abord les Gaulois pensèrent à les forcer ; c'était le bon parti, mais ils changèrent de sentiment. Fatigués et harassés par la marche qu'ils avaient faite la nuit précédente, ils aimèrent mieux prendre quelque repos, laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuyards s'étaient retirés, et remettant au lendemain à les assiéger, en cas qu'ils ne se rendissent pas d'eux-mêmes.

Pendant ce temps-là Lucius Émilius, qui avait son camp vers la mer Adriatique, ayant appris que les Gaulois s'étaient jetés dans la Tyrrhénie, et qu'ils approchaient de Rome, vint en diligence au secours de sa patrie, et arriva

fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuyards virent les feux de dessus leur hauteur, et se doutant bien de ce que c'était, ils reprirent courage. Ils envoient au plus vite quelques-uns des leurs sans armes pendant la nuit et à travers une forêt, pour annoncer au consul ce qui leur était arrivé. Émilius, sans perdre de temps à délibérer, commande aux tribuns, dès que le jour commencerait à paraître, de se mettre en marche avec l'infanterie ; lui-même se met à la tête de la cavalerie, et marche droit vers la hauteur. Les chefs des Gaulois avaient aussi vu les feux pendant la nuit, et, conjecturant que les ennemis étaient proches, ils tinrent conseil. Anéroeste, leur roi, dit qu'après avoir fait un si riche butin (car ce butin était immense en prisonniers, en bestiaux et en bagages), il n'était pas à propos de s'exposer à un nouveau combat, ni de courir le risque de perdre tout ; qu'il valait mieux pour eux retourner dans leur patrie ; qu'après s'y être déchargés de leur butin, ils seraient plus en état, si on le trouvait bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous se rangeant à cet avis, avant le jour ils lèvent le camp, et prennent leur route le long de la mer, par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût réuni à ses troupes celles qui s'étaient réfugiées sur la hauteur, il ne crut pas pour cela qu'il fût de la prudence de hasarder une bataille rangée ; il prit le parti de suivre les ennemis, et d'observer les temps et les lieux où il pourrait les incommoder et regagner le butin.

CHAPITRE VI

Bataille et victoire des Romains contre les Gaulois proche de Télamon.

Le hasard voulut que dans ce temps-là même, Caius Atilius, venant de Sardaigne, débarquât ses légions à Pise, et les conduisit à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Tyrrhéniens, quelques fourrageurs gaulois étant tombés sur l'avant-garde du consul, les Romains s'en saisirent. Interrogés par Atilius, ils racontèrent tout ce qui s'était passé, qu'il y avait dans le voisinage deux armées et que celle des Gaulois était fort proche, ayant en queue celle d'Émilius. Le consul fut touché de l'échec que son collègue avait souffert ; mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche, et de les voir entre deux armées. Sur-le-champ il commande aux tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permettraient, et d'aller militairement au-devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avait une hauteur au pied de laquelle il fallait que les Gaulois passassent : Atilius y courut avec la cavalerie, et se logea sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier le combat, persuadé que par là il aurait la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois, qui croyaient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains ne soupçonnèrent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Émilius avait battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela ils détachèrent aussi la leur et quelques soldats armés à la légère, pour chasser les Romains de la hauteur. Mais ayant su d'un prisonnier que c'était Atilius qui l'occupait, ils mettent au plus vite l'infanterie en bataille, et la disposent de manière que, rangée dos à dos, elle faisait front par devant et par derrière ; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier et sur ce qui se passait actuellement, pour se défendre et contre ceux qu'ils savaient être à leur poursuite, et contre ceux qu'ils auraient en tête.

Émilius avait bien oui parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendait pas qu'elles seraient si proche ; il n'apprit sûrement le secours qui lui était tenu que par le combat qui se donna sur la hauteur. Il y envoya aussi de la cavalerie, et en même temps il conduisit aux ennemis, l'infanterie, rangée à la manière ordinaire.

Dans l'armée des Gaulois, les Gérates, et après eux les Insubriens, faisaient front du côté de la queue, qu'Émilius devait attaquer ; ils avaient à dos les Taurisque et les Boiens, qui faisaient face du côté, par où Atilius devait venir. Les chariots bordaient les ailes, et le butin fut mis sur une des montagnes voisines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'était pas seulement terrible à voir, elle était encore très propre pour l'action. Les Insubriens y paraissaient avec leurs braies, et n'ayant autour d'eux que des saies légères. Les Gérates, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient même jeté bas tout vêtement, et, entièrement nus, ne gardèrent que leurs armes, de peur que les buissons qui se rencontraient là en certains endroits ne les arrêtassent et ne les empêchassent d'agir. Le premier choc se fit sur la hauteur et fut vu des cavaliers gaulois et romains. Au cours de la lutte, le consul Atilius, qui payait de sa personne avec une vaillance extraordinaire, trouva la mort et on apporta sa

tête au roi des Gaulois.

Malgré cela, la cavalerie romaine fit si bien son devoir, qu'elle emporta le poste, et gagna une pleine victoire sur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança ensuite l'une contre l'autre. Ce fut un spectacle fort singulier et aussi surprenant pour ceux qui, sur le récit d'un fait, peuvent par imagination se le mettre comme sous les yeux, que pour ceux qui en étaient témoins ; car une bataille entre trois armées à la fois est assurément une action d'une espèce et d'une manoeuvre bien particulières. D'ailleurs aujourd'hui, comme alors, il n'est pas aisé de démêler si les Gaulois, attaqués de deux côtés, s'étaient formés, de la manière la moins avantageuse ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avaient à combattre de deux côtés ; mais ainsi rangés dos à dos, ils se mettaient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvait les prendre en queue, et, ce qui devait le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur était interdit, et une fois défaits, il n'y avait plus pour eux de salut à espérer ; car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts. Quant aux Romains, voyant les Gaulois serrés entre deux armées et enveloppés de toutes parts, ils ne pouvaient que bien espérer du combat ; mais, d'un autre côté, la disposition de ces troupes et le bruit qui s'y faisait, les jetaient dans l'épouvante. La multitude des cors et des trompettes y était innombrable, et, toute l'armée ajoutant à ces instruments ses cris de guerre, le vacarme était tel que les lieux voisins, qui le renvoyaient, semblaient d'eux-mêmes joindre des cris à ce concert. Non moins effrayants par leur seule apparence et par leurs cris étaient les guerriers nus alignés en avant, hommes d'une stature exceptionnelle et dans la pleine forme de leur âge ; outre qu'il n'y en avait point dans les premières compagnies, qui n'eût le corps et les bras ornés de colliers et de bracelets d'or. A l'aspect de cette armée les Romains ne purent à la vérité se défendre de quelque frayeur, mais l'espérance d'un riche butin enflamma leur courage. Les archers s'avancèrent sur le front de la première ligne, selon la coutume des Romains, et commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrêmement, leurs braies et leurs saies les en défendirent ; mais ceux des premiers, qui ne s'attendaient pas à ce prélude, et qui n'avaient rien sur leur corps qui les mit à couvert, en furent très incommodés. Ils ne savaient que faire pour parer les coups : leur bouclier n'était pas assez large pour les couvrir ; ils étaient nus, et plus leurs corps étaient grands, plus il tombait de traits sur eux. Se venger sur les archers mêmes des blessures qu'ils recevaient, cela était impossible, ils en étaient trop éloignés ; et d'ailleurs, comment avancer au travers d'un si grand nombre de traits ? Dans cet embarras, les uns, transportés de colère et de désespoir, se jettent inconsidérément parmi les ennemis, et se livrent involontairement à la mort ; les autres, pâles, défaits, tremblants, reculent et rompent les rangs qui étaient derrière eux. C'est ainsi que, dès la première attaque, furent rabaissés l'orgueil et la fierté des Gésates. Quand les archers se furent retirés, les Insubriens, les Boïens et les Taurisques en vinrent aux mains. Ils se battirent avec tant d'acharnement, que, malgré les plaies dont ils étaient couverts, on ne pouvait les arracher de leur poste. Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportaient la victoire. Ils avaient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services : celles des Romains taillaient et perçaient, au lieu que les leurs ne frappaient que de taille. Ces troupes ne soutinrent le choc que jusqu'à ce que la cavalerie romaine fût descendue de la hauteur, et les eût prises en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, et la cavalerie s'enfuit en déroute. Quarante mille Gaulois restèrent sur la place, et on fit au moins dix mille, prisonniers, entre lesquels était Concolitan, un de leurs rois. Anéroeste se sauva avec quelques-uns des siens, en je ne sais quel endroit, où il se tua lui et ses amis de sa propre main. Emilius, ayant ramassé les dépouilles, les envoya à Rome, et rendit le butin à ceux à qui il appartenait ; puis, marchant à la tête des légions par la Ligurie, il se jeta sur le pays des Boïens, y laissa ses soldats se gorger de butin, et revint à Rome peu de jours après avec l'armée. Tout ce qu'il avait pris de drapeaux, de colliers et de bracelets, il l'employa à la décoration du Capitole ; le reste des dépouilles et les prisonniers servirent à orner son triomphe. C'est ainsi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, qui menaçait d'une ruine entière non seulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après ce succès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fussent en état de chasser les Gaulois de tous les environs du Pô, ils firent de grands préparatifs de guerre, levèrent des troupes, et les envoyèrent contre eux sous la conduite de Q. Fulvius et de Titus Manlius, qui venaient d'être créés consuls. Cette irruption épouvanta les Boïens, et ils se

rendirent à discrétion. Du reste les pluies furent si grosses, et la peste ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année suivante, Publius Furius et Caius Flaminius se jetèrent encore dans la Gaule, par le pays des Anamares, peuple assez peu éloigné de Marseille. Après leur avoir persuadé de se déclarer en leur faveur, ils entrèrent dans le pays des Insubriens, par l'endroit où l'Adda se jette dans le Pô. Ayant été fort maltraités au passage et dans leurs campements, et mis hors d'état d'agir, ils firent un traité avec ce peuple et sortirent du pays. Après une marche de plusieurs jours, ils passèrent le Cluson, entrèrent dans le pays des Cénomans, leurs alliés, avec lesquels ils revinrent fondre, par le bas des Alpes, sur les plaines des Insubriens, où ils mirent le feu et saccagèrent tous les villages. Les chefs de ce peuple voyant les Romains dans une résolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune et de risquer le tout pour le tout : pour cela, ils rassemblent en un même endroit tous les drapeaux, même ceux qui étaient relevés d'or, qu'ils appelaient les drapeaux immobiles, et qui avaient été tirés du temple de Minerve. Ils font provision de toutes les munitions nécessaires, et, au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment et avec un appareil terrible se camper devant les ennemis.

Les Romains, de beaucoup inférieurs en nombre, avaient d'abord dessein de faire usage, dans cette bataille, des troupes gauloises qui étaient de leur armée ; mais, sur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne se font pas scrupule d'enfreindre les traités, et que c'était contre les Gaulois que le combat devait se donner, ils craignirent d'employer ceux qu'ils avaient dans une affaire si délicate et si importante, et, pour se précautionner contre toute trahison, ils les firent passer au-delà de la rivière, et plièrent ensuite les ponts. Pour eux, ils restèrent en-deçà, et se mirent en bataille sur le bord, afin qu'ayant derrière eux une rivière qui n'était pas guéable, ils n'espérassent de salut que de la victoire.

Cette bataille est célèbre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduisirent. Tout l'honneur en est dû aux tribuns, qui instruisirent l'armée en général, et chaque soldat en particulier, de la manière dont on devait combattre. Ceux-ci, dans les combats précédents, avaient observé que le feu et l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étaient pas entamés, les rendaient, à la vérité, formidables dans le premier choc mais que leurs épées n'avaient pas de pointe, qu'elles ne frappaient que de taille et qu'un seul coup ; que le fil s'en émoussait, et qu'elles se pliaient d'un bout à l'autre ; que si les soldats, après le premier coup, n'avaient pas le temps de les appuyer contre terre et de les redresser avec le pied, le second n'était d'aucun effet. Sur ces remarques, les tribuns distribuent entre les manipules de la première ligne les piques des triaires qui avaient leur poste en arrière, commandant à ces derniers de se servir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois, qui n'eurent pas plus tôt porté les premiers coups, que leurs sabres leur devinrent inutiles. Alors les Romains fondent sur eux l'épée à la main, sans que ceux-ci puissent faire aucun usage des leurs, au lieu que les Romains, ayant des épées pointues et bien affilées, frappent d'estoc et non pas de taille. Portant donc alors des coups et sur la poitrine et au visage des Gaulois, et faisant plaie sur plaie, ils en jetèrent la plus grande partie sur le carreau. La prévoyance des tribuns leur fut d'un grand secours dans cette occasion ; car le consul Flaminius ne paraît pas, dans cette occasion, s'être conduit avec courage. Rangeant son armée en bataille sur le bord de la même rivière, et ne laissant par là aux cohortes aucun espace pour reculer, il ôta à la manière de combattre des Romains ce qui lui est particulier. Si, pendant le combat, les ennemis avaient pressé et gagné tant soit peu de terrain sur son armée, elle eût été renversée et culbutée dans la rivière. Heureusement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immense, et, enrichis de dépouilles considérables, ils reprirent le chemin de Rome. L'année suivante les Gaulois envoyèrent demander la paix ; mais les deux consuls, Marcus Claudius et Cn. Cornelius ne jugèrent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutés se disposèrent à faire un dernier effort. Ils allèrent lever à leur solde chez les Gésates, le long du Rhône, environ trente mille hommes qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. Au printemps les consuls entrèrent dans le pays des Insubriens, et, s'étant campés proche d'Acerres, ville située entre le Pô et les Alpes, ils y mettent le siège. Comme ils s'étaient les premiers emparés des postes avantageux, les Insubriens ne purent aller au secours ; cependant, pour en faire lever le siège, ils firent passer le Pô à une partie de leur armée, entrèrent dans les terres des Adréens, et assiégèrent Clastidium. À cette nouvelle, Marcus Claudius, à la tête de la cavalerie et d'une partie de

l'infanterie, court au secours des assiégés. Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laissent là Clastidium, viennent au devant des ennemis et se rangent en bataille. La cavalerie fond sur eux avec impétuosité, ils soutiennent avec fermeté le premier choc ; mais cette cavalerie les ayant ensuite enveloppés et attaqués en queue et en flanc, ils plièrent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la rivière, le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étaient dans Acerres abandonnèrent la ville aux Romains, et se retirèrent à Milan, qui est la capitale des Insubriens.

Cornelius se met sur-le-champ aux trousses des fuyards, et paraît tout d'un coup devant Milan. Sa présence tint d'abord les Gaulois en respect ; mais il n'eut pas sitôt repris la route d'Acerres, qu'ils fondent sur lui, chargent vivement son arrière-garde, en tuent une bonne partie, et mettent l'autre partie en fuite. Le consul fait avancer l'avant-garde, et l'encourage à faire tête aux ennemis ; l'action s'engage : les Gaulois, fiers de l'avantage qu'ils venaient de remporter, tiennent ferme quelque temps ; mais, bientôt enfoncés, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y poursuivit, ravagea le pays et emporta de force la ville de Milan. Après cette déroute, les chefs des Insubriens, ne prévoyant plus d'occasion de se relever, se rendirent aux Romains à discrétion.

Ainsi se termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en est pas vu de plus formidable, si l'on en veut juger par l'audace désespérée des combattants, par les combats qui s'y sont livrés, et par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée ; mais, à la regarder du côté des vues qui ont porté les Gaulois à prendre les armes et l'imprudence avec laquelle chaque chose s'y est faite, il n'y eut jamais de guerre plus méprisable, par la raison que ces peuples, je ne dis pas dans la plupart de leurs actions, mais généralement dans tout ce qu'ils entreprennent, prouvent plutôt leur impétuosité qu'ils ne consultent les règles de la raison et de la prudence. Aussi furent-ils chassés de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui sont au pied des Alpes ; et cet événement m'a fait croire qu'il ne fallait pas laisser dans l'oubli leur première irruption, les faits qui se sont passés depuis, et leur dernière défaite.

Ces jeux de la fortune sont du ressort de l'histoire, et il est bon de les transmettre à nos descendants, pour leur apprendre à ne pas craindre les incursions subites et irrégulières des Barbares. Ils verront par là qu'elles durent peu, et qu'il est aisé de se défaire de ces sortes d'ennemis, pourvu qu'on leur tienne tête, et que l'on mette plutôt tout en oeuvre, que de leur rien céder de ce qui nous appartient. Je suis persuadé que ceux qui nous ont laissé l'histoire de l'irruption des Perses dans la Grèce et des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au succès des combats que les Grecs ont soutenus pour maintenir leur liberté ; car lorsqu'on se représente les choses extraordinaires qui se firent alors, et la multitude innombrable d'hommes qui, malgré leur valeur et leur formidable appareil de guerre, furent vaincus par des troupes qui surent dans les combats leur opposer la résolution, l'adresse et l'intelligence : il n'y a plus de magasins, plus d'arsenaux, plus d'année qui épouvante ou qui fasse perdre l'espérance de pouvoir défendre son pays et sa patrie. Or, comme les Gaulois n'ont pas seulement autrefois jeté la terreur dans la Grèce, mais que cela est encore arrivé plusieurs fois de nos jours, de là une nouvelle raison pour moi de reprendre de plus haut, et de rapporter en abrégé les principaux points de leur histoire. Revenons maintenant à celle des Carthaginois.

CHAPITRE VII

Hannibal succède à Hasdrubal. - Abrégé de l'histoire des Achéens. - Pourquoi les peuples du Péloponnèse prirent le nom des Achéens. - La forme de leur gouvernement rétablie dans la Grande Grèce.- Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

Hasdrubal avait gouverné l'Espagne pendant huit ans, et, par la douceur et la politesse dont il usa envers les puissances du pays, plus que par les armes, il avait fort étendu la puissance de sa république, lorsqu'une nuit il fut égorgé dans sa tente par un Gaulois qui voulait se venger de quelques injustices que ce général lui avait faites. Hannibal, quoique jeune, avait donné tant de preuves de son esprit et de son courage, que les Carthaginois le jugèrent digne de succéder à Asdrubal : il n'eut pas été plus tôt élevé à cette dignité, qu'à ses démarches il fut aisé de voir qu'il ne manquerait pas de faire la guerre aux Romains : il la leur fit en effet peu de temps après. Dès lors les Carthaginois et les Romains commencèrent à se suspecter les uns les autres, et à se chercher querelle : ceux-là

n'épianant que les occasions de se venger des pertes qu'ils avaient faites en Sicile, ceux-ci se tenant en garde contre les mesures qu'ils voyaient prendre aux autres ; dispositions, des deux côtés, qui marquaient clairement que la guerre ne tarderait pas à s'allumer entre ces deux états.

Jusques ici nous avons rapporté de suite les affaires qui se sont passées en Sicile et en Afrique, et les événements qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivés au temps où les Achéens, le roi Philippe et d'autres alliés entreprirent contre les Etoliens la guerre que l'on appelle sociale ; où commença la seconde guerre entre les Romains et les Carthaginois, appelée par la plupart des historiens les guerres d'Hannibal ; et où par conséquent nous avons promis de commencer notre propre histoire. Mais avant d'en venir là, disons quelque chose des affaires de la Grèce, et amenons-les jusqu'au temps où nous sommes, afin que ce préambule serve également pour tous les pays. Car ce n'est pas seulement ce qui est arrivé chez les Grecs ou chez les Perses, que je me suis proposé d'écrire, comme d'autres ont fait avant moi, mais tout ce qui s'est passé dans toutes les parties du monde connu : dessein pour l'exécution duquel le siècle où nous vivons m'a fourni des secours particuliers, dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légèrement, avant que d'entrer en matière, ce qui regarde les peuples et les lieux les plus célèbres de l'univers.

À l'égard des Asiatiques et des Égyptiens, il suffira de parler de ce qui s'est passé chez eux depuis le temps dont nous venons de parler. Car, outre que plusieurs auteurs ont écrit l'histoire des faits antérieurs à ce temps, et que ces faits ne sont ignorés de personne, de nos jours même il n'est arrivé aucun changement dans ces deux états, et la fortune n'y a rien introduit qui soit extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on fasse mention de ce qui a précédé. Il n'en est pas de même des Achéens et de la famille royale des Macédoniens : nous ne pouvons nous dispenser d'en reprendre l'histoire de plus haut, celle-ci étant entièrement éteinte, et la république des Achéens, au contraire, ayant fait dans notre siècle des progrès prodigieux, grâce à l'union qui règne entre toutes ses parties. Dès le temps passé, bien des gens avaient tâché de persuader cette union aux peuples du Péloponnèse ; mais comme c'était plutôt leur intérêt particulier que celui de la liberté commune, qui les faisait agir, la division restait toujours la même : au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non seulement alliance et amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste, soit en général, soit dans chaque ville en particulier, est égal et parfaitement uniforme.

Commençons par examiner de quelle manière le nom des Achéens est devenu dominant dans tout le Péloponnèse. Ce n'est certainement pas par l'étendue du pays, ni par le nombre des villes, ni par les richesses, ni par le courage des peuples ; car ceux qui dès l'origine portent ce nom, ne sont distingués par aucune de ces qualités. L'Arcadie et la Laconie occupent beaucoup plus de terrain et sont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe ; on n'y céderait non plus à aucune autre partie de la Grèce pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, les Lacédémoniens et tous les peuples du Péloponnèse, d'avoir pris les lois des Achéens, et d'en porter le nom ? Attribuer cela à la fortune, serait chose ridicule et folle ; il vaut mieux en chercher la cause, puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or, cette cause, c'est, à mon sens, qu'il n'est point de république où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite démocratie, se trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens.

Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes ; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer ; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres, qui, aussitôt après, furent bien aises d'y avoir été contraints ; car les anciens citoyens n'avaient aucun privilège sur ceux qui étaient associés de nouveau. Tout était égal pour les uns comme pour les autres. De cette manière, la république parvint bientôt où elle aspirait. Rien n'était plus puissant que les deux moyens dont elle se servait pour cela, je veux dire l'égalité et la douceur : c'est à ces deux choses que les Péloponnésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils jouissent présentement.

Or, cette forme de gouvernement s'observait longtemps auparavant chez les peuples de l'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrais en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie qu'on appelle la Grande Grèce, le collège des Pythagoriciens eut été mis en cendres, cette violence causa de grands mouvements

parmi les peuples : cela ne pouvait manquer d'arriver, après un incendie où avaient péri misérablement les principaux de chaque ville. On ne vit ensuite dans les villes grecques de ces contrées que meurtres, que séditions, que troubles de toute espèce. Alors, quoique l'on envoyât des députés de presque toutes les parties de la Grèce pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens à la foi desquels on voulut bien se remettre et s'abandonner. Et ce ne fut pas seulement en cette occasion que le gouvernement des Achéens fut goûté dans la Grande-Grèce ; quelque temps après on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencèrent de concert par élever un temple à Jupiter Homorius, et bâtirent un édifice public, pour y tenir les assemblées et les délibérations ; ils prirent ensuite les lois et les coutumes des Achéens, et convinrent entre eux de se conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la suite ils le quittèrent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denis de Syracuse et la puissance des Barbares voisins les y contraignirent.

Après la fameuse défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Grèce, il s'éleva quelques troubles dans tout le pays, mais particulièrement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant pas se confesser vaincus, et les autres ne voulant point les reconnaître victorieux. Pour terminer cette contestation, les uns et les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portés qu'ils étaient à ce choix, non par la puissance de ceux-ci, car c'était presque le plus petit état de la Grèce, mais par la bonne foi et la probité qui éclataient dans toutes les actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étaient connus. Alors toute leur puissance ne consistait que dans la bonne volonté d'en acquérir. Ils n'avaient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avaient élu un qui promettait quelque chose, les Lacédémoniens aussitôt, et plus encore les Macédoniens, s'efforçaient d'étouffer ses desseins, et d'en empêcher l'exécution. Mais quand, dans la suite, ils eurent enfin trouvé des chefs tels qu'ils désiraient, ils ne furent pas longtemps à rendre leur république illustre par cette action digne d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils surent si bien ménager entre tous les peuples du Péloponnèse. Le premier auteur de ce projet fut Aratus, le Sicyonien. Philopoemen le poussa et le conduisit à sa fin, et c'est à Lycortas et à ceux qui sont entrés dans ses vues, que l'on est redevable du temps pendant lequel cette union s'est conservée. Je tâcherai, dans le cours de cet ouvrage, de m'arrêter où il conviendra, sur ce que chacun deux a fait, et sur les moyens dont ils se sont servis, en marquant le temps où chaque chose est arrivée. A présent je me borne à un récit succinct d'Aratus, parce qu'il a laissé de fidèles mémoires sur ce qui le regardait : nous traiterons de ce qui touche les autres, avec plus de soin et d'exactitude. Or, je crois que pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux temps où les Achéens distribués dans les villes par le roi de Macédoine, formèrent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contractèrent entre elles, gouvernement par lequel cette nation a fait monter sa puissance au point où nous la voyons de nos jours, et dont je parlais il n'y a pas longtemps.

CHAPITRE VIII

Premiers commencements de la république des Achéens. - Maxime fondamentale de son gouvernement. - Exploits d'Aratus. - Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

Ce fut en la cent vingt-quatrième olympiade que les Patriciens et les Duméens commencèrent à s'unir d'intérêts, c'est-à-dire au temps où moururent Ptolémée, fils de Lagos, Lysimachus, Seleucus et Ptolémée Ceraunus.

Avant ce temps-là, tel était l'état des Achéens. Ils avaient eu d'abord pour roi le fils d'Oreste, nommé Tisamène, qui, chassé de Sparte au retour des Héraclides, se rendit maître de l'Achaïe, Ses descendants y régnèrent successivement jusqu'à Ogygès, sous les enfants duquel ils changèrent le gouvernement en république, mécontents de ce que ces enfants ne les gouvernaient pas selon les lois, mais en maîtres. Ils se maintinrent dans cet état jusqu'aux temps d'Alexandre et de Philippe, quoique leurs affaires eussent varié selon les différentes conjonctures. Cette république était composée de douze villes, qui subsistent encore, à l'exception d'Olen, et d'Élyce, qui, avant la bataille de Leuctres, fut engloutie par la mer. Ces villes sont Patres, Dyme, Phares, Tritée, Léontium, Égine, Pellène,

Égium, Boure, Céraunie, Olen et Élyce. Depuis Alexandre et avant l'olympiade citée ci-dessus, les Achéens furent si maltraités, surtout par les rois de Macédoine, que les villes furent divisées les unes des autres et eurent des intérêts différents, d'où il arriva que Demetrius, Cassander, et depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et que d'autres furent occupées et soumises par des tyrans ; car c'est de cet Antigonos que sont venus la plupart des tyrans de la Grèce. Mais vers la cent vingt-quatrième olympiade, les villes d'Achaïe commencèrent à revenir à leur première union, environ dans le temps de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premières villes qui se joignirent furent Dyme, Patres, Tritée et Phares, et c'est pour cela qu'il ne reste plus à présent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après, les Égéens, ayant chassé leur garnison, entrèrent dans la république. Après eux les Bouriens firent mourir leur tyran. Les Caryniens se joignirent aussi en même temps. Iscas, leur tyran, voyant la garnison chassée d'Égium, le roi des Bouriens massacré par Marcus et les Achéens, et qu'on allait fondre bientôt sur lui de tous côtés, se démit du gouvernement, après avoir reçu des Achéens des assurances pour sa vie, et laissa cette ville se joindre aux autres.

On me demandera peut-être pourquoi je remonte si haut : c'est pour faire connaître comment en quel temps s'est établi, pour la seconde fois, le gouvernement dont usent aujourd'hui les Achéens, et quels sont les hommes qui, les premiers, ont travaillé à ce rétablissement ; c'est, en second lieu, afin de justifier par l'histoire même de cette nation ce que nous avons avancé de l'esprit de son gouvernement, savoir, qu'il consiste uniquement à s'attirer les peuples par l'égalité dont on jouit dans cette république, et à ne jamais quitter les armes contre ceux qui, par eux-mêmes ou par des rois, veulent les réduire en servitude. C'est par cette maxime qu'ils sont parvenus au point où nous les voyons, agissant tantôt par eux-mêmes et tantôt par leurs alliés. Ce qu'ils ont fait par ceux-ci dans la suite, pour l'établissement de leur république, doit encore se rapporter à l'esprit du gouvernement ; car, quoiqu'ils aient souvent partagé avec les Romains les plus belles entreprises, ils n'ont cependant jamais souhaité qu'il leur en revînt quelque avantage en particulier. L'unique récompense qu'ils se soient jamais proposée en aidant leurs alliés, a toujours été la liberté commune et l'union du Péloponnèse. C'est ce que l'on verra plus clairement par les faits.

Toutes les villes que nous avons nommées plus haut étaient restées sous une même forme de gouvernement pendant vingt ans, créant chaque année un secrétaire commun et deux préteurs. On jugea ensuite à propos de n'en créer qu'un, et de lui confier le soin des affaires. Le premier à qui cette charge échut, fut un Carinien nommé Marcus. Pendant la quatrième année de ce gouvernement, Aratus le Sicyonien, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, délivra par sa valeur et par son courage sa patrie du tyran qui l'opprimait, et, charmé dès le commencement de la forme de république des Achéens, il y établit les mêmes lois. Élu préteur pour la seconde fois, huit ans après, il surprit par adresse l'Acrocorinthe, où commandait Antigonus, et s'en rendit maître. Par là il délivra d'une grande crainte tous les peuples du Péloponnèse, et mit en liberté tous les Corinthiens, qu'il joignit à la république des Achéens. Il fit la même chose pour les Mégariens, dans la ville desquels il était encore entré par surprise, un an avant cette défaite des Carthaginois qui leur fit perdre entièrement la Sicile, et où ils furent contraints de payer tribut aux Romains. Ayant fait en peu de temps de grands progrès, tout le reste du temps qu'Aratus fut à la tête de la république, il ne se proposa d'autre but dans tous ses desseins et dans toutes ses entreprises, que de chasser les Macédoniens du Péloponnèse, d'y abolir les monarchies, et d'assurer à ses compatriotes la liberté où il les avait établis, et dont leurs pères avaient joui. Tant qu'Antigonus Gonatas vécut, Aratus ne cessa de s'opposer à ses intrigues. Il ne s'opposa pas avec moins de fermeté et de constance à l'avidité et à l'ambition des Etoliens. Il avait besoin de toute sa vigilance contre la hardiesse et l'injustice de ces deux ennemis, car un complot était déjà formé entre eux pour perdre les Achéens.

Après la mort d'Antigonus, les Achéens ayant fait alliance avec les Etoliens, et s'étant joints avec eux dans la guerre contre Demetrius, les anciennes inimitiés se dissipèrent, et firent place à l'alliance et à l'amitié. La mort de Demetrius, qui arriva la dixième année de son règne, et vers le temps de la première irruption des Romains dans l'Illyrie, avança encore le projet des Achéens, car tous les petits rois du Péloponnèse se virent par cette mort dans une fâcheuse extrémité. Ils avaient perdu leur chef, pour ainsi dire, et celui dont ils attendaient toute leur récompense. D'un autre côté Aratus les pressait, résolu de leur faire entièrement abandonner l'autorité et la

domination. Il comblait de présents et d'honneurs ceux qui entraient dans ses sentiments : ceux qui résistaient, il les menaçait des plus grands malheurs. Il fit tant, qu'enfin ces petits rois se déterminèrent à se démettre de leur royauté, à rendre la liberté à leurs peuples, et à se joindre à la République des Achéens. Lysidas de Mégalopolis, homme prudent et sage, prévoyant bien ce qui devait arriver, se dépouilla de bon gré de la puissance royale, du vivant même de Demetrius, et entra dans le gouvernement des Achéens. Il fut suivi d'Aristomachus, tyran des Argiens, de Xénon, tyran des Hermioniens, et de Cléonyme, tyran des Phliasiens.

Ces jonctions ayant augmenté considérablement la puissance des Achéens, les Etoliens, naturellement méchants et avides d'acquérir, en conçurent de la jalousie. Comme ils avaient autrefois partagé les villes des Acarnaniens avec Alexandre, et qu'ils s'étaient proposé de partager encore celles des Achéens avec Antigonus Gonatas, ils espérèrent encore pouvoir faire la même chose. Dans cette vue, ils eurent la témérité de faire alliance avec Antigonus, qui commandait alors dans la Macédoine, et qui était tuteur du jeune Philippe, et avec Cléomène, roi des Lacédémoniens. Ils voyaient qu'Antigonus, qui était paisible maître de la Macédoine, avait une haine mortelle contre les Achéens, et se déclarait ouvertement leur ennemi, parce qu'ils lui avaient emporté l'Acrocorinthe par surprise : ils croyaient que, s'ils pouvaient inspirer cette haine aux Lacédémoniens, et joindre les forces de ce peuple aux leurs, les Achéens ainsi enveloppés et attaqués à propos seraient facilement accablés. La chose n'aurait pas manqué de réussir selon leur projet ; mais ils ne pensaient pas à ce qui méritait pourtant toutes leurs réflexions, c'est qu'ils avaient affaire à Aratus, l'homme du monde qui s'entendait le mieux à se tirer des conjonctures les plus embarrassantes. Ils eurent beau vouloir embrouiller les affaires et faire une guerre injuste aux Achéens, rien de ce qu'ils avaient projeté ne leur réussit. Tous leurs efforts ne servirent qu'à augmenter la puissance d'Aratus, qui était alors à la tête des affaires, et celle de la nation, Aratus s'opposant à tous leurs desseins et renversant tous leurs projets. Nous allons voir comment les choses se passèrent.

CHAPITRE IX

Guerre de Cléomène. - Raisons qu'avait Aratus pour l'entreprendre. - Il pense à se liguier avec Antigonus. - Députation de la part des Mégalopolitains pour ce sujet.

Aratus, voyant que, si les Etoliens avaient honte de déclarer ouvertement la guerre aux Achéens, ce n'était qu'à cause des services qu'ils venaient tout récemment d'en recevoir dans la guerre contre Demetrius, mais, que cela ne les empêchait pas d'avoir des intelligences secrètes avec les Lacédémoniens ; qu'ils portaient tellement envie aux Achéens qu'après que Cléomène leur avait enlevé par surprise trois villes alliées et associées à leur gouvernement, savoir, Tégée, Mantinée et Orchomène, non seulement ils n'en avaient point été fâchés, mais encore ils lui avaient assuré cette conquête; que, quoique autrefois la passion de s'agrandir leur fit saisir le plus léger prétexte pour faire prendre les armes contre des gens qui ne leur avaient fait aucun tort, ils ne faisaient cependant alors nulle difficulté de violer les traités, et perdaient volontairement des villes fort importantes, uniquement pour mettre Cléomène plus en état de faire du tort aux Achéens : sur ces considérations, lui et les autres magistrats voulurent bien n'entreprendre de guerre contre personne, mais ils résolurent en même temps de s'opposer de toutes leurs forces aux projets des Lacédémoniens. C'est pourquoi, dès que Cléomène, en bâtissant Athénée dans le pays des Mégalopolitains, se fut déclaré ouvertement ennemi de la république, alors les Achéens assemblèrent le conseil, et il y fut résolu que l'on se déclarerait aussi ouvertement contre les Lacédémoniens. Telle fut l'origine de la guerre appelée de Cléomène, et c'est à cette époque qu'elle commença.

Ce fut alors que les Achéens prirent pour la première fois les armes contre les Lacédémoniens. Il leur parut beau de ne devoir la défense de leur ville et de leurs pays qu'à eux-mêmes, et de n'implorer le secours de personne. Par là aussi ils se conservaient dans l'amitié qu'ils devaient à Ptolémée pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. La guerre faisait déjà des progrès. Déjà Cléomène avait aboli l'ancienne forme du gouvernement ; ce n'était plus un roi légitime, mais un tyran, qui poussait cette guerre avec toute l'habileté et la vigueur possibles. Aratus avait prévu ces révolutions, et, craignant les maux que la méchanceté et l'audace des Etoliens pourraient attirer sur sa république, il

crut qu'il devait commencer par rompre leurs projets. Il connaissait Antigonus pour un roi appliqué aux affaires, prudent et d'une fidélité à toute épreuve, porté à faire des alliances et fidèle à les observer ; au lieu que les autres rois, ne croyant pas que la haine et l'amitié viennent de la nature, n'aiment ou ne haïssent qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt dans l'une ou l'autre de ces dispositions. Il prit donc le parti de s'aboucher avec Antigonus, de le porter à joindre ensemble leurs forces, et de lui faire voir quelle serait la suite et le succès de cette jonction. Il ne crut pourtant pas qu'il fût à propos de s'ouvrir là-dessus à tout le monde. Deux raisons l'obligeaient à se tenir sur la réserve ; car il devait s'attendre que Cléomène et les Etoliens s'opposeraient à son dessein; et de plus il n'aurait pu demander ouvertement du secours aux ennemis, sans abattre le courage des Achéens, qui par là n'auraient pas manqué de sentir qu'Aratus ne comptait pas beaucoup sur leurs forces et sur leur valeur. Ces raisons firent qu'il pensa à exécuter son projet le plus secrètement qu'il lui, serait possible ; ce qui fut cause qu'il dit et fit bien des choses au-dehors qui paraissaient contraires à son dessein, et qui cependant ne tendaient qu'à le couvrir; c'est aussi pour cela qu'on ne trouve pas certains faits dans ses mémoires.

Quand il vit, d'un côté, que les Mégalo-politains soutenaient la guerre à regret, parce qu'ils ne recevaient aucun secours de la part des Achéens, qui étaient aussi fort pressés, et de l'autre, que, depuis les bienfaits qu'ils avaient reçus de Philippe, fils d'Amyntas, ils étaient fort prévenus en faveur de la maison royale de Macédoine, il ne douta point que, se sentant accablés, ils n'eussent au plus tôt recours à Antigonus, et n'implorassent les forces des Macédoniens. Il communiqua son secret à Nicophanès et à Cercidas, deux Mégalo-politains, qui avaient chez son père droit d'hospitalité, tous deux fort propres à son dessein. Par leur entremise, il lui fut aisé de persuader aux Mégalo-politains d'envoyer des députés aux Achéens, et de les presser d'envoyer demander du secours à Antigonus. Les Mégalo-politains choisirent pour députés Nicophanès et Cercidas, et leur ordonnèrent d'aller d'abord chez les Achéens, et de là aussitôt chez Antigonus, en cas que les Achéens y consentissent.

Les Achéens l'ayant bien voulu, Nicophanès entra en conférence avec Antigonus. Sur sa patrie il ne dit que peu de chose, et que ce qu'il ne pouvait se dispenser de dire ; mais il s'étendit beaucoup sur les affaires présentes, selon les avis et les instructions qu'il avait reçus d'Aratus. Il fit voir à ce prince ce que l'on devait attendre de la ligne qu'avaient faite ensemble les Etoliens et Cléomène, et où elle tendait ; que les Achéens seraient les premiers à en souffrir ; mais qu'il avait aussi des mesures à prendre pour s'en mettre lui-même à couvert ; qu'il était évident que les Achéens, attaqués de deux côtés, ne pouvaient manquer de succomber; qu'il était encore plus visible que les Etoliens et Cléomène, après s'être rendus maîtres des Achéens, ne s'en tiendraient pas à cette conquête ; que la Grèce entière suffirait à peine pour rassasier la passion qu'ils avaient de s'agrandir, loin qu'ils voulussent la contenir dans les bornes du Péloponnèse; que Cléomène pour le présent semblait se contenter de commander dans cette province ; mais qu'il ne s'y serait pas plus tôt établi, qu'il ambitionnerait de dominer sur toute la Grèce, à quoi il ne pouvait parvenir que par la ruine des Macédoniens; qu'il n'avait donc qu'à se tenir sur ses gardes, et à examiner lequel des deux convenait mieux à ses intérêts, ou de se joindre avec les Achéens et les Béotiens pour disputer à Cléomène dans le Péloponnèse l'empire de la Grèce; ou, en négligeant de se lier avec une nation très puissante, de défendre dans la Thessalie son royaume contre tous les peuples de l'Étolie et de la Béotie joints aux Achéens et aux Lacédémoniens ; que si les Etoliens, par reconnaissance pour les services qu'ils avaient reçus des Achéens du temps de Demetrius, se tenaient en repos comme à présent, eux les Achéens prendraient les armes contre Cléomène ; que si la fortune leur était favorable, ils n'auraient pas besoin d'être secourus ; mais que, si elle leur était contraire, et qu'outre cela les Etoliens vinssent tomber sur eux, il prit garde de ne point laisser échapper l'occasion, et de secourir le Péloponnèse pendant qu'on, pouvait le sauver; qu'au reste il pouvait être sûr de la fidélité et de la reconnaissance des Mégalo-politains; qu'Aratus trouverait des assurances qui plairaient aux deux partis, et qu'il aurait aussi le soin de lui donner avis du temps où il faudrait venir à son secours. Antigonus trouva les avis d'Aratus fort sages et fort sensés, et suivit dans la suite les affaires avec beaucoup d'attention. Il manda aux Mégalo-politains qu'il ne manquerait pas de les secourir, si les Achéens le trouvaient bon.

Les ambassadeurs, à leur retour, remirent la lettre du roi, et se louèrent fort de l'accueil favorable qu'il leur avait fait et des bonnes dispositions où il semblait être. Les Mégalo-politains, rassurés par ce récit, coururent au conseil des

Achéens pour les presser de faire venir Antigonus, et de le mettre à la tête des affaires. Aratus, de son côté, s'étant fait instruire en particulier par Nicophanès des sentiments où était le roi à l'égard des Achéens et de lui-même, ne se possédait pas de joie. Il voyait par là combien il avait eu raison de former ce projet, et que d'ailleurs Antigonus n'était pas tant au nombre de ses ennemis que les Etoliens l'avaient espéré. Il lui semblait encore très avantageux que les Mégalopolitains voulussent charger Antigonus du soin des affaires par l'entremise des Achéens. A la vérité, il souhaitait fort n'avoir pas besoin de secours ; mais, en cas qu'il fût contraint d'en demander, il aimait encore mieux le faire par les Achéens en corps que par lui-même ; car il craignait qu'Antigonus, après avoir défait Cléomène et les Macédoniens, ne conçût de mauvais desseins contre la république des Achéens, et que ceux-ci ne le rendissent responsable de tout le mal qui en arriverait ; ce qu'ils croiraient faire avec d'autant plus de justice, qu'il était l'auteur de l'injure faite à la maison royale des Macédoniens par la prise de l'Acrocorinthe. C'est pourquoi, après que les Mégalopolitains eurent montré dans le conseil des Achéens la lettre du roi et qu'ils eurent prié de l'appeler au plus tôt, tout le peuple commençant à goûter ce sentiment, Aratus entra dans le conseil, parla avec éloge de la protection que le roi voulait bien lui accorder, et approuva fort la résolution que voulait prendre le peuple. Mais il s'arrêta beaucoup à faire voir qu'il fallait essayer de défendre par eux-mêmes la ville et le pays ; que rien ne serait plus glorieux, rien de plus conforme à leurs intérêts ; que si la fortune refusait de les favoriser, il ne fallait avoir recours à leurs amis qu'après avoir de leur côté mis tout en usage, et ne les appeler qu'à la dernière extrémité.

Il n'y eut personne qui n'approuvât cet avis, et l'on conclut qu'on devait s'y arrêter et soutenir cette guerre par soi-même. Mais, après que Ptolémée, désespérant de conserver les Achéens dans son parti, et espérant beaucoup plus des Lacédémoniens pour le dessein qu'il avait de traverser les vues des rois de la Macédoine, se fut mis en tête de fournir des secours à Cléomène pour l'animer contre Antigonus ; après que les Achéens, dans une marche, en furent venus aux mains avec Cléomène et eurent été vaincus par lui près de Lycée ; qu'ils eurent été défaits une seconde fois dans les plaines de Mégalopolis, appelées Laodicéennes ; que Leusiadas eut été battu ; que toutes leurs troupes eurent été mises en déroute pour une troisième fois aux environs de Dyme, près de l'endroit qu'on appelle Hécatombée : alors, les affaires ne souffrant plus de délai, ils furent obligés de recourir unanimement à Antigonus. Aratus envoya son propre fils comme ambassadeur, et confirma ce qui avait été réglé pour le secours. Une chose embarrassait : Antigonus ne semblait pas devoir venir au secours d'Aratus, qu'on ne lui eût auparavant rendu l'Acrocorinthe, et que la ville même de Corinthe ne lui eût été donnée pour en faire sa place de guerre, et cependant les Achéens n'osaient livrer Corinthe aux Macédoniens contre le gré des habitants. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourrait donner.

CHAPITRE X

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. - Les Achéens prennent Argos. - Prise de plusieurs villes par Antigonus. - Cléomène surprend Messéna.

Cléomène, ayant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passait ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pellène, de Phénée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Épidaure, d'Hermione, de Trézène, et enfin de Corinthe, il alla camper devant Sicyone. Ces expéditions tirèrent les Achéens d'un très grand embarras ; car, les Corinthiens ayant fait dire à Aratus et aux Achéens de sortir de la ville, et ayant député vers Cléomène pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la maison royale n'avait plus rien à lui reprocher ; il donnait une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agirait envers Antigonus par la suite, et outre cela il fournissait à ce roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomène eut avis du traité fait entre Antigonus et les Achéens, il leva son camp de devant Sicyone, alla le mettre à l'isthme, et fit entourer d'un fossé et d'un retranchement tout l'espace qui est entre l'Acrocorinthe et les monts Oniens, se tenant déjà comme assuré de l'empire du Péloponnèse.

Antigonus se tenait prêt depuis longtemps et n'attendait que l'occasion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures

présentes, que Cléomène et son armée n'étaient pas loin. Il était encore dans la Thessalie, lorsqu'il envoya dire à Aratus et aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils lui avaient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'isthme. Car les Etoliens, non contents de ce qu'ils avaient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer avec son armée dans Pyle, et lui dirent que, s'il le faisait, ils s'y opposeraient à main armée. Ces deux capitaines marchaient donc l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponnèse, et Cléomène tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avaient faites les Achéens, ils n'abandonnèrent pas pour cela leur premier projet, et ne cessèrent pas d'espérer une meilleure fortune. Mais, dès qu'un certain Argien, nommé Aristote, se fut déclaré contre le parti de Cléomène, ils coururent à son secours, et, sous la conduite de Tixomène, prirent par adresse la ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléomène, et ralentit le courage de ses soldats, comme il est aisé de voir par la suite ; car, quoiqu'il se fût emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres et des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi et plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plus tôt appris que la ville des Argiens avait été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses premiers succès et se mit en marche, et fit une retraite fort semblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'enveloppassent de tous côtés. Il entra dans Argos par surprise ; mais il en fut ensuite chassé courageusement par les Achéens et par les Argiens mêmes, qui avaient du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet renversé, il prit sa route par Mantinée, et s'en retourna ainsi à Sparte.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponnèse à Antigonus, qui prit aussitôt possession de l'Acrocorinthe. De là, sans s'arrêter, il marcha sur Argos, d'où, après avoir loué la valeur des habitants et réglé les affaires de la ville, il partit promptement, et mena son armée en Arcadie. Il chassa les garnisons de tous les forts qui avaient été élevés par ordre de Cléomène dans le pays des Égéens et des Belminates, et, y ayant mis une garnison mégalopolitaine, il vint à l'assemblée des Achéens à Égée. Il y rendit compte de sa conduite; il proposa ses vues sur l'avenir, et on lui donna le commandement sur tous les alliés. Ensuite, après être resté quelque temps en quartier d'hiver autour de Sicyone et de Corinthe, le printemps venu, il fit marcher son armée et arriva en trois jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y plaça son camp, et commença à en faire le siège, qui fut poussé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégéates, ne pouvant ni le soutenir ni se défendre contre les mines des assiégeants, en vinrent en peu de temps à une composition. Antigonus, s'étant assuré de la ville, passe à de nouveaux exploits, et se hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléomène, qui en gardait les frontières, et tâche de l'engager à un combat par quelques escarmouches. Cependant il apprend par ses coureurs qu'il venait à Cléomène du secours d'Orchomène. Il lève aussitôt le camp, et s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'assaut, et va mettre le siège devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante et ouvrit ses portes. Il marcha aussitôt vers Érée et Telphysse, dont les habitants se soumirent volontairement. Enfin, l'hiver approchant, il revint à Égée pour se trouver à l'assemblée des Achéens. Il renvoya les Macédoniens prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays. Pour lui, il resta à Égée pour délibérer avec les Achéens sur les affaires présentes.

Dans le temps qu'il y était, Cléomène, voyant que les troupes étaient licenciées, qu'Antigonus n'avait avec lui à Égée, que des soldats étrangers, qu'il était éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin, que cette ville était difficile à garder, à cause de sa grandeur et du peu de monde qu'il y avait ; qu'actuellement elle était mal gardée, parce qu'Antigonus était proche, et, ce qui le flattait davantage, que les deux batailles de Lycée et de Laodicée, avaient fait périr la plupart des habitants en âge de porter les armes, il gagna quelques fuyards messéniens qui se trouvaient alors dans la ville, et, par leur moyen, y entra pendant une nuit, sans être aperçu de personne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains se défendirent avec tant de courage, que Cléomène non seulement fut chassé, mais courut encore risque d'une défaite entière. Même affaire lui était encore arrivée trois mois auparavant, lorsqu'il entra par ruse dans la ville, par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors, comme son armée était plus nombreuse, et qu'il s'était emparé le premier des postes les plus avantageux, il vint à bout de son dessein. Il chassa les Mégalopolitains et se rendit maître de la ville, qu'il saccagea et qu'il détruisit avec tant de cruauté, que l'on avait perdu toute espérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en usa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce

temps-là il ne pouvait ni chez les Mégalopolitains ni chez les Stymphaliens trouver personne qui fût d'humeur à épouser ses intérêts au préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux et passionné pour la liberté, qu'il se rencontra un scélérat, nommé Théarcès, qui se couvrit de cette infamie. Aussi les Clitoriens, soutiennent-ils, et avec raison, que ce traître n'est pas sorti de chez eux, et que c'était un enfant qui leur était resté des soldats qu'on leur avait envoyés d'Orchomène.

Comme, dans ce qui regarde la guerre de Cléomène, j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre historien, et que quelques-uns donnent la préférence à Phylarque, qui souvent raconte des choses tout opposées, je ne puis me dispenser de justifier mon choix : il est important que le faux n'ait pas, dans des écrits publics, le même poids et le même degré d'autorité que le vrai. En général, cet historien a écrit beaucoup de choses sans discernement et sur les premiers mémoires qui lui sont tombés entre les mains ; mais, sans entrer ici en discussion, et sans le démentir sur une grande partie de ce qu'il dit, contentons-nous de considérer ce qu'il rapporte sur le temps dont nous parlons. Cela suffira de reste pour faire connaître quel esprit il a apporté à la composition de son histoire, et combien il était peu propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonos, des Macédoniens, d'Aratus et des Achéens, il dit que les Mantinéens n'eurent pas été plus tôt subjugués, qu'ils tombèrent dans des maux extrêmes ; que cette ville, la plus ancienne et la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de si horribles calamités, que tous les Grecs en étaient hors d'eux-mêmes, et fondaient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ses lecteurs de compassion ; il nous parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachés, de mamelles découvertes ; il nous représente les pleurs et les sanglots des hommes et des femmes, des enfants, et de leurs vieux parents qui étaient enlevés pêle-mêle. Or, tout ce qu'il fait là pour mettre les événements fâcheux comme sous les yeux de ses lecteurs, il le fait dans tout le cours de son histoire. Manière d'écrire basse et efféminée que l'on doit mépriser, pour ne s'attacher qu'à ce qui est propre à l'histoire et en fait toute l'utilité.

Il ne faut pas qu'un historien cherche à toucher ses lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les discours qui ont pu se tenir, ni qu'il s'étende sur les suites de certains événements : il doit laisser cela aux poètes tragiques, et se renfermer dans ce qui s'est dit et fait véritablement, quelque peu important qu'il paraisse. Car la tragédie et l'histoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre : celle-là se propose d'exciter l'admiration dans l'esprit des auditeurs, et de toucher agréablement par des discours qui approchent le plus qu'il est possible de la vraisemblance ; mais il faut que celle-ci, par des discours et des actions vrais, instruisse et persuade. Dans la tragédie, comme il n'est question que de divertir les spectateurs, on emploie le faux sans ménagement, pourvu qu'il soit vraisemblable : mais dans l'histoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela, Phylarque ne nous dit souvent ni la cause des événements qu'il rapporte, ni la manière dont ils sont arrivés. Sans cela néanmoins on ne peut raisonnablement ni être touché de compassion, ni se passionner sur rien. C'est un spectacle fort triste que de voir frapper de verges un homme libre ; cependant, si ce n'est que la punition d'un crime qu'il a commis, cela passe avec raison pour justice ; et si cela se fait pour corriger et instruire, non seulement on loue, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des citoyens, c'est un crime abominable et digne des derniers supplices ; cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultère, sans crainte d'en être puni, et il n'y a point de récompense trop grande pour un homme qui délivre sa patrie d'un traître ou d'un tyran.

Tant il est vrai que, pour juger d'un événement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choses qui se sont faites qu'aux raisons et aux vues qu'on a eues en les faisant, et aux différences qui sont entre elles. Voici donc la vérité du fait.

CHAPITRE XI

Les Mantinéens quittent la ligue des Achéens et sont reconquis par Aratus. - Ils joignent la perfidie à une seconde désertion et ils en sont punis. - Mort d'Aristomaque, tyran d'Argos.

Les Mantinéens se séparèrent d'abord volontairement des Achéens, pour se livrer eux et leur patrie aux Etoliens, et ensuite à Cléomène. Ils avaient pris ce parti, et se gouvernaient selon les lois des Lacédémoniens, lorsque, quatre ans avant qu'Antigonos les subjuguât, ils furent conquis par les Achéens, et leur ville emportée par l'adresse et les

ruses d'Aratus. Or, dans ce temps-là même, il est si peu vrai que leur séparation ait eu pour eux des suites fâcheuses, que ce dernier événement devint célèbre par le changement subit qui s'était fait dans le génie de ces deux peuples.

En effet, Aratus n'eut pas sitôt été maître de la ville, qu'il défendit à ses troupes de toucher à rien de ce qui ne leur appartenait pas, et ensuite, ayant rassemblé les Mantinéens, il leur dit de ne rien craindre et de demeurer comme ils étaient ; que tant qu'ils resteraient unis à la république des Achéens, il ne leur serait fait aucun mal. Un bienfait si peu espéré et si extraordinaire changea entièrement la disposition des esprits ; on oublia les combats qui venaient de se donner et les pertes qu'on y avait faites ; on se fréquenta les uns les autres, on se donna réciproquement des repas : c'était à qui se témoignerait le plus de bienveillance et d'amitié. Et certes les Mantinéens devaient cela aux Achéens et à leur chef, par qui ils avaient été traités avec tant de douceur et d'humanité ; que je ne sais si jamais personne est tombé au pouvoir d'ennemis plus doux et plus indulgents ni si l'on peut se tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Dans la suite, voyant les séditions qui s'élevaient parmi eux, et ce que machinaient contre eux les Etoliens et les Lacédémoniens, ils dépêchèrent des députés aux Achéens pour leur demander du secours. On leur tira au sort trois cents hommes, qui, laissant leur patrie et leurs biens, partirent aussitôt pour Mantinée, et y restèrent pour défendre la patrie et la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoutèrent encore à cette garde deux cents soldats mercenaires, qui devaient faire à Mantinée le même fonction. Peu de temps après une nouvelle sédition s'étant élevée parmi eux, ils appelèrent les Lacédémoniens, les mirent en possession de leur ville, et égorgèrent les Achéens qui s'y trouvèrent. On ne pouvait commettre une infidélité plus grande et plus criminelle ; car après avoir effacé de leur souvenir les bienfaits qu'ils avaient reçus des Achéens et l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux, il fallait du moins ne leur faire aucun tort, et donner un sauf-conduit à ceux de cette nation qu'ils avaient dans leur ville : c'est ce que le droit des gens ne permet pas de refuser même à ses ennemis. Les Mantinéens osent néanmoins violer ce droit, et se rendent coupables du plus grand des crimes, et cela pour persuader Cléomène et les Lacédémoniens de la bonne volonté qu'ils avaient à leur égard. Oser massacrer de leurs propres mains des gens qui, les ayant auparavant conquis eux-mêmes, leur avaient pardonné leur désertion, et qui alors n'étaient chez eux que pour les mettre, eux et leur liberté, à couvert de toute insulte ! se peut-il rien de plus odieux et de plus perfide ? Quelle vengeance peut-on tirer de cet attentat, qui paraisse en approcher ? On dira peut-être qu'après en avoir fait la conquête, on devait les vendre à l'encan avec leurs enfants et leurs femmes. Mais, selon les lois de la guerre, on punit de cette peine ceux mêmes qui n'ont rien fait de criminel. Il aurait donc fallu faire souffrir aux Mantinéens un supplice plus rigoureux ; de sorte que, quand même il leur serait arrivé ce que dit Phylarque, les Grecs n'auraient pas dû en être touchés de compassion ; au contraire, ils auraient dû applaudir à la punition qu'on aurait faite de ce crime. Cependant on ne leur fit rien autre chose que mettre leurs biens au pillage, et vendre les personnes libres à l'encan. Malgré cela, Phylarque, pour dire quelque chose de merveilleux, invente une fable, et une fable qui n'a aucune apparence. Il pense si peu à ce qu'il écrit, qu'il ne fait seulement pas attention à ce qui se passa presque en même temps à l'égard des Tégéates ; car après que les Achéens les eurent conquis, ils ne leur firent rien de semblable à ce qu'il rapporte des Mantinéens. Cependant, si c'est par cruauté qu'ils traitèrent ceux-ci avec tant de rigueur, apparemment qu'ayant fait la conquête des autres dans le même temps, ils ne les auraient pas plus épargnés. Puisqu'ils n'ont donc traité plus rigoureusement que les seuls Mantinéens, il faut que ceux-ci aient été plus coupables.

Il conte encore qu'Aristomaque, Argien, personnage d'une naissance illustre, descendu de tyrans, et lui-même tyran d'Argos, étant tombé entre les mains d'Antigonos et des Achéens, fut relégué à Cenchrée, et qu'on l'y fit mourir dans les supplices les plus injustes et les plus cruels qu'on ait jamais fait souffrir à personne. Toujours semblable à lui-même, et gardant toujours le même style, il feint qu'Aristomaque, pendant les supplices, jetait des cris dont tous les environs retentissaient ; que les uns eurent horreur de ce crime, que d'autres ne pouvaient le croire ; qu'il y en eut qui, indignés, coururent à la maison où ces cruautés s'exerçaient. Mais c'en est assez sur les déclamations tragiques de cet historien. Pour moi, je crois que, quand Aristomaque n'aurait fait aucune injustice aux Achéens, ses moeurs seules, et les crimes dont il a déshonoré sa patrie, le rendaient digne des derniers supplices. Phylarque a

beau dire, pour en donner une grande idée, et pour inspirer à ses lecteurs les sentiments d'indignation où Aristomaque souffrant était lui-même, qu'il n'était pas seulement tyran, mais qu'il était encore né de tyrans ; c'est ce qu'il pouvait avancer de plus fort et de plus atroce contre son héros. Ce nom seul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécration. À l'entendre seulement prononcer, on conçoit tous les crimes et toutes les injustices qui se peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait souffrir à ce personnage des tourments très cruels, comme l'assure notre historien ; mais un seul jour de sa vie devait lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par surprise dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir soutenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté, et en avoir été chassé, parce que les conjurés qui étaient dans la ville, retenus par la crainte du tyran, n'avaient osé se déclarer, Aristomaque, sous prétexte qu'il y avait des habitants qui étaient entrés dans la conspiration, et avaient favorisé l'irruption des Achéens, se saisit de quatre-vingts des premiers citoyens, tous innocents de la trahison dont il les soupçonnait, et les fit égorger sous les yeux de leurs amis et de leurs parents.

Je laisse là les crimes du reste de sa vie, et ceux de ses ancêtres. On ne tarirait pas sur une si belle matière. Concluons que ce n'est point une chose indigne que ce tyran ait souffert quelque chose de ce qu'il avait fait souffrir aux autres ; mais qu'il serait indigne qu'il n'en eût rien souffert, et qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus se récrier contre Antigonus et Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne guerre, ils l'ont fait mourir dans les supplices. Ils l'auraient traité de cette manière pendant la paix, que les gens sensés leur en auraient su bon gré. Que ne méritait-il donc pas après avoir ajouté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il avait faite aux Achéens ? Réduit, peu de temps auparavant, aux dernières extrémités par la mort de Demeulas, et s'étant dépouillé du titre de tyran, il avait, contre toute espérance, trouvé un asile dans la douceur et la générosité des Achéens, qui non seulement l'avaient mis à couvert des peines qui étaient dues à sa tyrannie, mais l'avaient encore admis dans leur république, et lui avaient fait l'honneur de lui donner un commandement dans leurs armées. Le souvenir de ces bienfaits s'évanouit presque aussitôt qu'il les eut reçus. Dès qu'il vit quelque possibilité de se rétablir par le moyen de Cléomène, il ne tarda guère à soustraire sa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un temps où ceux-ci avaient le plus besoin de secours, et à se ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'était pas à Cenchrée qu'il le fallait appliquer aux tourments et le faire mourir pendant la nuit, on devait le traîner partout, et donner son supplice et sa mort en spectacle à tout le Péloponnèse. Cependant on se contenta de le jeter dans la mer, pour je ne sais quel crime qu'il avait commis à Cenchrée.

CHAPITRE XII

Fidélité des Mégalopolitains pour les Achéens, leurs alliés. - Autres méprises de Phylarque.

Le même historien, persuadé qu'il est de son devoir de rapporter les mauvaises actions, exagère et raconte avec chaleur les maux qu'ont endurés les Mantinéens, et ne dit pas un mot de la générosité avec laquelle ils furent soulagés par les Mégalopolitains ; comme si le récit des mauvaises actions appartenait plus à l'histoire que celui des actions vertueuses ; comme si le lecteur tirait moins d'instructions des faits louables que de ceux que l'on doit avoir en horreur. Pour faire valoir la générosité et la modération dont Cléomène usa envers les Mégalopolitains, Phylarque décrit la manière dont il prit leur ville, l'ordre qu'il y mit pour qu'il ne lui fût fait aucun tort ; il parle des courriers que ce roi leur dépêcha aussitôt à Messéna, pour leur demander qu'en reconnaissance des ménagements qu'il avait eus pour leur patrie, ils voulussent bien s'unir d'intérêts et agir de concert avec lui. Il n'oublie pas non plus que les Mégalopolitains ne purent pas souffrir qu'on achevât la lecture de la lettre du roi, et qu'ils assommèrent les messagers à coups de pierre. Mais, ce qui est inséparable de l'histoire, ce qui lui est propre, savoir, les faits où l'on voit briller la constance et la générosité, il ne daigne pas seulement en faire la moindre mention. Il en avait cependant ici une belle occasion. Ceux-là passent pour honnêtes gens, pour gens d'honneur, qui pensent bien de leurs amis et de leurs alliés, et qui ont le courage de faire connaître ce qu'ils en pensent : on loue, on remercie, on récompense ceux qui, pour la défense de leurs amis et de leurs alliés, regardent d'un oeil sec leur ville assiégée et leur patrie ravagée. Que devons-nous donc penser des Mégalopolitains ? ne méritent-ils pas que nous en ayons l'idée du monde

la plus grande et la plus magnifique ? D'abord ils virent leur pays désolé par Cléomène ; leur fidélité pour les Achéens leur fit ensuite perdre entièrement leur patrie, et enfin, malgré une occasion presque miraculeuse qui se présenta de la recouvrer, ils aimèrent mieux rester privés de leur pays, de leurs tombeaux, de leurs sacrifices, de leur patrie, de leurs biens, en un mot de tout ce que les hommes ont de plus cher, que de manquer à ce qu'ils devaient à leurs alliés. S'est-il jamais rien fait, ou se peut-il rien faire de plus héroïque ? est-il quelque action sur laquelle un historien puisse à plus juste titre arrêter un lecteur ? Pour porter les hommes à garder la foi des traités et à former des républiques justes et solides, y a-t-il un fait plus propre que celui-là ? Cependant Phylarque n'en dit pas un mot ; c'est que, manquant de discernement, il ne savait pas choisir et distinguer les faits qui avaient le plus d'éclat, et qu'il convient le plus à un historien de rapporter.

Il dit encore que, sur le butin fait à Mégalopolis, les Lacédémoniens prirent six mille talents, dont, selon la coutume, il devait en revenir deux mille à Cléomène. Qui ne sera pas surpris ici de voir cet auteur ignorer ce que tout le monde sait des richesses et des forces des Grecs, chose cependant dont un historien doit être parfaitement instruit ? Pour moi, j'ose assurer que, quand on vendrait tous les biens et les mobiliers des peuples du Péloponnèse, en exceptant néanmoins les hommes, on ne ramasserait pas une pareille somme. Et je ne parle pas seulement de ces temps malheureux, où cette province fut entièrement ruinée par les rois de Macédoine, et encore plus par les guerres civiles ; mais même de nos jours, où cependant les Péloponnésiens vivent dans une parfaite union, et sont dans l'abondance de toutes choses. Ce que j'avance ici, ce n'est pas sans raison. En voici la preuve. Il n'y a personne qui ne sache que, quand les Athéniens, pour faire avec les Thébains la guerre aux Lacédémoniens, envoyèrent dix mille hommes et équipèrent cent galères, on ordonna qu'il se ferait une estimation des terres, des maisons, et de tout le reste des biens de l'Attique, pour lever ensuite l'argent nécessaire aux frais de la guerre. La chose fut exécutée, et l'estimation ne monta en tout qu'à cinq mille sept cent cinquante talents. Après cela peut-on douter de ce que je viens d'avancer du Péloponnèse ?

Que l'on ait tiré alors de Mégalopolis plus de trois cents talents, c'est ce que l'on n'aurait osé assurer, quelque envie que l'on eût d'exagérer les choses ; car il est constant que la plupart des hommes libres et des esclaves s'étaient retirés à Messéna. Et une autre preuve à laquelle il n'y a point de réplique : selon Phylarque lui-même, les Mantinéens ne le cèdent aux peuples d'Arcadie ni en forces ni en richesses. Cependant, après que leur ville eut été prise, quoique personne n'en fût sorti, et qu'il ne fût pas aisé aux habitants de rien cacher, tout le butin, en comptant même les hommes, ne dépassa pas trois cents talents.

Ce qu'il assure au même endroit est encore plus surprenant, disant que, dix jours avant la bataille, il vint un ambassadeur, de la part de Ptolémée, dire à Cléomène que ce prince ne jugeait plus à propos de lui fournir de l'argent, et qu'il l'exhortait à faire la paix avec Antigonus ; que celui-ci, après avoir entendu l'ambassadeur, jugea qu'il fallait au plus tôt livrer la bataille avant que cette nouvelle parvint à la connaissance de l'armée, parce qu'il ne croyait pas pouvoir par lui-même payer ses troupes. Or, si dans ce temps-là il avait eu six mille talents, il aurait surpassé Ptolémée même en richesses ; quand même il n'en aurait eu que trois cents, ç'aurait été autant qu'il en fallait pour soutenir tranquillement la guerre contre Antigonus. Notre historien n'y pense donc pas, lorsqu'après avoir fait Cléomène si puissamment riche, il le met en même temps dans la nécessité de tout attendre du secours de Ptolémée. Il a commis grand nombre de fautes pareilles par rapport au temps dont nous parlons, et dans tout le cours de son ouvrage. Mais ce que nous venons de dire suffit pour en faire juger, et d'ailleurs le dessein que je me suis d'abord proposé ne me permet pas d'en relever d'avantage.

CHAPITRE XIII

Irruption de Cléomène dans le pays des Argiens. - Détail des forces de Cléomène et qu'Antigonus. - Prélude de la bataille. Disposition des deux armées.

Après la prise de Mégalopolis, pendant qu'Antigonus prenait ses quartiers d'hiver à Argos, Cléomène au commencement du printemps assembla ses troupes, et leur ayant dit, pour les animer à bien faire, tout ce que les

conjonctures demandaient, il se jeta sur le pays des Argiens. Il y eut bien des gens qui regardèrent cet acte comme téméraire, parce que les avenues de la province étaient bien fortifiées. Mais, à penser juste, il n'avait rien à craindre, et il fit en homme sage. Les troupes d'Antigonus congédiées, il était aisé de juger premièrement qu'il pouvait sans risque fondre sur le pays ; et que quand il aurait porté le pillage jusqu'au pied des murailles, les Argiens, sous les yeux desquels cela se passerait, ne manqueraient pas d'en savoir mauvais gré à Antigonus, et d'en faire des plaintes amères : que si Antigonus, pour calmer le murmure du peuple, sortait de la ville et hasardait une bataille avec ce qu'il avait actuellement de troupes, Cléomène avait tout lieu de croire qu'il remporterait aisément la victoire ; et qu'au contraire, si Antigonus demeurait dans son premier dessein et restait tranquille, son irruption avait donné l'épouvante aux ennemis, et inspiré de la confiance à ses troupes ; il pourrait sans danger se retirer dans son pays. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avait prévu. Les Argiens ne purent voir sans impatience leur pays saccagé ; assemblés par troupes, ils blâmaient hautement la conduite d'Antigonus. Ce prince, en grand capitaine, ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléomène, suivant son projet, ravage le pays, et par là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, et retourne dans son pays sans avoir rien eu à souffrir.

L'été venu, les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Il avait avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cents chevaux, mille Agrianiens et autant de Gaulois ; des étrangers au nombre de trois mille fantassins et trois cents chevaux, autant de fantassins et de cavaliers du côté des Achéens, tous hommes choisis, et mille Mégalopolitains, armés à la façon des Macédoniens, et commandés par Cercidas, un de leurs citoyens. Les alliés étaient les Béotiens, au nombre de deux mille hommes de pied et deux cents chevaux ; mille fantassins et cinquante chevaux des Épirotes ; autant d'Acarnaniens, et seize cents Illyriens que commandait Demetrius de Pharos ; en sorte que toute cette armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux. Cléomène, s'attendant à cette irruption, avait fortifié tous les passages par des gardes, des fossés et des abattis d'arbre, et avait mis son camp à Sélasié, ayant environ vingt mille hommes. Il conjecturait sur de bonnes raisons que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays ; en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Éva et l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Éva son frère Euclide à la tête des alliés, et se mit, lui, sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers. Au bas, le long du fleuve, des deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigonus, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène avait assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressemblait à un gros de soldats sous les armes et prêts à combattre ; qu'il n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et le défendre ; qu'enfin la disposition de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie d'attaquer l'ennemi et d'en venir sitôt aux mains. Il alla camper à peu de distance, et se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation des différents postes, et le caractère des nations qui composaient l'armée ennemie. Quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter. Mais comme ils étaient partout sur leurs gardes, et que tous les côtés étaient également hors d'insulte, l'on convint enfin de part et d'autre qu'il en fallait tenir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes armées, qui ne cédaient en rien une à l'autre.

Contre ceux qui étaient au mont Éva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, et les Illyriens par divisions alternativement. Cette première ligne était conduite par Alexandre fils d'Acète, et Demetrius de Pharos. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois. Derrière eux étaient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie il la rangea sur la rivière, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons Achéens et d'autant de Mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie derrière l'autre, parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un

plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Éva, était un linge qu'on devait élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avaient passé le Gorgyle pendant la nuit, et s'étaient attachés au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains et la cavalerie, c'était une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on élèverait en l'air d'auprès du roi.

CHAPITRE XIV

Bataille de Sélasie entre Cléomène et Antigonus.

Lorsque le temps de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devait faire, tous se montrèrent et commencèrent le choc au mont Éva. Alors les hommes armés à la légère qui avaient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des Achéens n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopoemen comprit le danger, et, prévoyant ce qui allait arriver, il voulut d'abord en avertir les chefs, qui ne daignèrent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé, et qu'il était fort jeune. Alors, ayant pressé avec instance ses concitoyens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers qui chargeaient en queue, entendant les cris et voyant la cavalerie aux mains, quittèrent les Illyriens pour courir à leurs premiers postes et secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce temps-là les Illyriens, les Macédoniens et ceux qui avec eux étaient à la première ligne, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance contre les ennemis. Cela fit connaître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopoemen. On dit qu'après l'action Antigonus ayant demandé à Alexandre, qui commandait la cavalerie, pourquoi il avait commencé le choc avant que le signal fût donné, celui-ci ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune soldat de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, il dit : « Ce jeune homme , en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand capitaine, et vous, capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme. »

Euclidas, voyant les ennemis venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupait, tandis qu'il devait fondre sur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, et gagner ainsi sans danger la hauteur. Par cette manoeuvre il eût jeté la confusion dans les rangs des ennemis, il les eût empêchés de faire usage de leurs armes et de leur ordre de bataille, et favorisé comme il l'était par la situation des lieux, il les eût entièrement mis en fuite. Mais, se flattant que la victoire ne pouvait lui manquer, il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il resta sur le sommet où il avait été d'abord posté, croyant apparemment qu'on ne pouvait laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente raide et escarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire, comme il ne s'était pas gardé de terrain pour reculer, et que ses adversaires approchaient en bon ordre, il se vit enfin si serré, qu'il fut obligé de combattre sur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtemps la pesanteur de l'armure et de l'ordre de bataille. Les Illyriens aussitôt se mirent en état de combattre, mais Euclidas, qui n'avait de terrain ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt renversé et obligé de prendre la fuite par les descentes raides et escarpées qui achevèrent de mettre son armée en déroute.

Pendant ce temps-là, la cavalerie était aux mains. Celle des Achéens se battait vivement, et surtout Philopoemen, parce que cette bataille devait décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, et, combattant pied à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses.

Au mont Olympe, les deux rois firent commencer le combat par les soldats armés à la légère et les étrangers, dont ils avaient environ chacun cinq mille. Comme l'action se passait sous les yeux des deux rois et des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang se battaient avec la plus grande opiniâtreté. Cléomène, voyant que son frère avait été mis en fuite, et que la cavalerie qui était dans la plaine commençait à plier, craignit que l'armée ennemie ne vint fondre sur lui de tous les côtés, et se crut obligé de renverser tous les retranchements de son camp, et d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes ayant donné aux hommes armés à la légère le signal de se retirer de

l'espace qui était entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grand cris de part et d'autre, tournent leurs sarisses et commencent à charger. L'action fut vive : tantôt les Macédoniens reculaient, pressés par la valeur des Lacédémoniens ; tantôt ceux-ci étaient repoussés par la pesanteur de la phalange macédonienne. Enfin, les troupes d'Antigonus, s'avançant piques baissées, et tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchements. Ce fut une déroute générale: une grande partie des Lacédémoniens furent tués, le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte ; de là, dès que la nuit fut venue, il descendit à Gytium, où il s'embarqua sur les vaisseaux qu'il faisait tenir prêts depuis longtemps, et fit voile avec ses amis pour Alexandrie.

Antigonus entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajouter à la douceur et à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens. Il remit leur république dans l'état où leurs pères la leur avaient laissée, et peu de jours après, sur la nouvelle qu'il reçut que les Illyriens s'étaient jetés sur la Macédoine et la ravageaient, il en partit avec toute son armée. Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendait le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune. Si Cléomène eût reculé la bataille de quelques jours, ou si, retiré à Sparte, il y eût un peu attendu une occasion favorable de rétablir ses pertes, il se serait maintenu dans la royauté.

À Tégée, Antigonus remit encore la république dans son premier état, et partit deux jours après pour Argos, où il arriva au temps que l'on célébrait les jeux Néméens. De là, après avoir reçu de la république des Achéens en général et de chaque ville en particulier tout ce qui pouvait immortaliser sa gloire et son nom, il s'avança à grandes journées vers la Macédoine. Il y surprit les Illyriens, et les défit en bataille rangée. Mais les efforts qu'il fit en animant ses soldats et en criant pendant l'action, lui causèrent une perte de sang, laquelle fut suivie de je ne sais quelle maladie dont il ne releva point. C'était un prince sur l'habileté et la probité duquel tous les Grecs avaient fondé de grandes espérances. Il laissa en mourant le royaume à Philippe, fils de Demetrius. Je me suis un peu étendu sur cette guerre, parce que, ce temps-là touchant à ceux dont nous devons faire l'histoire, j'ai cru qu'il serait utile et même nécessaire, suivant mon premier dessein, de faire voir clairement quel était alors l'état des Lacédémoniens et des Grecs.

Vers le même temps, Ptolémée étant mort, Ptolémée Philopator lui succéda. Après la mort de Seleucus, fils de Seleucus Callinicus, qu'on appelait aussi Pogon, Antiochus son frère régna dans la Syrie. Il arriva à ces rois à peu près la même chose qu'à ceux qui, après la mort d'Alexandre, avaient possédé ces royaumes, c'est-à-dire que, comme Seleucus, Ptolémée et Lysimachus moururent vers la cent vingt-quatrième olympiade : ceux-ci moururent vers la cent trente-neuvième.

Après avoir jeté les fondements de toute notre histoire, et avoir montré dans ce prélude en quel temps, de quelle manière et pour quelles raisons les Romains, n'ayant plus rien à conquérir dans l'Italie, commencèrent à étendre au dehors leur domination, et osèrent disputer aux Carthaginois l'empire de la mer ; après avoir fait connaître quel était alors l'état où étaient les Grecs, les Macédoniens et les Carthaginois; puisque nous sommes enfin arrivés au temps où nous nous étions proposé d'abord de venir, je veux dire à ces temps où les Grecs devaient entreprendre la guerre sociale, les Romains celle d'Hannibal, et les rois d'Asie celle de la Coilé-Syrie, nous ne ferons pas mal de finir ce livre où finissent les événements précédents, et où sont morts les princes qui en ont été les auteurs.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

But que Polybe se propose en écrivant l'histoire de son temps. - Distribution des événements qu'il doit raconter.

On a vu dans le premier livre, que nous commencerions cet ouvrage par la guerre sociale, celle d'Hannibal et celle de la Coilé-Syrie ; nous y avons dit aussi pourquoi, remontant à des temps plus reculés, nous écrivions les deux livres qui précèdent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, et rendre compte tant des raisons pourquoi elles ont

été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont devenues si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel temps et pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites sous l'obéissance des Romains, événement dont le commencement est connu, le temps déterminé, et le succès avoué et reconnu de tout le monde. Pour parvenir à ce but, il est bon de faire mention en peu de mots des choses principales qui se sont passées entre le commencement et la fin ; rien n'est plus capable de donner une juste idée de toute l'entreprise ; car, comme la connaissance du tout sert beaucoup pour acquérir celle des choses particulières, et que réciproquement la connaissance des choses particulières aide beaucoup à connaître le tout, nous ne pouvions mieux faire, à mon sens, que d'instruire le lecteur de ces deux manières.

J'ai déjà fait voir quel était en général mon dessein, et jusqu'où je devais le conduire. Tout ce qui s'est passé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, et finit au renversement de la monarchie macédonienne ; et entre le commencement et la fin il s'est écoulé cinquante-trois ans, pendant lesquels tant et de si grands événements sont arrivés, qu'on n'en a jamais vu de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la quarantième olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Hannibal, nous dirons de quelle manière les premiers se jetèrent sur l'Italie, et y ébranlèrent la domination des Romains jusqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, et de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet empire. Nous verrons ensuite Philippe de Macédoine venir se joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il faisait vers le même temps contre les Etoliens, et qu'il eut pacifié les affaires de la Grèce. Après cela, Antiochus et Ptolémée Philopator se disputeront la Coilé-Syrie, et se feront la guerre pour ce royaume. Puis les Rhodiens et Prusias se déclareront contre les Byzantins, et les forceront à se désister du péage qu'ils exigeaient de ceux qui naviguaient dans le Pont. Là nous interrompons le fil de notre narration pour examiner la forme de gouvernement des Romains, et on verra qu'il ne pouvait être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie et dans la Sicile, et pour soumettre les Espagnes et les Gaules, mais encore pour défaire entièrement les Carthaginois, et penser à conquérir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron, roi de Syracuse, d'où nous passerons en Egypte pour dire les troubles qui y arrivèrent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus et Philippe, conspirant ensemble pour se partager le royaume laissé au fils de ce roi, tâchèrent par fraude et par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte et de la Carie, celui-là de la Coilé-Syrie et de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains et les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Libye et dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Grèce, où les affaires changèrent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus et des Rhodiens contre Philippe ; de quelle manière les Romains firent la guerre à ce prince; quelles en furent les causes, et quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colère des Etoliens, lorsque, ayant appelé Antiochus d'Asie, ils allumèrent le feu de la guerre entre les Achéens et les Romains. Nous dirons la cause de cette guerre, et ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il est obligé de se retirer de la Grèce ; puis, défait, il abandonne tout le pays qui est en deçà du mont Taurus ; et enfin les Romains, après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendent maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, et délivrent l'Asie Citérieure de la crainte des Barbares et de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens et les Céphaléniens furent accablés ; d'où nous passerons aux guerres qu'Eumènes eut à soutenir contre Prusias et les Gaulois de Grèce, et à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union et du gouvernement des Péloponnésiens, et des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'histoire et les faits qu'on y aura vus seront représentés en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Épiphanes dans l'Egypte, la guerre de Persée et la ruine entière de la monarchie

macédonienne.

Par là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devait juger de ce qu'il a de louable ou de répréhensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événements, je devrais borner là mon ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers événements ; que la puissance romaine fut alors à son plus haut point, et que tout le monde était forcé de reconnaître qu'il ne restait plus qu'à leur obéir et à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus ; souvent les plus heureux, faute d'en avoir fait bon usage, ont été cause de très grands malheurs, de même qu'il y a eu bon nombre de gens à qui des accidents très fâcheux ont été d'une très grande utilité, parce qu'ils ont su les supporter avec courage. Outre les événements, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différents sentiments qu'on a eus pour ceux qui étaient à la tête des affaires ; les penchants et les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le foyer domestique, que par rapport au gouvernement. Par ce moyen notre siècle connaîtra si l'on doit se soustraire à la domination romaine ou s'y soumettre, et les siècles à venir jugeront si elle était digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre but que de vaincre et de subjuguier ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires et par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vue de triompher de ses ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit à un autre ; les sciences et les autres arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connaissance ; on cherche en tout ce que l'on fait ou l'agréable ou l'honnête ou l'utile. Cet ouvrage ne sera donc parfait et accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au temps où de nouveaux troubles se sont élevés, et qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits et les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, et que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulèvement que les Romains allèrent porter la guerre chez les Celtibériens et les Vaccaïens ; que les Carthaginois la firent à Masinissa, roi dans l'Afrique ; qu'en Asie, Attalus et Prusias se la déclarèrent l'un à l'autre ; qu'Oropherne, aidé par Demetrius, chassa du trône Ariarathe, roi de Cappadoce, et que celui-ci y remonta par ses seules forces, que Seleucus, fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le royaume et la vie par la conspiration des autres rois, que les Romains permirent aux Grecs, accusés d'être les auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence, que, peu de temps après, ces mêmes Romains attaquèrent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de pays, mais ensuite dans le dessein de les détruire entièrement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite, qu'enfin, vers le même temps, les Macédoniens ayant renoncé à l'alliance des Romains, et les Lacédémoniens s'étant détachés de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Grèce commencer et finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter et le conduire à sa perfection! Je suis cependant persuadé que, quand même je viendrais à manquer, il ne serait pas abandonné, et que d'habiles gens, charmés de sa beauté, se feraient un devoir de le remplir. Maintenant que, pour donner aux lecteurs une connaissance générale et particulière de cette histoire, nous avons rapporté sommairement les principaux faits sur lesquels nous devons dans la suite nous étendre, il est temps de rappeler ce que nous avons promis, et de reprendre le commencement de notre sujet.

CHAPITRE II

Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Hannibal. Réfutation de l'historien Fabius sur ces causes.

Quelques historiens d'Hannibal donnent deux raisons de la seconde guerre que les Romains déclarèrent aux Carthaginois. La première est, selon eux, le siège mis par ceux-ci devant Sagonte et l'autre, l'infraction du traité par lequel ils avaient solennellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi, j'accorderai bien que ce furent là les commencements de la guerre, mais je ne puis convenir que c'en aient été les motifs. En effet, c'est comme si l'on disait que l'invasion d'Alexandre en Asie a été la cause de la guerre contre les Perses, et que la guerre des Romains contre Antiochus, est venue de la descente que ce roi fit à Démétriade. Ces deux causes, loin d'être les vraies, ne sont pas même probables ; car qui pourrait penser que l'invasion d'Alexandre ait été la cause de plusieurs choses que ce prince, et avant lui Philippe son père, avaient faites pour se disposer à la guerre contre les Perses ? On doit dire la même chose de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vint à Démétriade. Pour raisonner de la sorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cause et prétexte, et ne savoir pas que ces deux derniers sont ce qui, dans toutes choses, précède tout, et que le commencement n'est que le dernier des trois. J'appelle commencement les premières démarches que l'on fait, les premiers mouvements que l'on se donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire ; mais les causes, c'est ce qui précède tout jugement et toute délibération. Ce sont les pensées qui se présentent, les dispositions que l'on prend, les raisonnements qui se font en conséquence, et sur lesquels on se détermine à juger et à former un dessein. Ce que je vais dire éclaircira ma pensée.

Rien n'est plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perses. Le premier fut le retour des Grecs, qui, revenant, sous la conduite de Xénophon, des satrapies de l'Asie supérieure, et traversant toute l'Asie avec laquelle ils étaient en guerre, n'avaient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas, roi de Lacédémone, en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappelé qu'il était dans, la Grèce par les troubles dont elle était alors agitée ; car Philippe, considérant d'un côté la mollesse et la lâcheté des Perses, et de l'autre, les grandes ressources qu'il avait, lui et les siens, pour la guerre, excité d'ailleurs par l'éclat et la grandeur des avantages qu'il tirerait de la conquête de cet empire, après s'être concilié la faveur des Grecs, prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, et disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avaient reçues. Il est donc hors de doute que des deux choses que nous avons rapportées, les premières ont été les causes de la guerre contre les Perses, que la dernière n'en a été que le prétexte, et qu'enfin le commencement a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci, croyant que les Romains, enflés du succès qu'avait eu leur guerre contre Philippe, les méprisaient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appelèrent à leur secours Antiochus, mais la colère les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre et de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté ; c'est à quoi ils exhortaient et animaient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus, l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la descente d'Antiochus à Démétriade.

Je me suis arrêté longtemps sur cette distinction, non que j'eusse en vue de censurer les historiens, mais parce que l'instruction des lecteurs le demandait. Car de quelle utilité est pour les malades un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies ? que peut-on attendre d'un ministre d'Etat qui ne connaît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un royaume ? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais de remède convenable, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connaissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événements ; car souvent une bagatelle, un rien donnent lieu à des événements très importants, et, en tout, on ne remédie à rien plus aisément qu'aux premiers mouvements et aux premières pensées.

Selon Fabius, historien romain, ce fut l'avarice et l'ambition démesurée d'Hasdrubal, jointes à l'injure faite aux

Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre punique. Fabius prétend que ce général, s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, eut le projet, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les lois de sa République, et de l'ériger en monarchie ; que les principaux magistrats, s'étant aperçus de son dessein, y furent unanimement opposés ; qu'Hasdrubal alors sortit d'Afrique, et que, de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le Sénat de Carthage ; qu'Hannibal, qui dès l'enfance était entré dans les vues de son oncle et avait tâché de le suivre, tint la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne ; et que ce fut pour se conformer à ces vues d'Hasdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distingués, qui approuvât ce qu'Hannibal avait fait à l'égard de Sagonte. Fabius ajoute qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein ou de se faire livrer Hannibal ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais si l'on demandait à cet historien, pourquoi, en supposant que l'entreprise d'Hannibal eût déplu aux Carthaginois, cette République n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçait ? ce que pouvaient faire les Carthaginois de plus juste et de plus avantageux que de se rendre à ce que les Romains demandaient d'eux ? si en abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils ne s'étaient pas défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur état, ils n'auraient pas assuré la tranquillité à leur patrie, et étouffé le feu de la guerre, lorsque pour se venger, il ne leur en aurait coûté qu'un sénatus-consulte ? si l'on fait, dis je, cette question à notre historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre, puisque les Carthaginois ont été si éloignés d'une sage conduite, qu'après avoir fait la guerre sous les ordres d'Hannibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer, et qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste, si j'ai fait ici mention de Fabius et de son histoire, ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses lecteurs ; car il n'y a point de lecteur qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet historien est peu judicieux ; mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, et d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte ; car on voit des gens qui, faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, et se laissant prévenir par préjugé qu'il était contemporain et sénateur, aussitôt se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout à fait mépriser son autorité, mais que, seule, elle n'est pas suffisante, et qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III

Première cause de la seconde guerre punique, la haine d'Hamilcar Barca contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisième cause, la conquête de l'Espagne par Hamilcar.

Je crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première est le ressentiment d'Hamilcar, surnommé Barca, et père d'Hannibal ; car, quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avait commandées à Éryce étaient encore entières, et dans les mêmes sentiments que leur chef. Si, cédant aux temps, il avait fait la paix après la bataille qu'avaient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restait toujours la même, et n'attendait que le moment d'éclater. Il aurait même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, et s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus à déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas à se mettre en défense, persuadés qu'ayant la justice à leur côté, ils ne manqueraient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les livres qui précèdent, et sans lesquels on ne pourrait comprendre ni ce que je dis ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égards à cette justice, les Carthaginois furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés et n'ayant plus de ressources, ils consentirent, pour avoir la paix, à abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talents au tribut

qu'ils payaient déjà.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie, car Hamilcar, animé par sa propre indignation et par celle que ses concitoyens en avaient conçue, n'eut pas plus tôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle serait pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditait contre les Romains.

Les rapides progrès qu'il fit dans ce vaste pays doivent être regardés comme la troisième cause de la seconde guerre punique : les Carthaginois ne s'y engagèrent que parce qu'avec le secours des troupes espagnoles, ils crurent avoir de quoi tenir tête aux Romains.

Quoique Hamilcar soit mort dix ans avant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourrait se servir pour cela, je n'en citerai qu'une, qui rendra la chose évidente. Après qu'Hannibal eut été vaincu par les Romains, et qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller réfugier chez Antiochus, les Romains, sachant ce que méditaient contre eux les Etoliens, envoyèrent des ambassadeurs chez ce prince, dans le dessein de le sonder et de voir quelles pouvaient être ses vues. Les ambassadeurs, ayant découvert qu'il prêtait l'oreille aux propositions des Etoliens, et qu'il n'épiait que l'occasion de se déclarer contre les Romains, tâchèrent de lui rendre Hannibal suspect, et pour cela lui firent assidûment leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua à se défier d'Hannibal, et ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclairer l'un l'autre sur cette défiance. Hannibal se défendit du mieux qu'il put, mais voyant que ses raisons ne satisfaisaient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours : " Quand mon père se disposa à entrer en Espagne avec une armée, je n'avais alors que neuf ans ; j'étais auprès de l'autel pendant qu'il sacrifiait à Jupiter. Après les libations et autres cérémonies prescrites, Hamilcar, ayant fait retirer tous les ministres du sacrifice, me fit approcher, et me demanda en me caressant si je n'aurais pas envie de le suivre à l'armée. Je répondis, avec cette vivacité qui convenait à mon âge, non seulement que je ne demandais pas mieux, mais que je le priais instamment de me le permettre ; là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'autel, et m'ordonna de jurer sur les victimes que jamais je ne serais ami des Romains. Jugez par là quelles sont mes dispositions. Quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincèrement dévoué : quand vous penserez à transiger et à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais méfiez-vous et tenez-vous sur vos gardes : je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. " Ce discours, qui paraissait être sincère et partir du cœur, dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avait auparavant conçus sur la fidélité d'Hannibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Hamilcar et de tous les projets qu'il avait formés contre les Romains, est précis et sans réplique. Mais cette haine paraît encore plus dans ce qu'il fit ensuite, car il leur suscita deux ennemis, Hasdrubal son gendre, et Hannibal son fils, qui étaient tels, qu'après cela il ne pouvait rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portait. Hasdrubal mourut avant que de pouvoir mettre son dessein à exécution, mais Hannibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié que lui avait transmise son père contre les Romains. De là, ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer les motifs qui portent les puissances à traiter de paix où à faire alliance avec eux. À moins que les circonstances ne soient impérieuses, on doit se tenir sur la réserve, et avoir toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; mais si leur soumission est sincère, on peut en disposer comme de ses sujets et de ses amis, et leur demander avec confiance tous les services qu'elles sont capables de rendre. Telles sont donc les causes de la guerre d'Hannibal. En voici les commencements.

CHAPITRE IV

Hannibal est nommé général des armées. - Ses conquêtes en Espagne. - Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. - Prise de Sagonte par Hannibal. - Victoire remportée par les Romains sur Demetrius.

Les Carthaginois étaient fort sensibles à la perte qu'ils avaient faite de la Sicile, mais ils avaient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne, et l'augmentation du tribut qu'on leur avait imposé. C'est pour cela qu'après qu'ils eurent soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur était rapporté contre les Romains était toujours bien reçu. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Hasdrubal, qu'ils avaient fait gouverneur d'Espagne après la mort d'Hamilcar, d'abord ils attendirent, pour lui nommer un successeur, qu'ils sussent de quel côté pencheraient les troupes, et dès que la nouvelle fut venue, que d'un consentement unanime elles s'étaient choisi Hannibal pour chef, aussitôt le peuple, s'étant assemblé, confirma l'élection, et l'on donna à Hannibal le commandement des armées. Élevé à cette dignité, il pensa d'abord à soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, et en fit le siège avec tant de vigueur et d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, et, s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagène. Généreux à l'égard de ceux qui servaient sous lui, payant libéralement les soldats, et leur promettant des récompenses, il se gagna les cœurs et donna de grandes espérances aux troupes. L'été venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vaccaïens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui était grande, bien peuplée, et défendue par des habitants d'une grande valeur, lui résista longtemps, mais enfin il l'emporta. Il courut un grand danger en revenant ; les Carpésiens, nation la plus puissante du pays, avaient pris les armes, et les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades et des Salmantiquois qui s'étaient sauvés par la fuite, étaient accourus à leur secours. Si Hannibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite était immanquable ; mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, et de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcèrent de passer la rivière par plusieurs endroits ; mais la plupart, au débarquement, furent écrasés par les quarante éléphants qui marchaient le long des bords. Dans la rivière même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompa plus aisément le cours de l'eau, et du haut de ses chevaux combattait avec avantage contre l'infanterie. Enfin Hannibal passa lui-même le fleuve, et, fondant sur ces Barbares, il en tua plus de quarante mille sur le champ de bataille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Hannibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidèle aux avis d'Hamilcar son père, il ne voulait pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce temps-là, les Sagontins, craignant pour eux et prévoyant le malheur qui devait leur arriver, envoyaient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisaient les Carthaginois. On fut longtemps à Rome sans faire grande attention à ces progrès ; mais alors on fit partir des ambassadeurs pour s'éclairer sur la vérité des faits.

Hannibal, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'était proposé, revint faire prendre à son armée ses quartiers d'hiver à Carthagène, qui était comme la ville capitale de la nation, et comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissait aux Carthaginois. Là, il rencontra les ambassadeurs romains, et leur donna audience. Ceux-ci, prenant les dieux à témoin, lui recommandèrent de ne pas toucher à Sagonte, qui était sous leur protection, et de demeurer exactement en deçà de l'Ebre, selon le traité fait avec Hasdrubal. Hannibal, jeune alors, et passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, et animé depuis longtemps contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'était depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avaient pris les Romains pour arbitres, et que ces Romains avaient injustement condamné à mort quelques-uns des magistrats ; qu'il ne laisserait pas cette injustice impunie ; que de tout temps la coutume des Carthaginois avait été de prendre la défense de ceux qui étaient injustement persécutés. Et en même temps il dépêchait au Sénat de Carthage pour savoir comment il en agirait avec les Sagontins, qui, fiers de l'alliance des Romains, en usaient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En

un mot il ne raisonnait pas et n'écoutait que la colère et l'emportement qui l'aveuglaient. Au lieu des vraies raisons qui le faisaient agir, il se rejetait sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, s'inquiétant peu de la justice, n'écoutent que les passions par lesquelles ils se sont laissé prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire qu'il fallait que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, et les déchargeassent du tribut qu'ils leur avaient injustement imposé dans les temps malheureux où ceux-ci avaient été chassés de cette île, et qu'il n'y aurait de paix entre eux et les Carthaginois qu'à cette condition ! Il est résulté de là que, pour avoir caché la vraie raison qui lui mettait les armes à la main, et en avoir allégué une qui n'avait nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre, non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice.

Les ambassadeurs, ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile pour Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avaient fait à Hannibal, l'observation du traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensaient pas qu'en cas que ce traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie ; ils croyaient plutôt que ce serait en Espagne, et que Sagonte en serait le théâtre. Le Sénat romain, qui se flattait de la même espérance, prévoyant que cette guerre serait importante, de longue durée, et fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il fallait mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avait reçus des Romains, et allant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avait vu la frayeur où les avaient jetés les Gaulois, et qu'il voyait celle où les jetaient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléomène s'étaient joints à Antigonus, s'était avisé vers ce temps-là de ravager et de renverser les villes d'Illyrie qui appartenaient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des traités, et de porter le ravage dans la plupart des îles Cyclades. Ces désordres attirèrent l'attention des Romains, qui voyaient la maison royale de Macédoine dans un état florissant ; et ils mirent tous leurs soins à pacifier et à s'assurer les provinces situées à l'orient de l'Italie. Ils se persuadaient qu'il serait encore temps de prévenir Hannibal, lorsqu'ils auraient fait repentir les Illyriens de leur faute, et châtié l'ingratitude et la témérité de Demetrius. Ils se trompaient : Hannibal les prévint, et se rendit maître de Sagonte, ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome et dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoyèrent une armée en Illyrie, sous la conduite de L. Emilius, vers le printemps de la première année de la cent quarantième olympiade. Hannibal alors sortit de Carthagène, et s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied des montagnes où se joignent les frontières de Celtibérie, et qui s'étendent jusqu'à la mer : c'est le pays le plus fertile de toute l'Espagne. Hannibal vint camper devant cette ville, et en poussa le siège avec vigueur. Il prévoyait que de la prise de cette ville il tirerait pour la suite les plus grands avantages ; que par là il ôterait toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne ; qu'après avoir jeté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avait déjà subjugués, seraient plus dociles, et ceux qui ne dépendaient encore de personne, plus circonspects ; que, ne laissant pas d'ennemi derrière lui, sa marche en serait plus sûre et plus tranquille ; qu'il y amasserait de l'argent pour l'exécution de ses desseins ; que le butin que les soldats en rapporteraient le rendrait plus vifs et plus ardents à le suivre ; et qu'enfin, avec les dépouilles qu'il enverrait à Carthage, il se gagnerait la bienveillance de ses concitoyens. Animé par ces puissants motifs, il n'épargnait rien pour venir heureusement à bout du siège de Sagonte. Il donnait lui-même l'exemple aux troupes, et se trouvait à tous les travaux. Tantôt il exhortait les soldats, tantôt il s'exposait aux dangers les plus évidents. Enfin, après huit mois de soins et de peines, il emporta la ville d'assaut, et y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers et de meubles. Il mit de côté l'argent pour servir à ses desseins ; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avait fait de prisonniers, et envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avait projeté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer ; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandait d'eux, et, avec l'argent dont il s'était abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se disposaient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jeta dans Dimale une forte garnison et toutes les munitions nécessaires. Il fit mourir dans les autres villes les gouverneurs qui lui étaient opposés, mit à leur place les personnes sur la fidélité desquelles il pouvait compter, et choisit entre ses sujets six mille des hommes les plus braves pour garder Pharos, Le consul romain arrive dans l'Illyrie, et comme les ennemis comptaient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croyaient imprenable, et sur les provisions qu'ils avaient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par le siège de cette ville. Il exhorte les chefs chacun en particulier, et pousse les ouvrages en plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septième jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains des ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, et se mettre sous leur protection. Le consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, et aussitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais ayant appris que la ville était forte, que la garnison était nombreuse et composée de soldats d'élite, et qu'elle avait des vivres et des munitions en abondance, il craignit que le siège ne fût difficile et ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvénients, il eut recours à un stratagème. Il prit terre pendant la nuit dans l'île avec toute son armée. Il en cacha la plus grande partie dans des bois et dans des lieux couverts; et, le jour venu, il se remit en mer, et entra tête levée dans le port le plus voisin de la ville avec vingt vaisseaux. Demetrius l'aperçut, et, croyant se jouer d'une si petite armée, il marcha vers ce port pour s'opposer à la descente des ennemis. À peine en fut-on venu aux mains, que, le combat s'échauffant, il arrivait continuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présentèrent au combat. Ceux des Romains qui avaient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivèrent en ce moment. Entre la ville et le port il y a une hauteur escarpée : ils s'en emparèrent, et arrêtèrent de là ceux qui de la ville venaient pour soutenir les combattants. Alors Demetrius ne songea plus à empêcher le débarquement ; il rassembla ses troupes, les exhorta à faire leur devoir, et les mena vers la hauteur, dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchaient avec impétuosité et en bon ordre, vinrent sur eux, et les chargèrent avec une vigueur étonnante. Pendant ce temps-là les Romains qui venaient de descendre à terre, attaquaient aussi par derrière. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, se virent dans un désordre et une confusion extrêmes. Enfin, pressés de front et en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauvèrent dans la ville, la plupart se répandirent dans l'île par des chemins écartés. Demetrius monta sur des frégates qu'il avait à l'ancre dans des endroits cachés, et, faisant voile pendant la nuit, arriva heureusement chez Philippe, où il passa le reste de ses jours. C'était un prince hardi et brave, mais d'une bravoure brutale et sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractère. Il périt à Messène, qu'il avait entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera temps.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, et la rasa : puis, s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, et y ayant donné ses ordres, l'été fini, il revint à Rome, et y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, et il reçut tous les applaudissements que méritaient l'adresse et le courage avec lesquels il s'était conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V

Guerre des Romains contre les Carthaginois. - Ambassade des Romains à Carthage. - Différents traités faits entre les Romains et les Carthaginois.

Lorsque l'on apprit à Rome la prise de Sagonte, on n'y délibéra point si l'on ferait la guerre aux Carthaginois. Quelques historiens disent que cela fut mis en délibération, et ils rapportent même les discours qui se tinrent pour et contre ; mais c'est la chose du monde la moins vraisemblable. Comment se serait-il pu faire que les Romains, qui l'année précédente avaient déclaré la guerre aux Carthaginois s'il leur arrivait de mettre le pied sur les terres des Sagontins, après la prise de la ville même, doutassent, hésitassent un moment s'ils feraient la guerre ou non ?

Comment passer à ces historiens ce qu'ils disent, que les Sénateurs, consternés de cette nouvelle, menèrent au Sénat des enfants de douze ans, et que ces enfants, à qui l'on avait fait part de tout ce qui s'y était passé, ne s'ouvrirent ni à leurs parents ni à leurs amis sur le secret qui leur avait été confié ? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui est ridicule, que les Romains ont reçu de la fortune le privilège d'apporter la prudence en naissant. De pareilles histoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, si toutefois on peut appeler histoires ce que nous débitent là-dessus Chéréas et Sosile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de barbier ou répétés d'après la plus vile populace.

Dès que l'on connut à Rome l'attentat d'Hannibal contre Sagonte, on envoya sur-le-champ deux ambassadeurs à Carthage, avec ordre de proposer deux choses, dont l'une ne pouvait être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte et à leur préjudice, et l'autre était pour Rome et pour Carthage le commencement d'une affaire très embarrassante et très meurtrière, car leurs instructions portaient ou de demander qu'on leur livrât Hannibal et ceux qui avaient pris part à ses desseins ou de déclarer la guerre. Les ambassadeurs, arrivés à Carthage, déclarèrent en plein Sénat leurs intentions. Les Carthaginois ne les entendirent qu'avec horreur, et donnèrent au plus capable, commission de défendre la cause de la République. Celui-ci ne parla pas plus du traité fait avec Hasdrubal que s'il n'eût jamais été fait ou que s'il eût été fait sans ordre du Sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant que, si les Carthaginois n'avaient aucun égard pour le traité d'Hasdrubal, ils ne faisaient en cela que suivre l'exemple du peuple romain, qui, dans la guerre de Sicile, cassa un traité fait par Luctatius, sous prétexte qu'il avait été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuyaient beaucoup sur le traité qui avait mis fin à la guerre de Sicile et y revenaient à tout moment, prétendant qu'il n'y avait rien qui regardât l'Espagne : qu'à la vérité il y était marqué que de part ni d'autre on ne ferait aucun tort aux alliés, mais que, dans le temps du traité, les Sagontins n'étaient point encore alliés du peuple romain, et là-dessus on ne cessait de relire le traité. Les Romains refusèrent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion pouvait avoir lieu, si Sagonte était encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffiraient peut-être pour terminer le différend, mais que, cette ville ayant été saccagée contre la foi des traités, les Carthaginois ne pouvaient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se justifier de l'infidélité dont ils étaient accusés, qu'autrement, il fallait qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avaient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisaient, par des termes vagues et généraux qui ne décidaient rien. Il était à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légèrement sur cet endroit. On peut se trouver dans des délibérations où il serait important de savoir au juste ce qui se passa dans cette occasion ; et d'ailleurs les historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance et de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sais où l'on pourrait prendre une connaissance exacte des traités qui se sont faits jusqu'à présent entre les Romains et les Carthaginois, car il y en a plusieurs.

Le premier est du temps de L. Junius Brutus et de Marcus Horatius, les deux premiers consuls qui furent créés après l'expulsion des rois, et par l'ordre desquels fut consacré le temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'invasion de Xerxès dans la Grèce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses.

Entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois et leurs alliés, il y aura alliance à ces conditions : que ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du beau promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux ou le culte des dieux, et qu'ils en partiront au bout de cinq jours ; que les marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au crieur et au scribe ; que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi politique en sera garant au vendeur ; que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne... . Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout ; que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun ravage chez les Antiales, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens, et chez quelque

peuple des Latins que ce soit qui obéisse au peuple romain ; qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui ne seront pas sous la domination romaine ; que s'ils en prennent quelque'une, ils la rendront aux Romains en son entier ; qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins ; que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit.

Ce beau promontoire c'est celui de Carthage, qui regarde le septentrion, et au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux vers le midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connaissent les campagnes qui sont aux environs de Byzance et de la petite Syrie, et qu'ils appellent Emporium, le marché, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvu que ce soit sans violence, et qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le pays qui est en deçà du beau promontoire d'Afrique, la Sardaigne et la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands romains d'aller dans tous ces pays, et on leur promet, sous la foi publique, que partout on leur fera bonne justice. Au reste, dans ce traité on parle autrement de la Sardaigne et de l'Afrique que de la Sicile, car on parle des deux premières comme en étant les maîtres, mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le pays latin sont conçues de la même manière. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur était pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens et les Uticéens, et où l'on ajoute au beau promontoire Mastie et Tarséion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller et de bâtir une ville. Mais rapportons les termes du traité : entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens et les alliés de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions, que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau promontoire de Mastie et de Tarséion, que si les Carthaginois prennent dans le pays latin quelque ville qui ne soit pas de la domination romaine, ils garderont pour eux l'argent et les prisonniers, et remettront la ville aux Romains, que si les Carthaginois prennent quelque homme faisant partie des peuples qui sont en paix avec les Romains par un traité écrit, sans pourtant leur être soumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains, que s'il y entre et qu'il soit pris par un Romain, on lui donnera liberté de se retirer, que cette condition sera aussi observée du côté des Romains, que si ceux-ci prennent dans un pays qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourrages, ils ne s'en serviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix et alliance avec les Carthaginois... que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de se faire justice à soi-même, que si quelqu'un le fait, cela sera regardé comme un crime public, que les Romains ne trafiqueront pas ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique, qu'il ne leur sera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux, que s'ils y sont portés par la tempête, ils ne pourront y rester que cinq jours, que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois et à Carthage, un Romain aura pour son commerce et ses actions la même liberté qu'un citoyen, qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce traité que les Carthaginois parlent de l'Afrique et de la Sardaigne comme de deux pays qui leur sont soumis, et qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire, en parlant de la partie de la Sicile, ils désignent la partie qui leur obéit. Les Romains font la même chose à l'égard du pays latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens et Terraciniens, qui sont les peuples du pays latin qui occupent les villes maritimes.

Au temps de la descente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois pensassent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troisième traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédents, mais on ajoute que si les uns ou les autres font alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur sera permis de porter du secours à ceux qui seront attaqués, que, quel que soit celui des deux qui ait besoin de secours, ce seront les

Carthaginois qui fourniront les vaisseaux, soit pour le voyage, soit pour le combat, mais que les uns et les autres paieront à leurs frais la solde à leurs troupes, que les Carthaginois secourront les Romains même sur mer, s'il en est besoin, et qu'on ne forcera point l'équipage à sortir d'un vaisseau malgré lui.

Ces traités étaient confirmés par des serments. Au premier, les Carthaginois jurèrent par les dieux de leurs pères, et les Romains une pierre en main, suivant un ancien usage, par Mars et Enyalios. Le jurement par une pierre se faisait ainsi : celui qui confirmait un traité pas un serment, après avoir juré sur la foi publique, prenait une pierre dans la main et prononçait ces paroles : Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien. Si je pense autrement que je ne jure, que tous les autres jouissent tranquillement de leur patrie, de leurs lois, de leurs biens, de leurs pénates, de leurs tombeaux, et que moi seul je sois brisé comme l'est maintenant cette pierre. Et en même temps il jetait la pierre.

Ces traités subsistent encore, et se conservent sur des tables d'airain au temple de Jupiter Capitolin dans les archives des édiles. Il n'est cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus ; de notre temps même il y avait de vieux Romains et de vieux Carthaginois qui, quoique bien instruits des affaires de leur République, n'en avaient aucune connaissance. Mais qui ne sera surpris que Philin ait osé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monuments : qu'il y avait entre les Romains et les Carthaginois un traité par lequel toute la Sicile était interdite à ceux-là, et à ceux-ci toute l'Italie ; et que les Romains avaient violé le traité et leur serment, lorsqu'ils avaient fait leur première descente en Sicile, Il parle de ce traité comme s'il l'avait vu de ses propres yeux, quoique jamais pareil traité n'ait existé, et qu'il ne se trouve nulle part. Nous avons déjà dit quelque chose de ces traités dans notre introduction, mais il fallait ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avait imposé.

À regarder cependant la descente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avaient faite avec les Mamertins, et du secours qu'ils avaient porté à ce peuple, malgré la perfidie avec laquelle il avait surpris Messène et Rhegio, il ne serait pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossière, que cette descente fut contraire à un traité précédent.

Après la guerre de Sicile on fit un quatrième traité, dont voici les conditions, que les Carthaginois sortiront de la Sicile et de toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie, que de part ni d'autre on ne fera aucun tort aux alliés, que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y lèvera point de soldats, qu'on ne fera point d'alliance avec les alliés de l'autre parti, que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cents talents, et cent d'abord après le traité, que les Carthaginois rendront sans rançon tous les prisonniers qu'ils ont faits sur les Romains.

La guerre d'Afrique terminée, les Romains ayant porté un décret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions, que les Carthaginois abandonneront la Sardaigne, et qu'ils paieront douze cents talents au-delà de la somme marquée ci-dessus.

Enfin, dans le dernier traité, qui fut celui que l'on fit avec Hasdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article que les Carthaginois ne feraient pas la guerre au-delà de l'Ebre. Tels sont les traités conclus entre les Romains et les Carthaginois jusqu'au temps d'Hannibal, et l'on voit que les Romains pouvaient passer en Sicile sans violer leurs serments. Mais il faut avouer qu'au temps où ils conclurent le traité relatif à la Sardaigne, ils n'avaient ni cause ni prétexte plausibles de susciter une seconde guerre aux Carthaginois. Il est de notoriété publique que ce fut contre la foi des traités que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, à sortir de la Sardaigne et à payer le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs marchands furent maltraités en Afrique pendant la guerre des soldats mercenaires ; cette faute était pardonnée depuis que les Romains, ayant reçu des Carthaginois dans leurs ports, leur avaient remis par reconnaissance et sans rançon tous les prisonniers Carthaginois qu'ils avaient chez eux.

CHAPITRE VI

Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre punique. - Raisons de part et d'autre. Utilité de l'histoire. Avantages d'une histoire générale sur une histoire particulière.

Il nous reste à examiner à qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit attribuer la guerre d'Hannibal. Nous avons vu ce que disaient ceux-ci pour se justifier voyons maintenant, non pas ce que disaient les Romains de ce temps-là, car ils étaient alors si indignés du sac de Sagonte, qu'ils ne pensaient point aux raisons qu'on leur prête aujourd'hui, mais ce que ceux de nos jours ne cessent de répéter. Ils disent donc premièrement que les Carthaginois avaient grand tort de ne faire aucun cas des conventions faites avec Hasdrubal, qu'il n'en était pas de ce traité-là comme de celui de Luctatius, où l'on avait ajouté qu'il serait authentique et inviolable, si le peuple le ratifiait, au lieu qu'Hasdrubal avait fait le sien avec pleine autorité, que ce traité portait en termes exprès que les Carthaginois ne passeraient pas à main armée au-delà de l'Ebre. Il est vrai, comme l'assurent les Romains, que, dans le traité fait au sujet de la Sicile, il était porté que les alliés des deux nations seraient en sûreté chez l'une comme chez l'autre, et que par ces alliés on ne doit pas seulement entendre ceux qui l'étaient alors, comme le prétendent les Carthaginois, car on aurait ajouté que l'on ne ferait point d'autres alliés que ceux que l'on avait déjà ou bien que les alliés que l'on ferait après le traité n'y étaient pas compris. Puis donc que l'on ne s'est exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il est évident que les alliés des deux Etats, soit présents, soit à venir, devaient chez l'un et l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un traité par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliés ou de nouveaux amis, toutes les fois qu'on le trouverait à sa bienséance ou de défendre ceux qu'on aurait pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendait donc rien autre chose de part, et d'autre, sinon qu'à l'égard des alliés présents il ne leur serait fait aucun tort, et qu'il ne serait permis en aucune manière aux deux Etats de se faire des alliés l'un chez l'autre, et par rapport aux alliés à venir, qu'on ne lèverait point de soldats, que l'on ne commanderait rien dans les provinces ni chez les alliés les uns des autres, et que les alliés des deux Etats seraient chez l'un et l'autre en sûreté. Il est encore de la dernière évidence que, longtemps avant Hannibal, Sagonte s'était mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable, et dont les Carthaginois même conviennent, c'est qu'une sédition s'étant élevée parmi les Sagontins, ce ne fut pas les Carthaginois, quoique voisins et maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains, et que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons, que, si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnaître que c'est injustement et contre la foi des traités faits, l'un avec Luctatius, et l'autre avec Hasdrubal, que les Carthaginois prirent les armes, puisque le premier portait que les alliés des deux nations seraient en sûreté chez l'une comme chez l'autre ; et que le second défendait de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais, s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre que parce que, chassés de la Sardaigne, ils avaient en même temps été grevés d'un nouveau tribut, et pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui, dans un temps où ils ne pouvaient résister, leur avaient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains, sous la conduite d'Hannibal, était très juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il était assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait se suffire à lui-même, la connaissance des choses passées ne serait peut-être que curieuse et point du tout nécessaire ; mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même ni d'une République entière. Quelque heureux et tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assurance le même bonheur et la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de savoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connaissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on, dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliés ? Si l'on veut acquérir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, et qui nous aident à les exécuter ? En cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assurer et à nous y conserver ?

Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toujours au présent ; ils ne parlent et n'agissent que comme des personnages de théâtre; de sorte que leurs vues sont difficiles à découvrir, et que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténèbres. Il n'en est pas de même des actions passées. Elles nous font clairement connaître quels ont été les sentiments et les dispositions de leurs auteurs. C'est par là que nous connaissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, et de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin, c'est par les choses passées que nous apprenons à prévoir qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la République en général ? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'histoire ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même temps et après. Ôtez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros livres, coûtera trop à acheter et à lire, ne savent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter et de lire quarante livres qui apprennent par ordre et avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile et en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, et ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléomène, roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains et les Achéens à la pointe du Péloponnèse, que de lire et d'acheter les ouvrages qui ont été faits sur chacun des événements en particulier ; car, sans compter que ces ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes livres, on n'y peut rien apprendre de certain : les faits n'y sont pas rapportés avec les mêmes circonstances ; on n'y dit rien des choses qui se sont faites dans le même temps ; cependant, en les comparant ensemble, il est assez ordinaire de se former une autre manière de voir que lorsqu'on les examine séparément. Une troisième raison, c'est qu'il est impossible même d'y indiquer les choses les plus importantes. Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits, celles qui se sont passées en même temps, et plus encore les causes qui les ont précédés. C'est ainsi que nous savons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Hannibal à celle de Philippe, et celle de Sicile à celle d'Hannibal, et qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événements qui tendaient tous à une même fin. Or, on ne peut apprendre tout cela que dans une histoire générale ; celle des guerres particulières, comme de Persée et de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses ; à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie et la conduite de toute une guerre. Or rien ne serait plus mal fondé. Concluons donc qu'autant il est plus avantageux de savoir que d'écouter, autant mon ouvrage l'emportera sur des histoires particulières. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII

Guerre déclarée. - Hannibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. - Précautions qu'il prend avant de se mettre en marche. - Il s'avance vers les Pyrénées. - Digression géographique.

Les ambassadeurs romains laissèrent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avait apporté pour eux la guerre ou la paix, et qu'ils n'avaient qu'à choisir laquelle des deux ils voulaient qu'il en fit sortir. " Celle qu'il vous plaira ", répliqua le roi des Carthaginois. L'ambassadeur ayant repris qu'il en ferait sortir la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptait ; et aussitôt l'assemblée se sépara. Hannibal était alors à Carthagène en quartiers d'hiver. Il commença par renvoyer les Espagnols dans leurs villes. Son dessein était de se gagner par là leur amitié, et de se concilier leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frère Hasdrubal de quelle manière il fallait qu'il s'y prît pour gouverner

l'Espagne, et pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Hannibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer à cet effet, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passèrent en Afrique furent les Thersites, les Mastiens, les Ibères des montagnes et les Olcades ; ce qui faisait en tout douze cents chevaux et treize mille huit cent cinquante fantassins. Il y fit aussi passer des Baléares, peuple ainsi appelé, aussi bien que leur île, parce qu'il se bat avec la fronde. La plupart de ces nations furent placées dans la Métagonie, les autres furent envoyées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'otages et de troupes auxiliaires.

Il laissa à Hasdrubal son frère, en Espagne, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois. Trente-deux des premiers et les cinq derniers avaient leur équipage. La cavalerie était composée de quatre cent cinquante Libyo-Phéniciens et Africains, et de trois cents Lorgnes, de dix-huit cents hommes tant Numides que Massyliens, Masséliens, Maciens et Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Océan; et l'infanterie consistait en onze mille huit cent cinquante Africains, trois cents Liguriens et cinq cents Baléares. Il laissait outre cela vingt et un éléphants. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Hannibal en Espagne que dans les auteurs même qui en ont écrit en particulier, et qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croyables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crue très authentique, l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Hannibal, pendant qu'il était dans l'Italie. Je ne pouvais suivre de meilleurs mémoires.

Hannibal ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoyaient, car il les avait priés de l'informer de la fertilité du pays qui est au pied des Alpes et le long du Pô ; quel était le nombre des habitants ; si c'était des gens belliqueux ; s'il leur restait quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avaient faite auparavant, et que nous avons rapportée dans le livre précédent, pour disposer le lecteur à entendre ce que nous avons à dire dans la suite. Il comptait beaucoup sur les Gaulois, et se promettait de leurs secours toutes sortes de succès. Pour cela, il dépêcha avec soin à tous les petits rois des Gaules, tant à ceux qui régnaient en deçà qu'à ceux qui demeuraient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvait porter la guerre en Italie qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y aurait à passer dans les pays dont nous venons de parler, et qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arrivèrent, et lui apprirent quelles étaient les dispositions et l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, et les fatigues qu'il devait s'attendre à essayer dans ce passage, qui n'était cependant pas absolument impossible. Le printemps venu, Hannibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y était fait en sa faveur, exaltèrent son courage, et, sûr de la bonne volonté de ses concitoyens, il commença pour lors à exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle manière les Romains avaient demandé qu'on les leur livrât, lui et tous les officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du pays où ils allaient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, et de l'alliance qu'ils devaient faire ensemble. Les troupes lui ayant témoigné qu'elles étaient prêtes à le suivre partout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, et congédia l'assemblée. Tout cela s'étant fait pendant les quartiers d'hiver, et tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et environ douze mille chevaux. Ayant passé l'Ebre, il soumet à son pouvoir les Ibergètes, les Bargusiens, les Erenésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être rendu maître en peu de temps de tous ces peuples, avoir pris quelques villes d'assaut, non sans livrer de sanglants combats et perdre beaucoup des siens, il laissa Hannon en deçà de l'Ebre pour y commander, et pour retenir aussi dans le devoir les Bargusiens, dont il se défiait, principalement à cause de l'amitié qu'ils avaient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pied et mille chevaux, qu'il laissa à Hannon, avec les bagages de

ceux qui devaient marcher avec lui. Il renvoya un pareil nombre de soldats chacun dans sa patrie, premièrement pour s'y ménager l'amitié des peuples, et en second lieu pour faire espérer aux soldats qu'il gardait et à ceux qui restaient dans l'Espagne, qu'il leur serait aisé d'obtenir leur congé, motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivait qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, et composée de cinquante mille hommes de pied et de neuf mille chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'était pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étaient de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avaient faites en Espagne.

Mais, de peur que par l'ignorance des lieux on ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que j'indique de quel endroit partit Hannibal, par où il passa, et en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves et les villes, comme font quelques historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connaissance distincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que, pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms ; mais quand il est question de ceux qu'on ne connaît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer que si l'on faisait entendre le son d'un instrument ou toute autre chose qui ne signifierait rien ; car, l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, et ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague et confuse. Il faudrait donc trouver une méthode par laquelle on conduisit le lecteur à la connaissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides et qui lui seraient familières. La première, la plus étendue et la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet univers en quatre parties, et l'ordre que ces parties gardent entre elles, savoir : l'Orient, le Couchant, le Midi et le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différents endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapportons les lieux qui nous sont inconnus à des idées connues familières. Après avoir fait cela pour le monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même manière la terre que nous connaissons. Celle-ci est partagée en trois parties : la première est l'Asie, la seconde l'Afrique, la troisième l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanaïs, au Nil et au détroit des colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays qui est entre le Nil et le Tanaïs, et sa situation par rapport à l'univers est entre le levant d'été et le midi. L'Afrique est entre le Nil et les colonnes d'Hercule, dans cette partie de l'univers qui est au midi et au couchant d'hiver jusqu'au couchant équinoxial, qui tombe aux colonnes d'Hercule. Ces deux parties, considérées en général, occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'orient jusqu'au couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le septentrion, et occupe tout cet espace depuis l'orient jusqu'au couchant. Sa partie la plus considérable est au septentrion entre le Tanaïs et Narbonne, laquelle au couchant n'est pas fort éloignée de Marseille ni des embouchures par lesquelles le Rhône se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est à partir de Narbonne et autour du Rhône jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Le reste de l'Europe, depuis ces montagnes jusqu'au couchant et aux colonnes d'Hercule, est borné en partie par notre mer et en partie par la mer extérieure. La partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, s'appelle Ibérie. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom connu, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, et dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or, comme personne jusqu'à nos jours n'a pu distinguer clairement si l'Éthiopie, où l'Asie et l'Afrique se joignent, est un continent qui s'étend vers le midi ou est environnée de la mer, nous ne connaissons rien non plus de l'espace qui est entre le Tanaïs et Narbonne jusqu'au septentrion. Peut-être que dans la suite en multipliant nos investigations nous en apprendrons quelque chose. Mais on peut hardiment assurer que tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent aujourd'hui, parlent et écrivent sans savoir, et ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avais à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connaissance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre, en se réglant sur celles de l'univers en général. Car, comme en regardant on a coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est désigné, de même, en lisant il faut nous transporter en esprit

dans tous lieux dont on nous parle. Mais il est temps de reprendre la suite de notre histoire.

CHAPITRE VIII

Chemin qu'Hannibal eut à faire pour passer de Carthage-la-neuve en Italie. - Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. - Troubles que leur suscitent les Boïens. - Hannibal arrive au Rhône, et le passe.

Les Carthaginois, dans le temps qu'Hannibal partit, étaient maîtres de toutes les provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis, ayant passé le détroit où sont les colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'aux rochers où, du côté de notre mer, aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Ibères d'avec les Gaulois. Or, de ces rochers aux colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades ; car on en compte trois mille depuis les colonnes jusqu'à Carthagène ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent. Depuis cette ville jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cents ; depuis là jusqu'à Emporium, seize cents, et tout autant d'Emporium au passage du Rhône ; car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône, en allant vers ses sources jusqu'au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il fallait donc qu'Hannibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avait déjà fait presque la moitié de ce chemin, mais ce qu'il lui en restait à faire était le plus difficile.

Il se préparait à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignait fort que les Gaulois ne l'arrêtassent, lorsque les Romains apprirent, par les ambassadeurs envoyés à Carthage, ce qui s'y était dit et résolu, et qu'Hannibal avait passé l'Ebre avec son armée. Aussitôt on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, et une autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Pendant que ces deux consuls levaient des troupes et faisaient les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardait les colonies, qu'on avait auparavant décidé d'envoyer dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles, et on donna ordre à ceux qui devaient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces colonies étaient chacune de six mille personnes. Une fut placée en deçà du Pô, et fut appelée Plaisance, et l'autre au-delà du même fleuve, et on lui donna le nom de Crémone.

À peine ces colonies furent-elles établies, que les Gaulois appelés Boïens, qui déjà autrefois avaient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pu rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchaient, et se promettant beaucoup de leur secours, se détachèrent des Romains, et leur abandonnèrent leurs otages qu'ils avaient donnés après la dernière guerre. Ils entraînèrent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposait déjà à une sédition, et tous ensemble ravagèrent le pays que les Romains avaient partagé. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à Mutine, autre colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués qui avaient été envoyés pour faire le partage des terres, savoir : C. Luctatius, personnage consulaire, et deux préteurs. Ceux-ci demandèrent à être écoutés, et les Boïens leur donnèrent audience, mais, au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que, par leur moyen, ils pourraient recouvrer leurs otages. Sur cette nouvelle, Lucius Manlius, qui commandait une armée dans le pays, se hâta d'aller au secours. Les Boïens, le sentant proche, dressèrent des embuscades dans une forêt, et dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent sur eux de tous les côtés, et tuèrent une grande partie de l'armée romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia, à la vérité, quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte qu'à peine cela pouvait-il passer pour une honnête retraite. Ces fuyards furent poursuivis par les Boïens, qui les investirent dans un bourg appelé, Tanès. La nouvelle vint à Rome que la quatrième armée était enfermée et assiégée par les Boïens : sur-le-champ on envoya à son secours les troupes qu'on avait levées pour Publius, et on en donna le

commandement à un préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les alliés. Telle était la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Hannibal, comme nous l'avions déjà dit dans nos premiers livres.

Au commencement du printemps, les consuls romains, ayant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux, pour aller en Espagne, et Tiberius Sempronius, avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs, pour se rendre en Afrique. Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant, il voulait mettre le siège devant Carthage même. Publius, longeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille, et, ayant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Hannibal avait passé les Pyrénées, mais il croyait ce général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devaient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il fallait qu'il marchât. Cependant Hannibal, après avoir obtenu des Gaulois, en partie par argent en partie par force, tout ce qu'il voulait, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étaient arrivés, Publius, soit que la célébrité de cette marche lui parût incroyable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, et y joignit, pour les guider et soutenir, les Gaulois qui servaient pour lors à la solde des Marseillais. Pendant ce temps-là, il fit rafraîchir son armée, et délibérait avec les tribuns quels postes on devait occuper, et où il fallait donner bataille aux ennemis.

Hannibal étant arrivé sur les bords du Rhône, à peu près à quatre jours de marche de la mer, fit sur-le-champ ses dispositions pour traverser le fleuve dans un endroit où il n'avait qu'un seul courant. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur les bords, et acheta d'eux tous leurs canots et chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui était propre à construire encore de pareils bâtiments, et dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout était déjà préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Hannibal, alors faisant réflexion qu'il n'était pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis, que cependant il ne pouvait rester là sans courir risque d'être enveloppé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la troisième nuit une partie de son armée sous le commandement de Hannon, fils du roi Bomilcar, et lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cents stades, où il trouva une petite île qui partageait la rivière en deux. On s'y logea. On y coupa du bois dans une forêt voisine, et, les uns façonnant les pièces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de temps ils fabriquèrent autant de radeaux qu'il en fallait pour passer le fleuve, et le passèrent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparèrent ensuite d'un poste avantageux, et y restèrent tout ce jour-là pour se délasser et se disposer à exécuter l'ordre qu'Hannibal leur avait donné.

Ce général faisait aussi de son côté tout ce qu'il pouvait pour faire passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarrassait plus que ses éléphants, qui étaient au nombre de trente-sept. Cependant, à la fin de la cinquième nuit, ceux qui avaient traversé les premiers s'étant avancés sur l'autre bord vers les Barbares, alors Hannibal, dont les soldats étaient prêts, disposa tout pour le passage. Les soldats pesamment armés devaient monter sur les plus grands bateaux, et l'infanterie légère sur les plus petits. Les plus grands étaient au-dessus et les plus petits au dessous, afin que, ceux-là soutenant la violence du courant, ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage, et pour cela un homme, à l'arrière de chaque bateau, en tenait par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moyen, dès le premier passage, on en jeta un assez grand nombre sur l'autre bord. à cet aspect, les Barbares sortent en foule et sans ordre de leurs retranchements, persuadés qu'il leur serait aisé d'arrêter les Carthaginois au débarquement. Cependant Hannibal voit sur l'autre bord une fumée s'élever. C'était le

signal que devaient donner ceux qui étaient passés les premiers, lorsqu'ils seraient près de l'ennemi. Il ordonne aussitôt que l'on se mette sur la rivière, donnant ordre à ceux qui étaient sur les plus grands bateaux de faire tous leurs efforts pour résister à la rapidité du courant. On vit alors le spectacle du monde le plus effrayant et le plus capable d'inspirer la terreur, car, tandis que d'un côté les soldats embarqués s'encourageaient mutuellement par leurs cris, et luttèrent pour ainsi dire contre la violence des flots, et que de l'autre les troupes bordant le fleuve animaient leurs compagnons par leurs clameurs, les Barbares, sur le bord opposé, entonnèrent une chanson guerrière, et défièrent les Carthaginois au combat. Dans ce moment, le détachement de Hannon fondit tout à coup sur les Barbares, qui défendaient le passage du fleuve, et mit le feu à leur camp. Les Barbares confondus de cette attaque imprévue, coururent les uns pour protéger leurs tentes, les autres pour résister aux assaillants. Hannibal, animé par le succès, à mesure que ses gens débarquaient, les rangea en bataille, les exhorta à bien faire, et les mena aux ennemis, qui, épouvantés et déjà mis en désordre par un événement si imprévu, furent tout d'un coup enfoncés et obligés de prendre la fuite.

CHAPITRE IX

Discours de Magile, roi gaulois, et d'Hannibal aux Carthaginois. - Combat entre deux partis envoyés à la découverte. - Passage des éléphants. - Extravagance des historiens sur le passage des Alpes par Hannibal.

Hannibal, maître du passage, et en même temps victorieux, pensa aussitôt à faire passer ce qui restait de troupes sur l'autre bord, et campa cette nuit le long du fleuve. Le matin, sur le bruit que la flotte des Romains était arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cents chevaux numides pour reconnaître où étaient les ennemis, combien ils étaient, et ce qu'ils faisaient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphants, il rassembla son armée, fit approcher Magile, petit roi qui l'était venu trouver des environs du Pô, et fit expliquer aux soldats par un interprète les résolutions que les Gaulois avaient prises, toutes très propres à donner du cœur et de la confiance aux soldats, car, sans parler de l'impression que devait faire sur eux la présence de gens qui les appelaient à leur secours, et qui leur promettaient de partager avec eux la guerre contre les Romains, il semblait qu'on ne pouvait se défier de la promesse que les Gaulois faisaient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux où ils ne manqueraient de rien, et par où leur marche serait courte et sûre. Magile leur faisait encore des descriptions magnifiques de la fertilité et de l'étendue du pays où ils allaient entrer, et vantait surtout la disposition où étaient les peuples de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Hannibal s'approcha, et commença par rappeler à ses soldats ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Il dit que, quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires et dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avaient jamais manqué de réussir, parce que, dociles à ses conseils, ils n'avaient rien entrepris que sur ses lumières, qu'ils ne craignissent rien pour la suite, qu'après avoir passé le Rhône et s'être acquis des alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voyaient eux-mêmes, ils avaient déjà surmonté les plus grands obstacles, qu'ils ne s'inquiétassent point des détails de l'entreprise, qu'ils n'avaient qu'à s'en reposer sur lui, qu'ils fussent toujours prompts à exécuter ses ordres et qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, et à ne point dégénérer de leur première valeur. Toute l'armée applaudit, et témoigna beaucoup d'ardeur. Hannibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux dieux pour elle, lui donna ordre de se tenir prête à décamper le lendemain matin et congédia l'assemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avaient été envoyés à la découverte. La plupart avaient été tués, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étaient tombés dans la marche des coureurs romains, envoyés aussi par Publius pour reconnaître les ennemis, et ces deux corps s'étaient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant romains que gaulois, et de l'autre plus de deux cents Numides. Après ce combat les Romains en poursuivant s'approchèrent des retranchements des Carthaginois, examinèrent tout de leurs propres yeux, et coururent aussitôt pour informer le consul de l'arrivée des ennemis. Publius, sans perdre de temps, mit tout

le bagage sur les vaisseaux, et fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Hannibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en réserve, et donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui, il attendit que les éléphants et les soldats qui étaient restés sur l'autre bord eussent rejoint. Or voici comme les éléphants passèrent.

Après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisaient ensemble cinquante pieds de largeur, et on les mit au bord de l'eau, où ils étaient retenus avec force et arrêtés à terre. Au bout qui était hors de l'eau on en attacha deux autres, et l'on poussa cette espèce de pont sur la rivière. Il était à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordaient le rivage. Quand on eut porté ces radeaux à la longueur de deux plèthres (170 pieds), on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liés fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût aisé de les détacher. On avait encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moyen desquelles les nacelles destinées à les remorquer pussent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, et les amener jusqu'au bord avec les éléphants. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre et de gazon, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avaient à faire les éléphants pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étaient toujours laissé manier à leurs conducteurs, mais ils n'avaient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on mit à leur tête deux éléphants femelles, qu'ils suivaient sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenaient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent et emportent bientôt les éléphants loin des radeaux qui étaient couverts de terre. D'abord ces animaux effrayés, inquiets, allèrent et vinrent de côté et d'autre. Mais l'eau dont ils se voyaient environnés leur fit peur, et les retint en place. C'est ainsi qu'Hannibal, enjoignant des radeaux deux à deux trouva le secret de faire passer le Rhône à la plupart de ses éléphants. Je dis à la plupart, car ils ne passèrent pas tous de la même façon. Il y en eut qui, au milieu du trajet, tombèrent de frayeur dans la rivière. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force et la longueur de leurs trompes les tira de danger. En élevant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiraient, et éloignaient tout ce qui pouvait leur nuire, et par ce moyen ils vinrent droit au bord, malgré la rapidité du fleuve.

Lorsque les éléphants eurent été transportés de l'autre côté, Hannibal les plaça avec la cavalerie, à l'arrière-garde. Il marcha le long du fleuve, laissant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est, et pour ainsi dire vers l'intérieur de l'Europe. Le Rhône prend sa source au-dessus du golfe Adriatique, inclinant vers l'ouest ; dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord, il coule vers le couchant d'hiver, et se jette dans la mer de Sardaigne. Il suit pendant longtemps une vallée dont le nord est habité par les Gaulois appelés Ardyes tandis que le midi est bordé par cette pente des Alpes qui descendent vers le nord. Les plaines des environs du Pô, dont nous avons déjà beaucoup parlé, sont séparées de cette vallée du Rhône par toute la hauteur des montagnes ci-dessus mentionnées, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'au fond du golfe Adriatique. Ce fut en passant ces montagnes qu'Hannibal, venant des bords du Rhône, entra dans l'Italie.

Quelques historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent, sans y penser, dans deux défauts qui sont très contraires à l'histoire. Ils content de pures fables, et se contredisent. Ils commencent par nous représenter Hannibal comme un capitaine d'une hardiesse et d'une prudence inimitables. Cependant, à en juger par leurs écrits, on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsqu'engagés dans leurs fables ils sont en peine le trouver un dénouement, ils ont recours aux dieux et aux demi-dieux, artifice indigne de l'histoire, qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes comme si raides et si escarpées, que, loin de pouvoir les faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphants, à peine l'infanterie légère en tenterait-elle le passage. Selon ces historiens, les pays

d'alentour sont si déserts, que si un dieu ou demi-dieu n'était venu montrer le chemin à Hannibal, sa perte et celle de toute son armée était inévitable. N'est-ce pas là visiblement débiter des fables et se contredire ? Car ce général n'eût-il pas été le plus inconsidéré et le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, et sur laquelle il fondait les plus belles espérances, sans savoir ni par où il devait aller, ni la nature des lieux où il passerait, ni les peuples chez lesquels il tomberait ? Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'était pas raisonnable, mais pas même possible. D'ailleurs, conduisant Hannibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un temps où il avait tout à espérer, ce que d'autres feraient à peine quand ils auraient tout perdu sans ressources, et qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Hannibal en approchât, les Gaulois habitant les rives du Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes, et venaient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes même ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ? C'était là ce qu'il fallait savoir, au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sais quel demi-dieu qui veut bien avoir, la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux poètes tragiques qui, pour avoir choisi des sujets faux et extraordinaires, ont besoin pour la catastrophe de leurs pièces de quelque dieu ou de quelque machine, ces historiens emploient aussi des dieux et des demi-dieux, parce qu'ils se sont d'abord engoués de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance, car comment finir raisonnablement des actions dont les commencements étaient contre la raison ? Quoi qu'en disent ces écrivains, Hannibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'était informé exactement de la nature et de la situation des lieux où il s'était proposé d'aller. Il savait que les peuples où il devait passer n'attendaient que l'occasion de se révolter contre les Romains. Enfin, pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faisait conduire par des gens du pays, qui s'offraient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes espérances. Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que je suis allé moi-même dans les Alpes pour en prendre une exacte connaissance.

CHAPITRE X

Hannibal sur sa route remet sur le trône un petit roi gaulois et en est récompensé. - Les Allobroges lui tendent des pièges à l'entrée des Alpes. - Il leur échappe, mais avec beaucoup de risque et de perte.

Trois jours après le décampement des Carthaginois, le consul romain arriva à l'endroit où les ennemis avaient traversé le fleuve. Sa surprise fut d'autant plus grande qu'il s'était persuadé que jamais ils n'auraient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cause de la multitude des Barbares dont ces régions sont peuplées, que du peu de fonds qu'on peut faire sur leurs promesses. Comme cependant ils l'avaient fait, il retourna au plus vite à ses vaisseaux, et embarqua son armée. Il envoya son frère en Espagne, et revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Hannibal. Celui-ci, après quatre jours de marche, vint près d'un endroit appelé l'Isle, lieu fertile en blés et très peuplé, et à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône et l'Isère, coulant des deux côtés, l'entourent et la rétrécissent en pointe à leur confluent. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, que la mer et les bouches des fleuves forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles. Nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles.

Hannibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné mit Hannibal dans ses intérêts, et le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il était. Le Carthaginois n'hésita point ; il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il forma donc une alliance avec lui, et l'aida à chasser son frère. Il fut bien récompensé du secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes, qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus,

chaussés, et mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce roi forma avec ses troupes l'arrière-garde des Carthaginois, qui n'entraient qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges, et les protégea jusqu'à l'endroit d'où ils devaient pénétrer dans les Alpes. Hannibal, ayant marché pendant dix jours le long du fleuve, et ayant parcouru une distance de huit cents stades, commença la montée des Alpes. C'est alors qu'il fut exposé à de très grands dangers. Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise ou que les Barbares, dont elle était accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Hannibal commença à entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Hannibal passât. C'en était fait de son armée, si leurs pièges eussent été plus couverts, mais comme ils se cachaient mal ou point du tout s'ils firent grand tort à Hannibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes. Ce général, averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes et envoya quelques-uns de ses guides gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Hannibal que, pendant le jour, les ennemis gardaient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport ; il fait en plein jour avancer son armée près des défilés, et campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et avec un grand corps d'élite il perce les détroits et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. Au point du jour les Barbares, se voyant dépostés, quittèrent d'abord leur dessein, mais comme les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivaient que sur une longue file, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur cette arrière-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent surtout beaucoup de chevaux et des bêtes de charge, qui dans ces défilés et sur ces rochers escarpés se soutenaient à peine et culbutaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière.

Hannibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses munitions, allait l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours des siens à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étaient rendus maîtres des hauteurs, et, tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua un grand nombre, mais dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient encore le choc et les cris des combattants, il perdit aussi beaucoup de monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoique avec beaucoup de peine, à ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge, puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il alla attaquer la ville d'où les ennemis étaient venus fondre sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitants, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers, et outre cela, du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit, et s'y reposa un jour entier. Le lendemain on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatrième voici un nouveau péril qui se présente ! Les peuples qui habitaient sur cette route, inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au devant de lui, portant à la main des rameaux d'olivier et des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix et d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Hannibal. Il s'informa exactement quel était leur dessein, quel motif les amenait. Ils répondirent qu'ayant su qu'il avait pris une ville sur leurs voisins, et qu'il avait terrassé tous ceux qui avaient osé, lui tenir tête, ils venaient le prier de ne leur faire point de mal, et lui promettre de ne pas chercher à lui nuire, et, s'il doutait de leur bonne foi, qu'ils étaient prêts à donner des otages.

Hannibal hésita longtemps sur le parti qu'il devait prendre : d'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avait lieu d'espérer que cette condescendance les rendrait plus réservés et plus traitables ; de l'autre, en les rejetant, il était immanquable qu'il s'attirerait ces Barbares sur les bras. D'après ces deux raisons, il fit du moins semblant de consentir à les mettre au nombre de ses alliés. Aussitôt on lui amena des otages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui sans aucune précaution, sans aucune marque de défiance. Hannibal, de son côté, se fiant tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilés qui restaient à franchir. Ils marchèrent donc à la tête des troupes pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtés était fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides, s'étant réunis, vinrent fondre sur l'arrière-garde d'Hannibal. Ce vallon eût été sans doute le tombeau de toute l'armée, si le général carthaginois, à qui il était resté quelque défiance et qui s'était précautionné contre la trahison n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, et les hommes pesamment armés à l'arrière-garde. Cette infanterie soutint l'effort des ennemis, et sans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais, malgré ce secours, il périt là un grand nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge, car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans la vallée, tantôt roulaient et tantôt jetaient de grosses pierres qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Hannibal fut obligé, avec la moitié de ses forces, de passer la nuit dans le voisinage d'un certain rocher blanc, séparé de sa cavalerie et de ses bêtes de somme, les protégeant pendant qu'elles défilaient avec peine au travers du ravin, ce qui dura toute la nuit. Le lendemain, les ennemis s'étant retirés, il rejoignit sa cavalerie et ses bêtes de somme, et s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route, il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeaient çà et là, et, se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevaient quelques bagages. Les éléphants lui furent alors d'un grand secours. C'était assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire reprendre haleine à ceux qui y étaient parvenus heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros de l'armée. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir, contre toute espérance, paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui sur la route s'étaient débarrassés de leurs fardeaux, et qui, sur les traces de l'armée, étaient venus droit au camp.

CHAPITRE XI

Hannibal achève de passer les Alpes. - Difficultés qu'il eut à essuyer. - Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paraissaient essentielles à l'histoire.

C'était le temps du coucher des Pléiades, et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Les soldats, consternés par le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à endurer, semblaient perdre courage, Hannibal les assemble, et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, unique ressource qui lui restait, pour remettre ses soldats de leur frayeur. En même temps il leur montra du doigt le point où Rome était située, et leur rappela quelle était pour eux la bonne volonté des peuples, qui habitaient le pays qu'ils avaient sous les yeux. Le lendemain il lève le camp, et commence la descente des montagnes. A la vérité, il n'eut point ici d'ennemis à combattre, excepté ceux qui lui faisaient du mal à la dérobée, mais l'escarpement des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu en montant. La descente était étroite, raide, et couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tombait dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes de périls, soutint encore courageusement celui-ci. Toutefois, lorsque les troupes arrivèrent à un certain endroit où il parut impossible aux éléphants ni aux chevaux de charge d'avancer, parce que le terrain déjà très raide dans l'espace de près de trois demi-stades, s'était éboulé davantage depuis très peu de temps, toute l'armée, remplie d'effroi, se livra de nouveau au désespoir. La première pensée qui vint à Hannibal fut de tourner cet endroit difficile, mais, la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer. Ce qui arrivait était en effet une chose très rare et très singulière. Sur la neige de l'hiver

précédent il en était tombé de nouvelle. Celle-ci, étant molle et peu épaisse, se laissait aisément pénétrer, mais quand elle eut été foulée, et que l'on atteignit celle de dessous qui était ferme, les pieds ne pouvant s'assurer, le soldat faisait autant de chutes que de pas, comme cela arrive à ceux qui marchent sur un terrain boueux à sa surface. Cet accident en produisait un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étaient tombés et qu'ils voulaient s'aider de leurs genoux ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils avaient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restaient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avaient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portaient, vaincre la dureté de la vieille neige. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Hannibal prit le parti de camper à l'entrée du chemin dégradé. On enleva la neige, on se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice. Ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour où il avait été entrepris, les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans des pâturages, et l'on établit le camp dans la plaine, où il n'était pas tombé de neige, Hannibal fit travailler les Numides par détachements à la construction du chemin, et, après bien des fatigues, on réussit au bout de trois jours, avec beaucoup de peine, à faire passer les éléphants. Ils étaient exténués par la faim, car, quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres et des forêts, et que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de leur cime et des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourraient-ils rien produire ? L'armée descendit la dernière, et au troisième jour elle entra enfin dans la plaine, mais de bien inférieure en nombre à ce qu'elle était au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avait beaucoup perdu de monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. Les rochers et les défilés des Alpes lui avaient encore fait perdre un grand nombre de soldats, mais incomparablement plus de chevaux et de bêtes de charge. Il y avait cinq mois et demi qu'Hannibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô et parmi les Insubriens, sans que la diminution de son année eût ralenti en rien de son audace. Cependant il ne lui restait plus que douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du promontoire Lacinium.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé en Espagne Cnéus son frère, et lui avait recommandé de tout tenter pour en chasser Hasdrubal, Scipion, dis-je, débarqua au port de Pise avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée, il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le général carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés, et avant d'entamer le récit des combats qu'ils se sont livrés, justifions en peu de mots le silence que, nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui sont du domaine de l'histoire, car on ne manquera pas d'être en peine de savoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique et de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a de particulier sur cette mer, ni des îles Britanniques, ni de la manière de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses, cependant sur lesquelles les auteurs qui en ont écrit fort au long ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matières. Ce n'est pas que je les crusse étrangères à l'histoire, mais deux raisons m'ont détourné d'en parler. Premièrement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se serait présenté de sujets à traiter eût été rebutante, et aurait écarté le lecteur du but que je m'étais proposé. En second lieu, il m'a paru que toutes ces curiosités valaient bien la peine qu'on les traitât exprès et en particulier. Le temps et l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pu en découvrir de plus assuré. Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si, en parlant de quelques lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances.

Vouloir que partout et en toute occasion un historien s'arrête sur ces sortes de singularités, c'est ressembler à une espèce de friands qui, portant la main à tous les plats, ne savourent aucun morceau à loisir, et qui, par cette diversité de mets, nuisent plutôt à leur santé, qu'ils ne l'entretiennent et ne la fortifient. Il en est de même de ceux qui n'aiment l'histoire qu'autant qu'elle est parsemée de particularités détachées du sujet principal. Ils n'ont le loisir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, et il ne leur en reste rien dont ils puissent faire usage.

Il faut cependant convenir que, de toutes les parties de l'histoire, il n'en est point qui ait plus besoin d'être traitée au long et avec quelque exactitude que ces particularités-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre temps. Entre plusieurs exemples que je pourrais citer, en voici un qui ne souffre pas de réplique. De tous les historiens qui ont décrit la situation et les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de cette terre que nous habitons, il y en a très peu qui ne se soient souvent trompés. Or, on ne doit épargner aucun de ces historiens. Il faut les réfuter tous, non légèrement et en passant, mais en leur opposant des arguments solides et certains. On ferait cependant mal de les reprendre avec mépris et avec hauteur ; il est juste au contraire de les louer, en corrigeant les fautes que le peu de connaissance qu'ils avaient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenaient au monde, changeraient et redresseraient sur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le temps qu'ils vivaient, il était rare de trouver des Grecs qui s'intéressassent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre ; il n'était pas même possible d'en acquérir la connaissance. On ne pouvait alors se mettre sur mer sans s'exposer à une infinité de dangers. Les voyages sur terre étaient encore plus périlleux. Quelque nécessité ou quelque inclination qui vous conduisit dans ces lieux, vous n'en reveniez guère plus instruit. Comment examiner tout par ses yeux dans des endroits qui sont tout à fait barbares, où il ne règne qu'une solitude affreuse, où vous ne pouvez tirer aucun éclaircissement de la part de ceux qui les habitent, et dont le langage vous est inconnu ? Je suppose que quelqu'un eût surmonté tous ces obstacles, mais eût-il été assez raisonnable pour ne pas débiter des choses incroyables, pour se renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il aurait vu ? On ne serait donc pas équitable de relever avec aigreur des historiens, pour s'être quelquefois trompés ou pour avoir manqué de nous donner, sur les extrémités de la terre, des lumières qu'il n'était pas seulement difficile, mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Louons ces auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point, et de nous avoir aidés à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Asie par Alexandre, et celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre, et que de grands hommes, déchargés du soin des affaires publiques et du commandement des armées, ont employé les moments de leur loisir à ces sortes de recherches, il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact et plus assuré. Nous tâcherons aussi de nous acquitter de cette tâche dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, et nous prierons alors nos lecteurs curieux de s'instruire, de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les peines que je me suis données, et par les dangers que j'ai courus, en voyageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules, et sur la mer extérieure dont tous ces pays sont environnés, pour corriger les fautes que les anciens avaient faites dans la description de ces lieux, et pour en procurer la connaissance aux Grecs. Mais terminons ici cette digression, et voyons les combats qui se livrent en Italie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XII

Etat de l'armée d'Hannibal après le passage des Alpes. - Prise de Turin. - Sempronius vient au secours de Scipion. - Hannibal dispose ses soldats au combat.

Hannibal, arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vue plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avaient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avaient essuyées à monter et à descendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux les rendaient presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir. On n'avait pu transporter entre des rochers autant de vivres qu'il en fallait pour une armée si nombreuse,

et la plupart de ceux que l'on y avait transportés y étaient restés avec les bêtes de charge. Aussi, quoique Hannibal, après le passage du Rhône, eût avec lui trente-huit mille hommes de pied et plus de huit mille chevaux, quand il eut passé les monts, il n'avait guère que la moitié de cette armée, et cette moitié était si changée par les fatigues qu'elle avait essuyées, qu'on l'aurait prise pour une troupe de sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Hannibal fut de relever leur courage, et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubriens, à faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitaient ces plaines auraient bien souhaité se joindre à Hannibal, selon le projet qu'ils en avaient d'abord formé, mais comme les légions romaines étaient déjà sorties du pays, et avaient évité les embuscades qui leur avaient été dressées, ils aimèrent mieux se tenir en repos, et d'ailleurs il y en avait parmi eux qui étaient obligés de prendre les armes pour les Romains. Hannibal alors jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'il fallait avancer dans le pays, et hasarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auraient envie de prendre parti en sa faveur. Il était tout occupé de ce projet, lorsqu'il eut avis que Publius avait déjà passé le Pô avec son armée, et qu'il était proche. Il n'y avait que peu de jours qu'il avait laissé ce consul aux bords du Rhône. La route depuis Marseille jusque dans la Thyrrhénie est longue et difficile à tenir, et depuis la mer de Thyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie, c'est une marche très longue et très pénible pour une armée. Cependant, comme cette nouvelle se confirmait de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, et l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Hannibal. Il croyait d'abord que ce grand capitaine n'oserait pas tenter le passage des Alpes avec une armée composée de tant de nations différentes ou que, s'il le tentait, il ne manquerait pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Hannibal non seulement était sorti des Alpes sain et sauf, mais assiégeait encore quelques villes d'Italie, il fut extrêmement frappé de la hardiesse et de l'intrépidité de ce général. À Rome, ce fut la même surprise, lorsqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avait-on entendu parler de la prise de Sagonte, et envoyé un des consuls en Afrique pour assiéger Carthage, et l'autre en Espagne contre Hannibal, qu'on apprend que ce même Hannibal est dans l'Italie à la tête d'une armée, et qu'il y assiège des villes. L'épouvante fut grande, on envoya sur-le-champ à Lilybée pour dire à Tiberius que les ennemis étaient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il était chargé, pour venir au plus tôt au secours de la patrie. Tiberius, sur ces ordres, fit reprendre à sa flotte la route de Rome, et pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, et leur marqua le jour où l'on devait se trouver à Ariminum. C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du midi. Au milieu de ce soulèvement général et de l'étonnement où jetaient des événements si extraordinaires, on était extrêmement inquiet et attentif sur ce qui en résulterait.

Cependant Hannibal et Publius s'approchaient l'un de l'autre, et tous deux animaient leurs troupes par les plus puissants motifs que la conjoncture présente leur offrait. Voici la manière dont Hannibal s'y prit. Il rassembla son armée, et fit amener devant elle tout ce qu'il avait fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avaient harcelé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'était proposé, il les avait chargés de chaînes, leur avait fait souffrir la faim, avait donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les rois gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux et des saies très riches, et ensuite il leur demanda qui d'entre eux voulait se battre contre l'autre, à la condition, que le vainqueur emporterait pour prix de la victoire les dépouilles qu'ils voyaient, et que le vaincu serait délivré par la mort des maux qu'il avait à souffrir. Tous ayant élevé la voix et demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, et que ceux sur qui le sort tomberait entrassent en lice. À cet ordre, les jeunes prisonniers lèvent les mains au ciel, et conjurent les dieux de les mettre au nombre des combattants. Quand enfin le sort se fut déclaré autant ceux qui devaient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat, ceux des prisonniers qui n'en

avaient été que spectateurs, félicitaient tout autant, le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avait mis fin aux peines qu'ils étaient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plupart des Carthaginois, qui, comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restaient, portaient compassion à ceux-ci, et croyaient l'autre heureux.

Hannibal, ayant par cet exemple mis son armée dans la disposition qu'il souhaitait, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit qu'il leur avait donné ce spectacle afin qu'ayant vu dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étaient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avaient à faire dans les conjonctures présentes, que la fortune leur proposait à peu près un même combat à soutenir, et les mêmes prix à remporter, qu'il fallait ou vaincre ou mourir ou vivre misérablement sous le joug des Romains, que, victorieux, ils emporteraient pour prix, non des chevaux et des saies, mais toutes les richesses de la République romaine, c'est-à-dire tout ce qui était le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes, qu'en mourant au champ d'honneur, le pis qui leur pouvait arriver serait de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes, mais que si l'amour de la vie leur faisait tourner le dos à l'ennemi ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avait pas de maux et de peines auxquelles ils ne dussent s'attendre, qu'il n'était personne parmi eux qui, se rappelant le chemin qu'il avait fait depuis Carthage-la-Neuve, les combats où il s'était trouvé dans la route, et les fleuves qu'il avait passés, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant, il reverrait sa patrie, qu'il fallait donc renoncer entièrement à cette espérance, et entrer pour eux-mêmes dans les sentiments où ils étaient tout à l'heure à l'égard des prisonniers, que, comme ils félicitaient également le vainqueur et celui qui était mort les armes à la main, et portaient compassion à celui qui vivait après sa défaite, de même il fallait qu'en combattant, leur premier but fût de vaincre, et s'ils ne pouvaient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie, que, s'ils en venaient aux mains dans cet esprit, il leur répondait de la vie et de la victoire, que jamais armée n'avait manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avait pris ce parti, et qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étaient proche de leur patrie, et avaient, en fuyant, une retraite sûre, ne pouvaient pas manquer de succomber sous l'effort de gens qui n'espéraient rien que de la victoire. Le spectacle et la harangue produisirent tout l'effet qu'Hannibal s'en était proposé. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, et donna ordre qu'on se tint prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. - Bataille du Tessin. - Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

Publius s'était déjà avancé au-delà du Pô, et, pour passer le Tessin, il avait ordonné que l'on y jetât un pont. En attendant qu'il fût achevé, il assembla le reste de ses troupes et les harangua. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur et la majesté de l'empire romain, et sur les exploits de leurs ancêtres. Venant ensuite au sujet pour lequel ils avaient pris les armes, il dit que quand bien même jusqu'à ce jour ils n'auraient jamais essayé leurs forces contre personne, maintenant qu'ils savaient que c'était aux Carthaginois qu'ils avaient affaire, dès lors ils devaient compter sur la victoire, que c'était une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur payer un tribut servile, et depuis si longtemps assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses maîtres. Mais à présent, ajouta-t-il, que nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre ? La première tentative de la cavalerie numide contre la nôtre, lui a fort mal réussi, elle y a perdu une grande partie de ses soldats, et le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le général et toute son armée n'ont pas été plus tôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirés, et ils l'ont fait de telle façon que c'était autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte que, contre leur dessein, ils ont pris la route des Alpes. Hannibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est ensevelie sous les neiges des Alpes, et ce qui en est échappé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plupart des chevaux ont succombé à la longueur et aux fatigues de la marche, et le peu qui en reste ne peut être

d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flotte, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne où j'avais été envoyé, et que je fusse accouru à vous avec tant de diligence et d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé que le salut de la République dépendait du combat que nous allons livrer, et que la victoire était sûre? Ce discours, soutenu par l'autorité de celui qui le prononçait, et qui d'ailleurs ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le consul ayant témoigné combien cette ardeur lui faisait de plaisir, congédia l'assemblée, et avertit qu'on se tint prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Tessin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains ayant le fleuve à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite. Le second jour, les fourrageurs de part et d'autre ayant donné avis que l'ennemi était proche, chacun campa dans l'endroit où il était. Le troisième, Publius avec sa cavalerie, soutenue de troupes armées à la légère, et Hannibal avec sa cavalerie seule, marchèrent chacun de son côté dans la plaine pour reconnaître les forces l'un de l'autre. Quand on vit, à la poussière qui s'élevait, que l'on n'était pas loin, on se mit en bataille. Publius met en avant les vélites avec la cavalerie gauloise, range le reste sur le front, et avance au petit pas. Hannibal vint au devant de lui, ayant au centre l'élite des cavaliers à chevaux bridés, et la cavalerie numide sur les deux ailes, pour envelopper l'ennemi. Les chefs et la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les troupes armées à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantées par la cavalerie carthaginoise qui venait sur eux, et craignant d'être foulées aux pieds des chevaux, elles se retirèrent entre les intervalles des turmes, pour se reformer sous leur protection. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, et en viennent aux mains. Le combat se soutient longtemps à forces égales. De part et d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là les Numides, tournant les ailes, tombent sur l'infanterie légère qui était derrière les escadrons, la culbutent, prennent à dos la cavalerie elle-même, et la mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat. La perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit en déroute. Le reste se rallia auprès du consul.

Publius décampe aussitôt, traverse les plaines et se hâte d'arriver au pont du Pô, et de le faire passer à son armée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'était, dans un pays plat et dans le voisinage d'un ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en cavalerie. Hannibal, attendit quelque temps que Publius fit avancer son infanterie, mais voyant qu'il sortait de ses retranchements, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin. Le consul, après avoir passé le pont, en avait fait enlever la plupart des planches. Il fit prisonniers environ six cents hommes, que les Romains avaient postés à la tête du pont pour favoriser la retraite, et sur le rapport qu'ils lui firent que Publius était déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jeter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, et ordonna à Hasdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, et donna audience aux ambassadeurs qui lui étaient venus des lieux voisins, car aussitôt après la journée du Tessin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empressèrent à l'envi de se joindre à lui, de le fournir de munitions, et de grossir son armée. Tous ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse et d'amitié.

Quand l'armée eut traversé le Pô, Hannibal, au lieu de le remonter, comme il avait fait auparavant, le descendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi, car Publius avait aussi passé ce fleuve, et, s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une colonie des Romains, il se faisait là panser lui et les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes qu'il croyait avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Hannibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva sur les ennemis, et le troisième il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étaient joints à Hannibal, voyant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotèrent ensemble de tomber sur les Romains, et, restant dans leurs tentes, ils épiaient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirèrent dans leurs

retranchements, et s'y reposèrent la plus grande partie de la nuit, mais à la petite pointe du jour ils sortirent, au nombre de deux mille hommes de pied et d'environ deux cents chevaux, tous bien armés, et fondirent sur les Romains qui étaient les plus proches du camp. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent aussi beaucoup, et apportèrent les têtes de ceux qui étaient morts au général carthaginois.

Hannibal reçut ce présent avec reconnaissance. Il les exhorta à continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, et les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages qu'il avait jusqu'ici remportés, et pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'était pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venaient de faire aux Romains, il fallait que les autres, bon gré mal gré, se rangeassent du parti d'Hannibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boïens, qui lui livrèrent les trois Romains que la République avait envoyés pour faire le partage des terres, et qu'ils avaient arrêtés contre la foi des traités, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur volonté. Il leur donna des assurances de l'alliance qu'il faisait avec eux, et leur rendit les trois Romains en les avertissant de les tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome, par leur moyen, les otages qu'ils y avaient envoyés, selon ce qu'ils avaient d'abord projeté.

CHAPITRE XIV

Scipion passa la Trébie, et perd son arrière-garde. - Les Gaulois prennent le parti d'Hannibal. - Mouvements que cette défection cause à Rome. - Hannibal entre par surprise dans Clastidium. - Combat de cavalerie. - Conseil de guerre entre les deux consuls. - Ruse d'Hannibal.

Cette trahison de deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignait avec raison que ces peuples, déjà indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit, il leva le camp et s'avança vers la Trébie et les hauteurs qui en sont voisines, comptant que, dans un poste si avantageux et au milieu de ses alliés, on n'aurait pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le consul était décampé, Hannibal envoya à sa poursuite la cavalerie numide, qu'il fit suivre peu après par l'autre cavalerie, qu'il suivait lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrèrent dans le camp des Romains, et, le trouvant désert et abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée romaine, car si les Numides, sans perdre de temps, l'eussent poursuivie et eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étaient, ils auraient fort incommodé les Romains, mais, lorsqu'ils les joignirent, la plupart avaient déjà passé la Trébie. Il ne restait plus que l'arrière-garde, dont ils tuèrent une partie, et firent le reste prisonniers.

Publius passa la rivière, et mit son camp auprès des hauteurs ; il se fortifia d'un fossé et d'un retranchement, en attendant les troupes que Sempronius lui amenait. Il prit grand soin de sa blessure, afin de se tenir en état de combattre, si l'occasion s'en présentait. Cependant Hannibal s'approche, et campe à quarante stades du consul. Là les Gaulois, qui habitaient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportèrent des vivres et munitions en abondance, prêts eux-mêmes à entrer pour leur part dans tous les travaux et tous les périls de cette guerre.

Quand on apprit à Rome l'action qui s'était passée entre la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendait pas à cette nouvelle, mais, au reste, en trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entière défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du consul, les autres, à la perfidie des Gaulois alliés, qui, à dessein, ne s'étaient pas défendus, perfidie qu'ils en soupçonnaient d'après l'infidélité que ces peuples venaient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie était encore en son entier, on se flattait qu'il n'y avait encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi, lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on crut que, dès qu'il serait arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettrait Hannibal en fuite, et terminerait la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, selon qu'on s'y était engagé par serment, Tiberius, à leur tête, fit diligence pour rejoindre son collègue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum, avait marché pendant quarante jours de suite, et donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparait, il visitait souvent Publius, et se faisait rendre compte de ce qui s'était passé, et ils tenaient conseil ensemble sur ce qu'il y avait à faire. Hannibal, pendant leurs délibérations, trouva moyen d'entrer dans Clastidium, dont le gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison et des magasins, il distribua les vivres à ses soldats, et réunit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, afin de donner un exemple de la douceur dont il voulait user, pour que ceux qu'on prendrait dans la suite espérassent trouver leur salut dans sa clémence. Afin de gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avaient mis dans les emplois publics, il récompensa magnifiquement le traître qui lui avait livré Clastidium. Peu après, ayant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô et la Trébie, qui avaient fait alliance avec lui, continuaient à entretenir des liaisons avec les Romains, comme pour avoir un refuge assuré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pied et mille chevaux tant gaulois que numides, avec ordre de porter le ravage sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussitôt aux retranchements des Romains pour demander du secours.

Sempronius, qui attendait depuis longtemps l'occasion d'agir, saisit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de sa cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportaient le butin, et les obligent à prendre la fuite et à se retirer derrière leurs retranchements. La garde du camp court au secours de ceux qui étaient poursuivis, repousse les Romains, et les contraint à leur tour à fuir vers leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute sa cavalerie et ses archers, et les Gaulois sont encore forcés de faire retraite. Hannibal, qui n'était pas prêt à une action générale, et qui d'ailleurs, ne croyait pas qu'un général sage et prudent dût, sans un dessein prémédité, et à toute occasion, hasarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, et de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses officiers et par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtèrent pendant quelque temps, mais enfin, ils se retirèrent après avoir perdu quelque peu de leur monde, et en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius, enorgueilli et triomphant de ce succès, aurait fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif, mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensait, au contraire, qu'il fallait attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, et que l'on en tirerait plus de services la campagne suivante, que les Gaulois étaient trop légers et trop inconstants pour demeurer unis aux Carthaginois, et que, dès que ceux-ci ne pourraient rien entreprendre, ceux-là ne manqueraient pas de se tourner contre eux. Il espérait, après que sa blessure serait guérie, être de quelque utilité dans une affaire générale. Enfin il le pria instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les avis de son collègue étaient justes et sensés, mais la passion de se distinguer et l'assurance qu'il croyait avoir de réussir, l'emportèrent sur la raison et sur la prudence. Il avait résolu, avant que Publius pût se trouver à l'action, et que le temps de créer de nouveaux consuls, qui approchait, fût venu, de finir cette guerre par lui-même, et comme il ne cherchait pas le temps des affaires, mais le sien, il ne pouvait pas manquer de prendre de mauvaises mesures.

Hannibal pensait comme Publius sur la conjoncture présente, mais il en concluait tout le contraire et pressait le temps du combat, premièrement, pour profiter de la disposition où étaient les Gaulois en sa faveur, en second lieu, parce qu'il n'aurait à combattre que contre de nouvelles levées, sans expérience, et enfin pour ne pas laisser à Publius le temps de se trouver à l'action. Mais sa plus forte raison était de faire quelque chose, et de ne pas laisser le temps se perdre inutilement, car rien n'est plus important pour un général qui entre avec une armée dans un pays ennemi et qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveler par des exploits continuels les espérances de ses alliés. Il ne pensa donc plus qu'à se disposer à une bataille, bien sûr que Sempronius ne manquerait pas de l'accepter.

Il avait reconnu depuis longtemps le terrain qui était entre les deux armées. C'était une plaine rase et découverte, où coulait un ruisseau dont les rives assez hautes étaient encore hérissées de ronces et d'épines fort serrées. Ce ruisseau lui parut propre pour y dresser une embuscade, et en effet il lui était aisé de se cacher. Les Romains étaient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'est ordinairement dans ces sortes d'endroits que les Gaulois se couvrent et se cachent, mais ils ne se défiaient pas d'un terrain plat et ras. Cependant une embuscade y est plus sûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derrière lesquelles on est suffisamment à couvert. Il ne faut souvent que de petits bords de ruisseaux, des roseaux, des ronces, quelque sorte d'épines pour cacher non seulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie, et il n'est pas besoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui se voient de loin, et à mettre les casques dessous.

CHAPITRE XV

Bataille de la Trébie

Le général des Carthaginois tint donc un conseil de guerre, où il fit part à Magon et aux autres officiers du dessein qu'il avait. Chacun y ayant applaudi, aussitôt après le souper de l'armée, il fit appeler Magon son frère, jeune à la vérité, mais vif, ardent et entendu dans le métier, le fit chef de cent chevaux et de cent hommes de pied, et lui ordonna de choisir dans toute l'armée les soldats les plus braves, et de venir le trouver dans sa tente avant la nuit. Quant il les eut exhortés tous à se signaler dans le poste qu'il devait leur assigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connaissaient les plus braves, et de venir le joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous, au nombre de mille chevaux et d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à son frère le moment où il devait fondre sur l'ennemi, et les envoya au lieu qu'il avait choisi pour l'embuscade.

Le lendemain, au point du jour, il assemble la cavalerie numide, gens endurcis à la fatigue. Il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui se distingueraient, et leur donne ordre à tous de passer au plus tôt la rivière, d'approcher du camp des ennemis, et de les provoquer par des escarmouches, pour les mettre en mouvement. En cela ses vues étaient de prendre l'ennemi dans un temps où il n'aurait pas encore pris de nourriture et où il ne s'attendrait à rien moins qu'à une bataille. Il convoque ensuite le reste des officiers, les anime au combat, et leur ordonne de prescrire à tous les soldats de prendre leur repas, et de disposer leurs armes et leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie numide, il ne manqua pas de mettre en avant la sienne, et de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille hommes armés à la légère. Il sortit enfin lui-même des retranchements avec tout le reste de ses troupes. Il était si fier de la nombreuse armée qu'il commandait, et de l'avantage qu'il avait remporté le jour précédent, qu'il s'imaginait que pour vaincre, il n'avait qu'à se présenter. On était alors en plein hiver, il neigeait ce jour-là même, et faisait un froid glacial, et l'armée romaine s'était mis en marche sans avoir pris aucune nourriture. Les soldats partirent avec empressement et grand désir de combattre, mais quand ils eurent passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrents qui s'y étaient précipités des montagnes voisines pendant la nuit, et où ils avaient de l'eau jusque sous les aisselles, le froid et la faim (car le jour était avancé) les avaient étrangement affaiblis. Les Carthaginois au contraire avaient bu et mangé sous leurs tentes, avaient disposé leurs chevaux, et s'étaient frottés d'huile, et revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la rivière, Hannibal, qui attendait ce moment, envoya en avant les soldats armés à la légère et les frondeurs des îles Baléares, au nombre d'environ huit mille hommes, et il les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisait près de vingt mille hommes tant Gaulois qu'Espagnols et Africains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliés, s'élevait à plus de

dix mille hommes, fut distribuée sur les ailes, où il plaça aussi les éléphants, partie devant la gauche, partie devant la droite de l'infanterie.

Sempronius, de son côté, rappela sa cavalerie, qui se fatiguait inutilement contre les Numides, cavaliers habiles, accoutumés à fuir en désordre au premier choc, et à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étaient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de se servir. Il avait à ses ordres seize mille Romains et vingt mille alliés, nombre auquel s'élève une armée complète, lorsqu'il s'agit de quelque grande expédition, et que les deux consuls se trouvent réunis ensemble. Il jeta sur les deux ailes sa cavalerie, qui était de quatre mille chevaux, s'avança fièrement vers l'ennemi, au petit pas, et en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les soldats armés à la légère de part et d'autre engagèrent l'action. Autant cette première charge fut désavantageuse aux Romains, autant fut-elle favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étaient des soldats qui depuis le matin souffraient du froid et de la faim, et dont les traits avaient été lancés pour la plupart dans le combat contre les Numides. Ce qui leur en restait, était si appesanti par l'eau dont ils avaient été trempés, qu'ils ne pouvaient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étaient également hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchait de faire leur devoir.

Aussi, dès que les soldats armés à la légère se furent retirés par les intervalles, et que l'infanterie pesamment armée en fut venue aux mains, alors la cavalerie carthaginoise, qui surpassait de beaucoup la romaine en nombre et en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force et d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça et la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie romaine découverts, les soldats armés à la légère des Carthaginois, et les Numides revinrent à la tête de leurs gens, fondirent sur les flancs des Romains, y mirent le désordre, et empêchèrent qu'ils ne se défendissent contre ceux qui les attaquaient de front. Mais les pesamment armés qui de part et d'autre en étaient aux mains, au centre et dans la première ligne, combattirent plus longtemps de pied ferme et avec un égal avantage. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargèrent en queue les légions qui combattaient au centre, et y jetèrent une confusion extrême. Les deux ailes attaquées de front par les éléphants, en flanc et à dos par les soldats armés à la légère, furent culbutées dans la rivière. Au corps de bataille, ceux qui formaient la réserve ne purent tenir contre les Numides, qui, fondant sur eux par les derrières, les accablèrent de traits et les renversèrent. Il n'y eut que la première ligne qui se fit ressource de son courage et de la nécessité. Elle perça, non sans un grand courage, à travers les Gaulois et les Africains. Mais après la défaite de ses ailes, voyant qu'elle ne pouvait ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie numide, la rivière et la pluie ne lui permettaient pas de reprendre le chemin, serrée et gardant ses rangs, elle prit la route de Plaisance, où elle se retira sans danger et au nombre au moins de dix mille hommes. La plupart des autres qui restaient, périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphants ou par la cavalerie. Ceux qui purent échapper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au corps dont nous venons de parler, et le suivirent à Plaisance. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la rivière, d'où arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchements. La victoire fut complète, et la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement et quelques Africains restèrent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraités, mais tous souffrirent beaucoup de la pluie et de la neige. Beaucoup d'hommes et de chevaux périrent de froid, et de tous les éléphants on n'en put sauver qu'un seul.

CHAPITRE XVI

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. - Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. - Adresse d'Hannibal pour attirer à son parti les Gaulois. - Passage du marais de Clusium.

Sempronius, pour cacher sa honte et sa défaite, envoya à Rome des courriers qui n'y dirent autre chose si ce n'est

qu'il s'était livré une bataille, et que sans le mauvais temps, l'armée romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle, mais on apprit bientôt tout le détail de l'action, que les Carthaginois occupaient le camp des Romains, que tous les Gaulois avaient fait alliance avec Hannibal, que les légions avaient fait retraite et s'étaient réfugiées dans les villes, et qu'elles n'avaient de munitions que ce qui leur en venait de la mer par le Pô. On fut extrêmement surpris d'un événement si tragique, et, pour en prévenir les suites, on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante. On mit des garnisons dans les places, on envoya des troupes en Sardaigne et en Sicile, on en fit marcher aussi sur Tarente, et dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, enfin on équipa soixante quinquérèmes. On choisit pour consuls Cn. Servilius et Caius Flaminius, qui firent des levées chez les alliés, et envoyèrent des vivres à Ariminum et dans la Tyrrhénie, où la guerre devait se faire. Ils dépêchèrent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours, et ce roi leur fournit cinq cents Crétois et mille soldats à pavois. Enfin il n'eut point de mesure que l'on ne prît, point de mouvement que l'on ne se donnât, car tels sont les Romains en général et en particulier, que, plus ils ont de raisons de craindre, plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne, Cn. Cornelius Scipion, à qui Publius son frère avait laissé, comme nous avons déjà dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flotte, et ayant pris terre en Espagne vers Emporium, assiégea, sur la côte jusqu'à l'Ebre, toutes les villes qui refusèrent de se rendre, et traita avec beaucoup de douceur celles qui se soumirent de bon gré. Il veilla à ce qu'il ne leur fût fait aucun tort. Il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avait faites, puis, pénétrant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avait déjà grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses alliés à mesure qu'il avançait dans le pays, tantôt il recevait dans son amitié, tantôt il prenait par force les villes qui se rencontraient sur sa route. À Cisse, Hannon, à la tête d'un corps de Carthaginois, vint camper devant lui, Cornelius lui livra bataille, la gagna, et fit un butin très considérable, parce que c'était là qu'avaient laissé leurs équipages tous ceux qui étaient passés en Italie. Outre cela il se fit des alliés de tous les peuples d'en deçà de l'Ebre, et fit prisonniers Hannon même, et Andobale qui commandait les Espagnols. Celui-ci avait une espèce de royaume dans le pays, et avait toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Hasdrubal reçut de ce qui était arrivé, il passa l'Ebre et courut au secours de Hannon. Les troupes navales des Romains n'étaient point sur leurs gardes. Elles se tranquillisaient en songeant à l'avantage qu'avait remporté l'armée de terre. Il saisit habilement cette occasion, prend avec lui un détachement d'environ huit mille hommes de pied et mille chevaux. Il surprend ces troupes dispersées de côté et d'autre, en passe un grand nombre au fil de l'épée, et pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retira en suite, et, repassant l'Ebre, il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs, et à la garde des pays d'en deçà du fleuve. Cn. Cornelius, de retour à la flotte, punit selon la sévérité des lois ceux qui avaient négligé le service, puis, ayant réuni les deux armées, celle de mer et celle de terre, il alla prendre ses quartiers à Tarragone. Là, partageant le butin en parties égales aux soldats, il se gagna leur amitié, et leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel était l'état des affaires en Espagne.

Le printemps venu, Flaminius se mit en marche, prit sa route par la Tyrrhénie, et vint camper droit à Arétium, pendant que Servilius alla à Ariminum pour fermer aux ennemis les passages de ce côté-là. Pour Hannibal, qui avait pris ses quartiers d'hiver dans la Gaule Cisalpine, il retenait dans les cachots les prisonniers romains qu'il avait faits dans la dernière bataille, et leur donnait à peine le nécessaire, au lieu qu'il usait de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avait pris sur leurs alliés. Il les rassembla un jour, et leur dit que ce n'était pas pour leur faire la guerre qu'il était venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains, qu'il fallait donc, s'ils entendaient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti, puisqu'il n'avait passé les Alpes que pour remettre l'Italie en liberté, et les aider à rentrer dans les villes et dans les terres d'où les Romains les avaient chassés. Après ce discours, il les renvoya sans rançon dans leur patrie. C'était une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui et soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports sont sous la domination romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisait d'un stratagème vraiment carthaginois. Il était environné de peuples légers et inconstants, et la liaison qu'il avait contractée avec eux était encore toute récente. Il avait à craindre que, changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des pièges et n'attentassent à sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques et des habits pour tous les âges, il prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se déguisait si souvent, que non seulement ceux qui ne le voyaient qu'en passant mais ses amis mêmes avaient peine à le reconnaître.

Cependant les Gaulois souffraient impatiemment que la guerre se fit dans leur pays. À les entendre, ce n'était que pour se venger des Romains, quoique au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avaient de s'enrichir à leurs dépens. Hannibal s'aperçut de cet empressement, et se hâta de décamper pour le satisfaire. Dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connaissaient le mieux le pays, pour savoir quelle route il prendrait pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avait deux, une fort longue et connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, et par où Flaminius ne l'attendrait pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effrayé. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vue des mauvais chemins et des abîmes où l'on allait se précipiter.

Hannibal, bien informé que les lieux où il devait passer, quoique marécageux, avaient un fond ferme et solide, leva le camp, et forma son avant-garde des Africains, des Espagnols, et de tout ce qu'il avait de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarrasser pour la suite, parce que, s'il arrivait qu'il fût vaincu, il n'aurait plus besoin de rien, et que, s'il était victorieux, il aurait tout en abondance. Le corps de bataille était composé de Gaulois, et la cavalerie faisait l'arrière-garde. Il en avait donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter et de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols et les Africains traversèrent sans beaucoup de peine. On n'avait point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds, et puis c'étaient des soldats durs à la fatigue, et accoutumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passèrent. Le marais avait été foulé par ceux qui les avaient précédés. Ils ne pouvaient avancer qu'avec une peine extrême, et, peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportaient celle-ci qu'avec la plus vive impatience. Cependant il ne leur était pas possible de retourner en arrière. La cavalerie les poussait sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours et trois nuits elle eut les pieds dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plupart des bêtes de somme moururent dans la boue. Elles ne laissèrent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les ballots qu'elles portaient, on dormait au moins une partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Hannibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux qui lui survint le tourmenta beaucoup, et comme la circonstance ne lui permettait pas de s'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un oeil.

CHAPITRE XVII

Caractère de Flaminius. - Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Hannibal en fit. - Bataille de Trasimène.

Après être sorti de ce marais comme par miracle, le général carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, et parce que Flaminius avait établi ses quartiers devant Arétium dans la Tyrrhénie. Là, il s'informa avec soin de la disposition où étaient les Romains, et de la nature du pays qu'il allait traverser pour aller à eux. On lui dit que le pays était bon, et qu'il y avait de quoi faire un riche butin, et à l'égard de Flaminius, que c'était un homme doué d'un grand talent pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croyait très habile dans l'un et dans l'autre. De là Hannibal conclut que s'il pouvait passer au-delà du camp de ce consul, et porter le ravage dans la campagne sous ses yeux, celui-ci, soit de

peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le pays ravagé, ne manquerait pas de sortir de ses retranchements, d'accourir contre lui, de le suivre partout où il le conduirait, et de se hâter de battre l'ennemi par lui-même, avant que son collègue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise, tous mouvements dont il voulait tirer avantage pour attaquer le consul.

On doit convenir que toutes ces réflexions étaient dignes d'un général judicieux et expérimenté. C'est être ignorant et aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un général ait quelque chose de plus important à faire que de s'appliquer à connaître les inclinations et le caractère de son antagoniste. Comme dans un combat singulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte. De même, il faut qu'un général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractère le faible et le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de généraux qui, mous, paresseux, sans mouvement et sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en est d'autres tellement passionnés pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'emportement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infâme plaisir des villes entières, leurs intérêts, leur vie même. D'autres sont lâches et poltrons, défaut déshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un général. Des troupes, sous un tel chef, passent le temps sans rien entreprendre, et l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colère brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un général, et juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de pièges, point d'embuscades où il ne tombe, point d'hameçons où il ne morde. Si l'on pouvait connaître les faibles d'autrui, et qu'en attaquant ses ennemis on prît leur chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très peu de temps on subjuguerait toute la terre. Ôtez d'un vaisseau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaisseau et son équipage tomberont sous la puissance des ennemis. Il en est de même d'une armée dont on surprend le général par adresse et par artifice.

C'est ainsi qu'Hannibal prenant adroitement Flaminius par son faible, l'attira dans ses filets. à peine eut-il levé son camp d'autour de Fiésoles et passé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il se mit à dévaster tout. Le consul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une insulte et un outrage. Quand il vit ensuite la campagne ravagée et la fumée annonçant de tous côtés la ruine entière de la contrée, ce triste spectacle le toucha jusqu'à lui faire répandre des larmes. Alors ce fut en vain que son conseil de guerre lui dit qu'il ne devait pas se presser de marcher sur les ennemis, qu'il n'était pas à propos d'en venir si tôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie si nombreuse méritait toute son attention, qu'il ferait mieux d'attendre l'autre consul et d'attendre jusqu'à ce que les deux armées pussent combattre ensemble. Non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, mais il ne pouvait même supporter ceux qui les lui faisaient. " Que pensent et que disent à présent nos concitoyens, leur disait-il en voyant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derrière les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp ? " Et sur-le-champ il se met en marche, sans attendre l'occasion favorable, sans connaître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plus tôt l'ennemi, comme si la victoire eût été déjà certaine et acquise. Il avait même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avait moins de soldats que de gens qui le suivaient dans l'espérance du butin, et qui portaient des chaînes, des liens et autres appareils semblables.

Cependant Hannibal s'avancait toujours vers Rome par la Tyrrhénie, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche et le lac de Trasimène à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colère de Flaminius, en quelque endroit qu'il passât, il réduisait tout en cendres. Quand il vit enfin que ce consul approchait, il reconnut les postes qui pourraient le plus lui convenir, et se tint prêt à livrer bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordaient dans sa longueur. Il était fermé au fond par une colline escarpée et de difficile accès, et à

l'entrée était un lac entre lequel et le pied des montagnes il y avait un défilé étroit qui conduisait dans le vallon. Il passa par ce sentier, gagna la colline du fond, et s'y plaça avec les Espagnols et les Africains ; à droite, derrière les hauteurs, il plaça les Baléares et les autres gens de traits. Il posta la cavalerie et les Gaulois derrière les hauteurs de la gauche, et les étendit de manière que les derniers touchaient au défilé par lequel on entrait dans le vallon. Il passa une nuit entière à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le consul marchait derrière avec un empressement extrême de rejoindre l'ennemi. Le premier jour, comme il était arrivé tard, il campa auprès du lac, et le lendemain, dès la pointe du jour, il fit entrer son avant-garde dans le vallon. Il s'était élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes romaines fut entrée dans le vallon, et que l'avant-garde toucha presque au quartier d'Hannibal, ce général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étaient en embuscade, et fond en même temps de tous côtés sur les Romains. Flaminius et les officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque et si imprévue, ne savent où porter du secours. Enveloppés d'un épais brouillard et pressés de front, sur les derrières et en flanc par l'ennemi qui fondait sur eux d'en haut et de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvaient se porter où leur présence était nécessaire, mais il ne leur était pas même possible d'être instruits de ce qui se passait. La plupart furent tués dans la marche même et avant qu'on eût le temps de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur chef. Pendant que l'on délibérait encore sur ce qu'il y avait à faire, et lorsqu'on s'y attendait le moins, on recevait le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains perdirent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pu ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, et de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas dont le sort soit plus déplorable que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoqués, les autres, en plus grand nombre, avancèrent dans l'eau jusqu'au cou, mais quand la cavalerie y fut entrée, voyant leur perte inévitable, ils levaient les mains au-dessus du lac, demandaient qu'on leur sauvât la vie, et faisaient pour l'obtenir les prières les plus humbles et les plus touchantes, mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, et les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une aussi honteuse défaite, se donnaient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversèrent le corps qui les combattait de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvait connaître en quel état elles étaient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelques partis de Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en apercevoir, elle se trouvât sur les hauteurs. De là, comme le brouillard était tombé, voyant leur armée taillée en pièces et l'ennemi maître de la campagne, ils prirent le parti, qui seul leur restait à prendre, de se retirer serrés et en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, et de prendre avec lui les Espagnols et les gens de trait. Il se mit à leur poursuite, les assiégea et les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes et se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auraient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se livra dans la Tyrrhénie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XVIII

Distinction que fait Hannibal entre les prisonniers romains et ceux d'entre leurs alliés. - Grande consternation à Rome. - Défaite de quatre mille cavaliers romains. - Fabius est fait dictateur.

Quand on eut amené devant Hannibal tous les prisonniers, tant ceux que Maharbal avait forcés de se rendre, que ceux que l'on avait faits dans le vallon, et qui tous ensemble montaient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avait pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, et prit de là occasion d'accabler les Romains d'injures et d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre les alliés des Romains furent traités avec plus d'indulgence. Il les renvoya tous dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avait déjà dit, qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux

Italiens, mais pour les délivrer du joug des Romains. Il fit prendre ensuite du repos à ses troupes et rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui, au nombre de trente, étaient restés sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fait en tout que de quinze cents hommes, la plupart gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frère et ses confidents les mesures qu'il avait à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

À Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune était trop grande pour que les magistrats pussent la pallier ou l'adoucir. On assembla le peuple, et on la lui déclara telle qu'elle était. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un préteur eut-il prononcé ces quatre mots : " Nous avons été vaincus dans une grande bataille ", que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs qui avaient été présents à l'action, crurent le désastre beaucoup plus grand qu'il ne leur avait paru dans le moment même du combat. Cela venait de ce que les Romains n'ayant, depuis un temps immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ne pouvaient avouer leur défaite sans être touchés jusqu'à l'excès d'un malheur si peu attendu. Il n'y eut que le Sénat qui, malgré ce funeste événement, ne perdit pas de vue son devoir. Il pensa sérieusement à chercher ce que chacun aurait à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque temps après la bataille, C. Servilius, qui campait autour d'Ariminum, c'est-à-dire vers la mer Adriatique, sur les confins de la Gaule Cisalpine et du reste de l'Italie, assez près des bouches du Pô, C. Servilius, dis-je, averti qu'Hannibal était entré dans la Tyrrhénie, et qu'il était campé proche de Flaminius, aurait voulu joindre celui-ci avec toute son armée. Mais comme elle était trop pesante pour une si longue marche, il détacha quatre mille chevaux sous le commandement de C. Centenius, avec ordre de prendre les devants, en cas de besoin de secourir Flaminius. Hannibal n'eut pas plus tôt reçu cet avis, qu'il envoya au-devant du secours qui arrivait aux Romains, Maharbal avec les soldats armés à la légère et quelque cavalerie. Au premier choc, Centenius perdit presque la moitié de ses soldats. Il se retira avec le reste sur une hauteur, mais Maharbal les y poursuivit, et le lendemain les fit tous prisonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'est-à-dire dans un temps où la blessure que la première avait faite, était encore toute sanglante. Le peuple, le Sénat même en fut consterné. On laissa là les affaires de l'armée, on ne songea point à créer de nouveaux consuls, on crut qu'une conjoncture si accablante demandait un dictateur.

Quoique Hannibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de parcourir la campagne, et de ravager le pays en s'avançant vers Adria. Il traversa l'Ombrie et le Picénum, et arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvait ni le mener ni le porter. Chemin faisant, il passa au fil de l'épée une multitude d'habitants. Ennemi implacable des Romains, il avait ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontrerait en âge de porter les armes, sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé près d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hiver passé dans la Gaule Cisalpine dans la fange et la saleté, et son passage à travers les marais de Clusium, avaient mise dans un très mauvais état. Hommes et chevaux, presque tous étaient couverts d'une espèce de gale qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvèrent dans ce beau pays de quoi ranimer leurs forces et leur courage, et la dépouille des vaincus fournit au général autant d'armes qu'il lui en fallait pour en munir ses Africains. Ce fut aussi en ce temps-là qu'il envoya par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avait fait depuis qu'il était dans l'Italie, car jusqu'alors il ne s'était point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrême aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne et d'Italie, et l'on n'omit rien de ce qui pouvait en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre temps même on appelait les rejetons de cette famille, Maximi, c'est-à-dire très grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avait mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la dictature est

différente du consulat : le consul n'est accompagné que de douze licteurs, le dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat. Toute autorité cesse, dès que le dictateur est nommé. De tous les magistrats, il n'y a que les tribuns qui soient alors conservés, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même temps pour maître général de la cavalerie, Marcus Minucius. Cette sorte d'officier est, à la vérité, au-dessous du dictateur, mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé de remplir ses fonctions, et exerce son autorité.

Hannibal changeait de temps en temps de quartier, sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux avec du vin vieux, qui se trouvait là en abondance, et les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étaient blessés, il donna aux autres le temps et les moyens de réparer leurs forces ; et quand il les vit tous sains et vigoureux, il se mit en route, et traversa les terres du Pretutium et d'Adria, les pays des Marrucins et des Frentans. Partout où il passait, il pillait, massacrait, réduisait tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, et les Messapiens une autre. Il entra dans la Daunie, et commença par ravager Lucérie, colonie romaine. Puis, ayant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le pays des Argypiens et toute la Daunie.

CHAPITRE XIX

Fabius se borne à la défensive.- Les raisons qu'il avait pour ne rien hasarder. - Caractère opposé de M. Minucius Rufus, maître général de la cavalerie.- Éloge de la Campanie. - Hannibal y porte le ravage.

Pendant qu'Hannibal était dans ces parages, Fabius, créé dictateur, après avoir offert des sacrifices aux dieux, partit de Rome, suivi de Minucius et de quatre légions qu'on avait levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontières de la Daunie les troupes qui étaient venues d'Ariminum au secours de cette province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, et le renvoya bien escorté à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuaient par mer, de courir où son secours serait nécessaire. Ensuite, il se mit en marche avec le général de la cavalerie, et alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Hannibal, pour jeter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchements des Romains, et se met en bataille. Il resta quelque temps en position, mais comme personne ne se présentait, il retourna dans son camp. Car Fabius avait pris la résolution, et rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hasarder témérairement, de ne pas courir les risques d'une bataille, et de s'appliquer uniquement à mettre ses troupes à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits désavantageux sur son compte, on le regarda comme un homme lâche, timide, et qui craignait l'ennemi, mais on ne fut pas longtemps à reconnaître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avait pris était le plus sage et le plus judicieux que l'on pût prendre. La suite des événements justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée carthaginoise était composée de soldats exercés dès leur jeunesse aux travaux et aux périls de la guerre. Elle était commandée par un général nourri et élevé parmi ses soldats, instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avait déjà gagné plusieurs batailles dans l'Espagne, et battu les Romains et leurs alliés deux fois de suite. C'était avec cela des hommes qui ne pouvant d'ailleurs tirer aucun secours, n'avaient de ressource et d'espérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Romains. Si Fabius eût hasardé une action générale, sa défaite était immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avaient les Romains sur leurs ennemis, et de régler là-dessus l'état de la guerre. Cet avantage était de recevoir par leurs derrières autant de vivres, de munitions et de troupes qu'ils en auraient besoin, sans crainte que ces secours pussent leur manquer.

Sur ce projet, le dictateur se borna pendant toute la campagne à harceler toujours les ennemis, et à s'emparer des postes qu'il savait être les plus favorables à son dessein. Il ne souffrit pas que les soldats allassent au fourrage. Il les

retint toujours réunis et serrés, uniquement attentif à étudier les lieux, le temps et les occasions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois, approchaient de son camp, comme pour l'insulter, il les attaquait. Il en tua ainsi un assez grand nombre. Par ces petits avantages, il diminuait peu à peu l'armée ennemie, et relevait le courage de la sienne, que les pertes précédentes avaient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le temps et le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaisait pas à Minucius. Bassement populaire, il se pliait aux sentiments du soldat, et décriait le dictateur comme un homme sans courage et sans résolution. On ne pouvait trop tôt lui faire naître l'occasion d'aller à l'ennemi, et de lui donner bataille.

Les Carthaginois, après avoir saccagé la Daunie et passé l'Apennin, s'avancèrent jusque chez les Samnites, pays riche et fertile, qui depuis longtemps jouissait d'une paix profonde, et où les Carthaginois trouvèrent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation et le gaspillage qu'ils en firent, ils ne purent les épuiser. De là, ils firent des incursions sur Bénévent, colonie des Romains, et prirent Venusia, ville bien fortifiée, et où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les suivaient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat sans cesser de tenir la campagne, porta le général carthaginois à se répandre dans les plaines de Capoue. Il se jeta en particulier sur Falerne, persuadé qu'il arriverait une de ces deux choses ou qu'il forcerait les ennemis à combattre ou qu'il ferait voir à tout le monde qu'il était pleinement le maître, et que les Romains lui abandonnaient le plat pays. Après quoi il espérait que les villes épouvantées quitteraient le parti des Romains. Car jusqu'alors, quoiqu'ils eussent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'était rangée du côté des Carthaginois. Toutes étaient demeurées fidèles, même celles qui avaient le plus souffert, tant les alliés avaient de respect et de vénération pour la République romaine !

Au reste, Hannibal raisonnait sagement. Les plaines les plus estimées de l'Italie, soit pour l'agrément, soit pour la fertilité, sont, sans contredit, celles d'autour de Capoue. On y est voisin de la mer. Le commerce y attire du monde de presque toutes les parties de la terre. C'est là que se trouvent les villes les plus célèbres et les plus belles d'Italie : le long de la côte, Sinuesse, Cumes, Pouzzoles, Naples, Nuceria, dans les terres du côté du septentrion, Calénum, et Téano, à l'orient et au midi, la Daunie et Nole, et au milieu de ce pays, Capoue, la plus riche et la plus magnifique de toutes. Après cela, doit-on s'étonner que les mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelait aussi champs Phlégréens, autres plaines fameuses, et qui surpassaient en beauté toutes les autres, de sorte qu'il n'est pas surprenant que les dieux en aient, entre eux, disputé la possession ? Mais, outre tous ces avantages, c'est encore un pays très fort, et où il est très difficile d'entrer. D'un côté, il est couvert par la mer, et tout, le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites et presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Ériban, et la troisième du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois, campés dans cette partie de l'Italie, allaient de dessus ce théâtre ou épouvanter tout le monde par une entreprise si hardie et si extraordinaire ou rendre publique et manifeste la lâcheté des Romains, et faire voir qu'ils étaient absolument les maîtres de la campagne.

Sur ces réflexions, Hannibal sortit du Samnium, et, passant le détroit du mont Ériban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales. Il mit son camp du côté de Rome, et fit porter le ravage par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa première résolution. Minucius, au contraire, et les autres officiers subalternes, croyant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étaient d'avis que l'on ne pouvait trop se hâter pour le joindre dans la plaine, et sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, et d'avoir le même empressement, mais, quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes et de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paraître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, et craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déjà vues, que parce que les Carthaginois étaient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Hannibal eut assez tenté le dictateur et qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il leva son camp, pour ne point consommer les provisions qu'il avait amassées, et pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendrait ses quartiers d'hiver. Car ce n'était point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il voulait qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il était venu, chemin étroit et où il était très aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, envoya au devant de lui quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentait, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandait les défilés. Les Carthaginois arrivent et campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginaient emporter d'emblée le butin, et croyaient même qu'aidés du lieu ils pourraient terminer la guerre. Fabius ne pensait plus qu'à voir quels postes il occuperait, par qui et par où il ferait commencer l'attaque.

CHAPITRE XX

Stratagème d'Hannibal pour tromper Fabius. - Bataille gagnée en Espagne sur Hasdrubal par Cn. Scipion. - Publius, son frère est envoyé en Espagne. - Les Romains passent l'Ebre pour la première fois.

Tous ces beaux projets devaient être exécutés le lendemain, mais Hannibal, jugeant de ce que les ennemis pouvaient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le temps. Il fit appeler Hasdrubal, qui avait à ses ordres les pionniers de l'armée, et lui ordonna de ramasser le plus qu'il pourrait de morceaux de bois sec et d'autres matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts bœufs, et de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de manger et de se reposer. Vers la troisième veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, et leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des bœufs, de les allumer, et de pousser ces animaux à grands coups, jusqu'au sommet d'une montagne qu'il leur montra, et, qui s'élevait entre son camp et les défilés où il devait passer. A la suite des pionniers, il fit marcher les soldats armés à la légère pour leur aider à presser les bœufs, avec ordre, quand ces animaux seraient en train de courir, de se répandre à droite et à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. En même temps il s'avance vers les défilés, ayant à son avant-garde l'infanterie pesamment armée, au centre la cavalerie suivie du butin, et à l'arrière-garde les Espagnols et les Gaulois.

À la lueur de ces torches, les Romains qui gardaient les défilés croient qu'Hannibal prend sa route vers les hauteurs, quittent leurs postes et courent pour le prévenir. Arrivés proche des bœufs, ils ne savent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils sont une idée terrible, et attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois et les Romains, mais les bœufs, se jetant entre les uns et les autres, les empêchaient de se joindre, et en attendant le jour on se tint de part et d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avait là quelque ruse de guerre, il ne bougea point de ses retranchements, et attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avait prise, de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Hannibal profite de son stratagème. La garde des défilés n'eut pas plus tôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée et au butin. Tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étaient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses soldats armés à la légère, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui, ayant jeté sur le carreau environ mille Romains, descendirent avec ceux qu'ils étaient allés secourir. Sorti par cette ruse du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, et n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendrait ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie ; tous les peuples désespéraient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenait à Fabius. Quelle lâcheté, disait-on, de n'avoir point usé d'une occasion si avantageuse ! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le dictateur. Obligé quelques

jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices, il ordonna expressément à Minucius de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui. Mais ce chef fit si peu attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevait, il n'était occupé que de la pensée de combattre. Tel était l'état des affaires en Italie.

En Espagne, Hasdrubal, ayant équipé les trente vaisseaux que son frère lui avait laissés, et en ayant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avait donné le commandement à Hamilcar. Puis ayant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête, et, faisant longer la côte aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on serait proche de l'Ebre. Cnéus, averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à aller au devant d'eux par terre, mais quand il sut combien l'armée des ennemis était nombreuse, et les grands préparatifs qu'ils avaient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étaient les plus propres au service de mer ; puis, ayant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoya deux frégates de Marseille à la découverte, car les Marseillais étaient toujours les premiers à s'exposer, et leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'était plus attaché aux intérêts des Romains que ce peuple qui, dans la suite, leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Hannibal. Ces deux frégates rapportèrent que la flotte ennemie était à l'embouchure de l'Ebre. Sur-le-champ, Cnéus fit force de voiles pour la surprendre, mais Hasdrubal, informé depuis longtemps par les sentinelles que les Romains approchaient, rangeait ses troupes en bataille sur le rivage, et donnait ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, et aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec valeur pendant quelque temps, mais ils plièrent bientôt. La vue des troupes qui étaient sur la côte fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse et de confiance, qu'elle ne leur fut nuisible, en leur faisant espérer que c'était pour eux une retraite aisée, en cas qu'ils eussent le dessous. Après qu'ils eurent perdu deux vaisseaux avec l'équipage, et que quatre autres eurent été désemparés, ils se retirèrent vers la terre. Mais, poursuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchèrent le plus qu'ils purent du rivage, puis, sautant de leurs vaisseaux, il se sauvèrent vers leur armée de terre. Les Romains avancèrent hardiment vers le rivage, et ayant lié à l'arrière de leurs vaisseaux tous les vaisseaux des ennemis qu'ils purent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrêmement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être soumis toute la côte de cette mer, et d'avoir gagné vingt-cinq vaisseaux. Depuis cet avantage, les Romains commencèrent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa soixante-dix vaisseaux, car on ne croyait pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flotte cingla d'abord vers la Sardaigne, et de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où l'on espérait s'aboucher avec Hannibal. Les Romains vinrent au-devant avec cent vingt vaisseaux longs à cinq rangs, mais les Carthaginois, informés qu'ils étaient en mer, retournèrent à Carthage par la même route. Servilius, amiral de la flotte romaine, les poursuivit pendant quelque temps dans l'espérance de les combattre, mais il avait trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il alla à Lilybée, de là il passa en Afrique dans l'île de Cercine, d'où, après avoir fait payer contribution aux habitants, il revint sur ses pas, prit en passant l'île de Cossyre, mit garnison dans sa petite ville, et aborda à Lilybée, où ayant mis ses bâtiments en sûreté, il rejoignit peu de temps après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéus avait remportée sur mer, le Sénat, persuadé que les affaires d'Espagne méritaient une attention particulière, et qu'il était non seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pays-là, et d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion, qui avait déjà été choisi pour cette guerre, et lui donna ordre de joindre au plus tôt Cnéus, son frère, pour agir avec lui de concert. Il craignait que les Carthaginois dominant dans ces contrées, et y amassant des munitions et de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, et qu'en fournissant de l'argent et des troupes à

Hannibal, ils ne l'aidassent à subjuguier l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante, qu'ils envoyèrent une flotte et qu'ils en donnèrent le commandement à Publius Scipion, qui, arrivé en Espagne et joint à son frère, rendit de très grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avaient osé passer l'Ebre. Ils croyaient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance et l'amitié des peuples d'en deçà, mais sous Publius ils traversèrent ce fleuve et portèrent leurs armes bien au-delà. Le hasard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Ayant effrayé les peuples qui habitaient l'endroit du fleuve qu'ils avaient choisi pour le passer, ils s'avancèrent jusqu'à Sagonte et campèrent à cinq milles de cette ville, proche d'un temple consacré à Vénus, poste également, avantageux, et parce qu'il les mettait hors d'insulte, et parce que la flotte qui les côtoyait leur fournissait commodément tout ce qui leur était nécessaire. Or, voici ce qui arriva dans cet endroit.

CHAPITRE XXI

Trahison d'Abilyx. - Hannibal lève son camp, et prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. - Combat où Minucius a l'avantage.

Pendant qu'Hannibal était en marche pour aller en Italie, dans toutes les villes d'Espagne dont il se défiait, il eut la précaution de prendre des otages, et ces otages étaient les enfants des familles les plus distinguées, qu'il avait tous mis comme en dépôt dans Sagonte, tant parce que la ville était fortifiée, qu'à cause de la fidélité des habitants qu'il y avait laissés. Certain Espagnol nommé Abilyx, personnage distingué, et qui se donnait pour l'homme de sa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourraient bien avoir le dessus, conçut un dessein tout à fait digne d'un Espagnol et d'un Barbare : c'était de livrer les otages aux Romains. Il se flattait qu'après leur avoir rendu un si grand service, et leur avoir donné une preuve si éclatante de son affection pour eux, il ne manquerait pas d'en être magnifiquement récompensé.

Ravi et uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Bostar, qu'Hasdrubal avait envoyé là pour arrêter les Romains au passage de l'Ebre, mais qui n'ayant osé rien hasarder, retiré à Sagonte, s'était campé du côté de la mer, homme simple d'ailleurs et sans détours, naturellement doux, facile, et qui ne se défiait de rien. Le traître tourne la conversation sur les otages, et lui dit qu'après le passage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvaient plus par la crainte contenir les Espagnols dans le devoir, que les circonstances actuelles demandaient qu'ils s'étudiassent à se les attacher par l'amitié, que pendant que les Romains étaient devant Sagonte, et qu'ils la serraient de près, s'il en retirait les otages et les rendait à leurs parents et aux villes d'où ils étaient venus, il ferait évanouir les espérances des assiégeants, qui ne cherchaient à retirer ces otages des mains de ceux qui les avaient en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avaient livrés, que par là il gagnerait aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui charmés des sages mesures qu'il aurait prises pour la sûreté de ce qu'ils avaient de plus cher, seraient pénétrés de la plus vive reconnaissance, que, s'il voulait le charger de cette commission, il ferait infiniment valoir ce bienfait aux yeux de ses compatriotes, qu'en amenant ces enfants dans leur pays, il concilierait aux Carthaginois l'affection non seulement des parents, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manquerait pas de peindre avec les plus vives couleurs la douceur et la générosité dont les Carthaginois usaient envers leurs alliés, que lui Bostar devait s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parents, qui, après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimaient le plus au monde, piqués d'une noble émulation, s'efforceraient de surpasser en générosité celui qui, étant à la tête des affaires, leur aurait procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons et d'autres de même force, ayant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour où il viendrait prendre les enfants et se retira.

La nuit suivante il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servaient dans leur armée et par qui il se fit présenter aux deux généraux. Après un long discours, où il leur fit sentir quels seraient le zèle et l'attachement de la nation espagnole, si par eux elle pouvait recouvrer ses otages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie, il promet au traître de grands présents, et lui marque le

jour, l'heure et le lieu où on l'attendait. Abilyx ensuite prend avec lui quelques amis et retourne vers Bostar. Il en reçoit les otages, sort de Sagonte pendant la nuit pour cacher sa route, passe au-delà du camp des Romains, se rend au lieu dont il était convenu, et livre tous les otages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, et le chargea de conduire les enfants chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques personnes sûres. Dans toutes les villes que parcourait Abilyx, et où il remettait les otages, il élevait jusqu'aux cieux la douceur et la grandeur d'âme des Romains, et opposait à ces belles qualités la défiance et la dureté des Carthaginois, et ajoutant à cela qu'il avait lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Espagnols dans celui des Romains. Bostar, pour un homme d'un âge avancé, passa pour avoir donné puérilement dans un piège si grossier, et cette faute le jeta ensuite dans de grands embarras. Les Romains, au contraire, en tirèrent de très grands avantages pour l'exécution de leurs desseins, mais comme la saison était alors avancée, de part et d'autre on distribua les armées dans les quartiers d'hiver.

Laissons là les affaires d'Espagne et retournons à Hannibal.

Ce général, averti par ses espions qu'il y avait quantité de vivres aux environs de Lucérie et de Gérunium, et que cette dernière ville était disposée pour y faire des magasins, choisit là ses quartiers d'hiver, et, passant au-delà du mont Livourne, y conduisit son armée. Arrivé à Gérunium, qui n'est qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitants par la douceur, et leur offrit même des gages de la sincérité des promesses qu'il leur faisait, mais n'en étant point écouté, il mit le siège devant la ville. Il s'en vit bientôt ouvrir les portes, et passa tous les assiégés au fil de l'épée. Quant à la plupart des maisons et aux murs, il les laissa dans leur entier, pour en faire des magasins dans ses quartiers d'hiver. Il fit ensuite camper son armée devant la ville, et fortifia le camp d'un fossé et d'un retranchement. De là il envoyait les deux tiers de son armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter une certaine mesure de blé à ceux qui étaient chargés de le serrer. La troisième partie de ses troupes lui servait pour garder le camp et pour soutenir les fourrageurs en cas qu'ils fussent attaqués. Comme ce pays est tout en plaines, que les fourrageurs étaient sans nombre et que la saison était propre au transport des grains, tous les jours on lui amassait une quantité prodigieuse de blé.

Cependant Minucius, laissé par Fabius à la tête de l'armée romaine, la conduisait toujours de hauteur en hauteur, dans l'espérance de trouver de là quelque occasion de tomber sur celle des Carthaginois, mais, sur l'avis que l'ennemi avait pris Gérunium, qu'il fourrageait le pays et qu'il s'était retranché devant la ville, il quitta les hauteurs et descendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui est dans le pays des Larinatiens et que l'on appelle Caléla, il campa autour, résolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Hannibal laisse aller un tiers de ses troupes au fourrage, et s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée d'environ deux milles, et s'y rallie. De là il tenait les ennemis en respect et mettait ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, et qui commandait de près le camp des Romains. Au jour, Minucius les fit attaquer par ses troupes légères. Le combat fut opiniâtre. Les Romains emportèrent la hauteur et y logèrent toute leur armée. Comme les deux camps étaient l'un près de l'autre, Hannibal pendant quelque temps retint auprès de lui la plus grande partie de son armée, mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes de somme et d'en envoyer une autre au fourrage, toujours attentif à son premier projet, qui était de ne point consommer son butin et de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver, les hommes, les bêtes de charge, les chevaux surtout ne manquassent de rien, car c'était sur sa cavalerie qu'il fondait principalement ses espérances.

Minucius s'étant aperçu que la plus grande partie de l'armée carthaginoise était répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses soldats pesamment armés, et, partageant par pelotons ses troupes légères et la cavalerie, il les envoya contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Hannibal alors se trouva fort

embarrassé. Il n'était en état ni d'aller en bataille au devant des ennemis ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachés en tuèrent-ils un grand nombre, et ceux qui étaient en bataille poussèrent leur mépris pour l'armée carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvrait, et à l'assiéger presque dans son camp. Hannibal fut surpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchaient, et défendit du mieux qu'il put ses retranchements. Plus hardi quand Hasdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étaient de retour au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, et fit tant qu'il se tira, quoique avec peine, du danger dont il avait été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchements, et un plus grand nombre de ceux qu'il avait envoyés au fourrage.

Après cet exploit, le général romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Carthaginois quittèrent leur camp, et Minucius vint l'occuper. Hannibal avait jugé à propos de l'abandonner pour retourner dans son premier camp devant Gérunium, de peur que pendant la nuit les Romains ne s'en rendissent maîtres, et qu'étant dénué de défense, ils ne s'emparassent des vivres et des munitions qu'ils y avaient amassés. Depuis ce temps-là, autant les fourrageurs carthaginois se tinrent sur leurs gardes, autant ceux des Romains allèrent tête levée et avec confiance.

CHAPITRE XXII

Minucius est fait dictateur comme Fabius, et prend la moitié de l'armée. - Hannibal lui dresse un piège, il y tombe, et, confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius, et se soumet à ses ordres. - Les deux dictateurs cèdent le commandement à L. Emilius, et à Caius Terentius Varron.

À Rome, quand on apprit ce qui s'était passé à l'armée d'Italie, et que l'on exagérait bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer comme jusqu'alors on n'avait presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires allaient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser que, si jusqu'à présent les troupes n'avaient rien fait, ce n'était pas qu'elles manquassent de bonne volonté, mais qu'il ne fallait s'en prendre qu'à la timide circonspection et à la prudence excessive du dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon, comme d'un homme qui par lâcheté n'avait osé rien entreprendre, quelque occasion qui se fût présentée. On conçut au contraire une si grande estime du général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'était fait à Rome. Dans la persuasion où l'on était qu'il terminerait bientôt la guerre, on le nomma aussi dictateur. Il y eut donc deux dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, et des applaudissements qu'il avait reçus, et de la dignité suprême où il avait été élevé, le désir qu'il avait d'affronter l'ennemi et de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premières allures. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente et sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put soutenir l'orgueil et la fierté de son collègue. Il se lassa des contradictions qu'il avait à en essuyer, et, rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative ou de prendre un temps pour commander seul ou de partager les troupes, et de faire de celles qui le suivraient tel usage qu'il jugerait à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, et campa à environ douze stades de Fabius.

Hannibal, tant par le rapport des prisonniers que par la séparation des deux camps, vit bientôt que les généraux romains ne s'accordaient pas, et que la division venait de l'impétuosité de Minucius, et de la passion qui le possédait de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvait lui être que très avantageuse, il concentra toute son attention sur Minucius, et s'appliqua uniquement à chercher les moyens de réprimer son audace et de prévenir ses efforts. Entre son camp et celui de Minucius, il y avait une hauteur d'où l'on pouvait fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier, mais se doutant que son antagoniste, fier encore de son premier succès, ne

manquerait pas de se présenter pour le surprendre, il eut recours à un stratagème. Quoique la plaine, que commandait la colline, fût rase et toute découverte, il avait observé qu'il s'y trouvait quantité de coupures et de cavités où l'on pouvait cacher du monde. Il y cacha cinq cents chevaux et cinq mille fantassins, distribués en pelotons de deux et de trois cents hommes, et, de peur que cette embuscade ne fût découverte le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les soldats armés à la légère.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légère, et lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, et dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le soleil levé, les Romains étaient si occupés de ce qui se passait à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Hannibal, de son côté, y envoyait aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie et le reste de son armée. La cavalerie de part et d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légère des Romains fut enfoncée par la cavalerie carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, et, se réfugiant vers les légionnaires, y jeta le trouble et la confusion. Alors Hannibal donne le signal à ses troupes embusquées. Elles fondent de tous les côtés sur les Romains. Ce ne fut plus seulement leur infanterie légère qui courait risque d'être entièrement défaite, c'était toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle était exposée. Il sortit à la tête de ses troupes, et vint en hâte au secours de son collègue. Les Romains déjà en déroute se rassurent, reprennent courage, se rallient et se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légère périt dans cette action, mais il y périt encore plus de légionnaires, et des plus braves de l'armée. Hannibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, et qui venaient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, et se retira. Après ce combat, l'armée romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avait été la cause de son malheur, et qu'elle ne devait son salut qu'à la sage circonspection de son collègue, et l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander et une conduite toujours judicieuse l'emportent sur une bravoure téméraire et une folle démanaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes. Les deux armées se rejoignirent et ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit d'après les avis et les lumières de Fabius, et l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline et le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, et l'on ne s'occupa plus que du soin de chercher des quartiers d'hiver.

Au printemps suivant, on élut à Rome pour consuls Lucius Emilius et Caius Terentius, et les deux dictateurs se démisèrent de leur charge. Les deux consuls précédents, Cn. Servilius et Marcus Regulus successeur de Flaminius dans cette dignité, envoyés à l'armée par Emilius en qualité de proconsuls, y prirent le commandement, et disposèrent de tout à leur gré. Emilius, ayant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour suppléer à ce qui manquait aux légions, et, en les envoyant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une action générale, sous quelque prétexte que ce fût, mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs et fréquents, pour exercer les nouvelles troupes et les disposer à une bataille décisive. La République en effet n'avait par le passé souffert de si grandes pertes que parce que l'on avait mené aux combats des gens nouvellement enrôlés, et qui n'étaient ni exercés ni aguerris.

Par ordre encore du Sénat, Lucius Posthumius partit comme préteur avec une légion, pour obliger, par une diversion, les Gaulois, qui s'étaient ligués avec Hannibal, de s'en séparer, et de pourvoir à la sûreté de leur propre pays. On fit aussi revenir en Italie la flotte qui hivernait à Lilybée, et l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandaient. Enfin on donna tous les soins possibles aux préparatifs de la campagne où l'on allait entrer. Servilius suivit exactement les ordres du consul, et c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait, rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches et de petits combats, où les deux proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse et de valeur.

Hannibal s'empare de la citadelle de Cannes et réduit les Romains à la nécessité de combattre. - Préparatifs pour cette bataille. - Harangues de part et d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

Les deux armées passèrent ainsi l'hiver et tout le printemps en présence l'une de l'autre. Le temps de la moisson venu Hannibal décampe de Gérunium, et, pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empare de la citadelle de Cannes, où les Romains avaient enfermé les vivres et autres munitions qu'ils avaient apportés de Canusium, et d'où ils tiraient leurs convois. Cette ville avait été entièrement détruite l'année précédente. Hannibal, par la prise de cette place, jeta l'armée romaine dans un embarras très grand. Outre qu'il était maître des vivres, il se voyait dans un poste qui par sa situation commandait sur toute la contrée. Les proconsuls dépêchèrent à Rome courriers sur courriers, et mandèrent que, s'ils approchaient de l'ennemi, il ne leur était plus possible de battre en retraite, que tout le pays était ruiné, que les alliés étaient en suspens, et attendaient avec impatience à quoi l'on se déterminerait, qu'on leur fit savoir au plus tôt ce que l'on jugeait à propos qu'ils fissent. L'avis du Sénat fut de livrer bataille, mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, et l'on envoya Emilius pour la donner.

Tout le monde jeta les yeux sur ce consul, personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, et les grands services qu'il avait rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit même dans cette occasion ce qui ne s'était pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés.

Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne lèvent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes et deux cents chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq mille des uns et trois cents des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie est égale à celle des légions, mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque consul la moitié de ces troupes auxiliaires, et deux légions. On les envoie chacun de leur côté, et la plupart des batailles ne se donnent que par un consul, deux légions et le nombre d'alliés que nous venons de marquer. Il arrive très rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même temps et pour la même expédition. Ici les Romains emploient non seulement quatre, mais huit légions. Il fallait qu'ils craignissent extrêmement les suites de cette affaire.

Le Sénat fit sentir à Emilius de quel avantage serait pour la République une victoire complète, et au contraire de combien de malheurs une défaite serait suivie. On l'exhorta de prendre bien son temps pour une action décisive, et de s'y conduire avec cette valeur et cette prudence qu'on admirait en lui, en un mot, d'une manière digne du nom romain. Dès que les consuls furent arrivés au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarèrent les intentions du Sénat, et leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures présentes leur suggérèrent de plus pressant. Emilius, touché lui-même du malheur de la République, en fit le sujet de sa harangue. Il était important de rassurer les troupes contre les revers qu'elles avaient éprouvés, et de dissiper l'épouvante qu'elles en avaient conçue.

Il dit donc à ses soldats que si dans les combats précédents ils avaient eu le dessous, ils pouvaient par bien des raisons faire voir qu'ils n'en étaient pas responsables, mais que dans la bataille qui s'allait donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourrait mettre obstacle à la victoire, qu'auparavant deux consuls ne commandaient pas la même armée, que l'on ne s'était servi que de troupes levées depuis peu, sans exercice, sans expérience, et qui en étaient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vu, que celles qui avaient été battues sur la Trébie, arrivées le soir de la Sicile, avaient été rangées en bataille le lendemain, dès la pointe du jour, qu'à la journée de Trasimène, loin d'avoir vu l'ennemi avant le combat, elles n'avaient pu, à cause du brouillard, l'apercevoir, même en combattant. " Mais aujourd'hui, ajouta-t-il, vous voyez toutes choses dans une situation bien différente. Non seulement les deux consuls de l'année présente marchent à votre tête, et partagent avec vous tous les périls, mais encore les deux de l'année passée ont bien voulu se rendre aux prières que nous leur avons adressées, de demeurer

et de combattre avec nous. Vous connaissez les armes des ennemis, leur manière de se former, leur nombre. Depuis deux ans il ne s'est presque point passé de jour que vous n'ayez mesuré vos épées avec les leurs. Des circonstances différentes doivent produire un succès différent. Il serait étrange, que dis-je? il est impossible qu'en combattant à forces égales dans des rencontres particulières, vous ayez été le plus souvent victorieux, et que, supérieurs en nombre de plus de la moitié, vous soyez défaits dans une bataille générale. Romains, il ne vous manque plus pour la victoire que de vouloir vaincre. Mais ce serait vous faire injure que de vous exhorter à le vouloir. Si je parlais à des soldats mercenaires ou à des alliés, qui, obligés, en vertu des traités, de prendre les armes pour une autre puissance, courent tous les risques d'un combat, sans avoir presque rien à en craindre ou à en espérer, ce serait à ces sortes de soldats qu'il faudrait tâcher d'inspirer le désir de vaincre, mais en parlant à des troupes qui, comme vous, vont combattre pour elles-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes et leurs enfants, et pour qui une bataille doit avoir des suites si funestes ou si avantageuses, il est inutile de les exhorter, il suffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui n'aime mieux vaincre ou, si cela ne se peut, mourir du moins les armes à la main, que de vivre et de voir ce qu'il a de plus cher, dans l'infamie et dans l'oppression ? Mais qu'est-il besoin d'un si long discours ? Figurez-vous par vous-mêmes quelle différence il y a entre une victoire et une défaite, les avantages que l'une vous procure, les maux que l'autre entraîne après elle, et pensez, en combattant, qu'il ne s'agit pas ici de la perte des légions, mais de tout l'empire. Si vous êtes vaincus, Rome n'a plus de ressources pour tenir tête à l'ennemi. Ses soins, ses forces, ses espérances, tout est réuni dans votre armée. Faites en sorte que le succès réponde à son attente, et que votre reconnaissance égale les bienfaits que vous en avez reçus. Que toute la terre sache aujourd'hui que si les Romains ont perdu quelques batailles, ce n'est pas qu'ils eussent moins de courage et de valeur que les Carthaginois, mais parce que les conjonctures où l'on se trouvait ne permettaient pas qu'on leur opposât des combattants qui fussent accoutumés aux devoirs et aux périls de la guerre. "

Après cette harangue, Emilius congédia l'assemblée.

Le lendemain, ce consul se mit en marche, pour aller où il avait eu avis que les Romains campaient. Il y arriva le deuxième jour, et mit son camp à environ six milles de celui des Carthaginois. Comme c'était une plaine fort unie et tout ouverte, et que la cavalerie ennemie était de beaucoup supérieure à celle des Romains, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit. Il voulait qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron, général sans expérience, fut d'un avis contraire. De là, la division parmi les chefs. Rien ne pouvait arriver de plus pernicieux et de plus funeste. Le lendemain, jour où commandait Varron (car c'est l'usage des consuls romains de commander tour à tour), ce consul décampa, et prit la résolution d'avancer plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son collègue pour l'en détourner.

Hannibal vient au-devant de lui avec ses soldats armés à la légère et sa cavalerie, fond sur les troupes encore en marche, fait une charge furieuse, et jette un grand désordre parmi les Romains. Le consul soutint ce premier choc avec un corps de soldats pesamment armés. Il fit ensuite charger les gens de trait et la cavalerie, et eut soin d'y mêler quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution, que les Carthaginois avaient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Hannibal, comme il l'avait espéré.

Le lendemain, Emilius, qui n'était pas d'avis de combattre, et qui cependant ne pouvait, sans péril, retirer de là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, seule rivière qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivières qui arrosent l'Italie, et dont les unes se jettent dans la mer de Toscane, et les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la première, et, passant au travers de l'Apennin, va se jeter dans l'autre. Emilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, et la retrancha à l'orient de l'endroit où il l'avait passé, environ à treize cents pas du premier camp et un peu plus loin de celui des ennemis. Par cette disposition, il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, et d'inquiéter ceux des Carthaginois. Hannibal, prévoyant que cette manœuvre mènerait à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettait pas de hasarder une

action décisive, sans avoir relevé le courage de ses troupes. Les ayant donc fait assembler : " Carthaginois, leur dit-il, jetez les yeux sur tout le pays qui vous environne, et dites-moi, si les dieux vous donnaient le choix, ce que vous pourriez souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'empire du monde dans un pareil terrain ? " Tous convinrent, et la chose était évidente, qu'ils ne feraient pas un autre choix.

" Rendez donc, continua-t-il, rendez grâces aux dieux d'avoir amené ici les ennemis pour vous faire triompher d'eux. Sachez-moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de combattre. Quelque favorable que soit pour nous le champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils l'acceptent, ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendrait pas de parler plus longtemps pour vous encourager à faire votre devoir. Cela était bon lorsque vous n'aviez point encore essayé vos forces avec les Romains, et j'eus soin alors de vous montrer, par une foule d'exemples, qu'ils n'étaient pas si formidables que l'on pensait. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il, pour exalter votre courage et vous inspirer de la confiance, que le souvenir de vos propres exploits? Par les combats précédents, vous vous êtes rendus maîtres du plat pays et de toutes les richesses qui y étaient. C'est ce que je vous avais promis d'abord et je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes et des richesses qu'elles contiennent. Si vous êtes vainqueurs, toute l'Italie passe sous le joug : plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous met en possession de toutes les richesses des Romains, et assujettit toute la terre à votre domination. Combattons donc. Il n'est plus question de parler, il faut agir. J'espère de la protection des dieux, que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses. " Ce discours fut accueilli par les applaudissements de toute l'assemblée, et Hannibal, après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussitôt, et se retrancha sur le bord du fleuve où, était le plus grand camp des Romains. Le lendemain, il ordonna aux troupes de se reposer et de se tenir prêtes, et, le jour suivant, il rangea son armée en bataille sur le fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Emilius sentit le désavantage du terrain, et voyant d'ailleurs que la disette des vivres obligerait bientôt Hannibal à lever le camp, il ne s'ébranla pas, et se contenta de faire bien garder, ses deux camps. Hannibal resta quelque temps en bataille. Comme personne ne se présentait, il fit rentrer l'armée dans ses retranchements, et détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venaient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, et empêcha les Romains d'approcher de la rivière. Cela piqua Varron jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avait pas moins d'ardeur de combattre, souffrait avec la dernière impatience que l'on différât, car l'homme, une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le retard de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome, que les deux armées étaient en présence, et que chaque jour il se faisait des escarmouches, l'inquiétude et la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisaient trembler pour l'avenir, et on prévenait par l'imagination tous les malheurs auxquels on serait exposé si on était vaincu. On n'entendit plus parler que des oracles prononcés sur Rome. Tous les temples, toutes les maisons particulières étaient pleines d'apparitions extraordinaires et de prodiges, pour lesquels on faisait des prières et des sacrifices aux dieux, car dans les calamités publiques, les Romains apportent un soin extrême à calmer la colère des dieux et des hommes, et de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'en est aucune qu'ils refusent d'observer sous aucun prétexte, quelque basse et méprisable qu'elle paraisse.

CHAPITRE XXIV

Bataille de Cannes

Le lendemain, jour où Varron avait le commandement, ce consul, aussitôt que le jour commence à poindre, faisant porter devant lui ses faisceaux, fait sortir à la fois les troupes des deux camps. Il range en bataille celles du plus grand à mesure qu'elles traversent le fleuve. Les troupes du petit camp se joignent et s'alignent à l'autre, de manière

que le front de bataille de l'armée soit tourné vers le midi. Il place la cavalerie romaine à l'aile droite, et l'appuie au fleuve même. L'infanterie se déploie près d'elle, sur un front égal, les manipules plus rapprochés l'un de l'autre ou les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire, et les manipules présentant plus de hauteur que de front. La cavalerie des alliés, à l'aile gauche, fermait la ligne, en avant de laquelle étaient postés les soldats légers. Il y avait dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied et un peu plus de six mille chevaux.

Hannibal, en même temps, fit passer l'Aufide aux frondeurs et aux troupes légères, et les posta devant l'armée. Le reste ayant passé la rivière par deux endroits, sur le bord à l'aile gauche, il mit la cavalerie espagnole et gauloise pour l'opposer à la cavalerie romaine, et ensuite, sur la même ligne, une moitié de l'infanterie africaine pesamment armée, l'infanterie espagnole et gauloise, l'autre moitié de l'infanterie africaine, et enfin la cavalerie numide qui formait l'aile droite. Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis avec l'infanterie espagnole et gauloise, qui se détacha du centre du corps de bataille, et comme elle était jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant, elle forma comme le convexe d'un croissant, ce qui ôta au centre beaucoup de sa hauteur, le dessein du général étant de commencer le combat par des Espagnols et les Gaulois, et de les faire soutenir par les Africains.

Cette dernière infanterie était armée à la romaine, ayant été revêtue par Hannibal des armes qu'on avait prises sur les Romains dans les combats précédents. Les Espagnols et les Gaulois avaient le bouclier, mais leurs épées étaient fort différentes. Celle des premiers n'était pas moins propre à frapper d'estoc que de taille, au lieu que celle des Gaulois ne frappe que de taille, et à certaine distance. Ces troupes étaient rangées par sections alternativement, les Gaulois nus, les Espagnols couverts des chemises de lin couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois était de dix mille chevaux, et d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Emilius commandait à la droite des Romains, Varron à la gauche. Les deux consuls de l'année précédente, Servilius et Atilius étaient au centre. Du côté des Carthaginois, Hasdrubal avait sous ses ordres la gauche, Hannon la droite et Hannibal ayant avec lui Magon, son frère, s'était réservé le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du soleil, lorsqu'il fut levé, l'une étant tournée au midi, comme je l'ai remarqué, et l'autre au septentrion.

L'action commença par les troupes légères, qui de part et d'autre étaient devant le front des deux armées. Ce premier choc ne donna aucun avantage à l'un ni à l'autre parti. Mais dès que la cavalerie espagnole et gauloise de la gauche se fut approchée, le combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, et plutôt en Barbares qu'en Romains, car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les lois de leur tactique. A peine en furent-ils venus aux mains, qu'ils sautèrent de cheval, et saisirent chacun son adversaire. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plupart des Romains demeurèrent sur la place, après s'être défendus avec la dernière valeur. Le reste fut poursuivi le long du fleuve, et taillé en pièces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée prit ensuite la place des troupes légères et en vint aux mains. Les Espagnols et les Gaulois tinrent ferme d'abord et soutinrent le choc avec vigueur, mais ils cédèrent bientôt à la pesanteur des légions, et, ouvrant le croissant, tournèrent le dos et se retirèrent. Les Romains les suivent avec impétuosité, et rompent d'autant plus aisément la ligne gauloise, qu'ils se serraient tous des ailes vers le centre où était le fort du combat, car toute la ligne ne combattit point en même temps, mais ce fut par le centre que commença l'action, parce que les Gaulois étant rangés en forme de croissant, laissèrent les ailes loin derrière eux, et présentèrent le convexe du croissant aux Romains. Ceux-ci suivent donc de près les Gaulois et les Espagnols, et, s'attroupant vers le milieu, à l'endroit où l'ennemi plia, poussèrent si fort en avant, qu'ils touchèrent des deux côtés les Africains pesamment armés. Les Africains de la droite, en faisant la conversion de droite à gauche, se trouvèrent tout le long du flanc de

l'ennemi, aussi bien que ceux de la gauche qui la firent de gauche à droite, les circonstances même leur enseignant ce qu'ils avaient à faire. C'est ce qu'Hannibal avait prévu, que les Romains poursuivant les Gaulois ne manqueraient pas d'être enveloppés par les Africains. Les Romains alors, ne pouvant plus garder leurs rangs et leurs files, furent contraints de se défendre homme à homme et par petits corps contre ceux qui les attaquaient de front et de flanc.

Emilius avait échappé au carnage qui s'était fait à l'aile droite au commencement du combat. Voulant, selon la parole qu'il avait donnée, se trouver partout, et voyant que c'était l'infanterie légionnaire qui déciderait du sort de la bataille, il pousse à cheval au travers de la mêlée, écarte, tue tout ce qui se présente, et cherche en même temps à ranimer l'ardeur des soldats romains. Hannibal, qui pendant toute la bataille était resté dans la mêlée, faisait la même chose de son côté.

La cavalerie numide de l'aile droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa manière de combattre, car fondant de tous côtés sur les ennemis, elle leur donna assez à faire pour qu'ils n'eussent pas le temps de penser à secourir leurs gens, mais lorsque l'aile gauche, où commandait Hasdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aile droite des Romains, à un très petit nombre près, et qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, et lâcha pied.

On dit qu'alors Hasdrubal fit une chose qui prouve sa prudence et son habileté, et qui contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étaient en grand nombre, et que ces troupes ne sont jamais plus utiles que lorsqu'on fuit devant elles, il leur donna les fuyards à poursuivre, et mena la cavalerie espagnole et gauloise à la charge pour secourir l'infanterie africaine. Il fondit sur les Romains par les derrières, et, faisant charger sa cavalerie en troupes dans la mêlée par plusieurs endroits, il donna de nouvelles forces aux Africains et fit tomber les armes des mains des ennemis. Ce fut alors que L. Emilius, citoyen, qui pendant toute sa vie, ainsi que dans ce dernier combat, avait noblement rempli ses devoirs envers son pays, succomba enfin tout couvert de plaies mortelles.

Les Romains combattaient toujours, et, faisant front à ceux dont ils étaient environnés, ils résistèrent tant qu'ils purent, mais les troupes qui étaient à la circonférence, diminuant de plus en plus, ils furent enfin resserrés dans un cercle plus étroit, et passés tous au fil de l'épée. Atilius et Servilius, deux personnages d'une grande probité, et qui s'étaient signalés dans le combat en vrais Romains, furent aussi tués dans cette occasion.

Pendant le carnage qui se faisait au centre, les Numides poursuivirent les fuyards de l'aile gauche. La plupart furent taillés en pièces, d'autres furent jetés en bas de leurs chevaux ; quelques-uns se sauvèrent à Vénuse, du nombre desquels était Varron, le général romain, cet homme abominable dont la magistrature coûta si cher à sa patrie.

Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part et d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie romaine était composée, il ne se sauva à Vénuse que soixante-dix Romains avec Varron, et de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cents hommes qui se jetèrent dans différentes villes. Dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étaient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes. Tout le reste, au nombre de soixante-dix mille, mourut au champ d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, et donnèrent par là à tous les peuples qui devaient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en temps de guerre il vaut beaucoup mieux avoir moitié moins d'infanterie et être supérieur en cavalerie, que d'avoir des forces en tout

égales à celles de son ennemi.

Hannibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cents Espagnols et Africains, et deux cents chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étaient pas au combat. C'est que L. Emilius avait laissé dans son camp dix mille hommes de pied, afin que, si Hannibal menait à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût aller se jeter sur le bagage des ennemis ou que, si ce général, prévoyant l'avenir, détachait un corps de troupes pour garder son camp, il eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or, voici comment ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, ils avaient été attaquer les Carthaginois qu'Hannibal avait laissés pour la garde du camp. Ceux-ci se défendirent, quoique avec assez de peine, mais quand la bataille fut entièrement terminée, ce général accourut au secours de ses gens, repoussa les Romains, et les enveloppa dans leur propre camp. Deux mille chevaux qui avaient pris la fuite et s'étaient retirés dans les forteresses répandues dans le pays eurent le même sort. Forcés dans leurs postes par les Numides, ils furent tous emmenés prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent l'aspect qu'on s'attendait leur voir prendre dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'ancienne et la grande Grèce. Les Tarentins se rendirent d'abord. Les Argyripains et quelques peuples de la Campanie appelèrent Hannibal chez eux. Tous les autres inclinaient déjà à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéraient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'empire d'Italie, ils tremblaient pour eux-mêmes et pour leur patrie, dans la pensée qu'Hannibal viendrait incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains, et disputer à Hannibal la gloire de les détruire. À peine avait-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle que le préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine y était malheureusement tombé dans une embuscade, et que son armée y avait été tout entière taillée en pièces par les Gaulois.

Tous ces coups n'empêchèrent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage et avec fermeté, la suite le fit bien connaître. Quoique alors il fût notoire que les Romains étaient vaincus et obligés de renoncer à la gloire des armées, cependant la forme même du gouvernement, et les sages conseils du Sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de temps assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsque après avoir rapporté dans ce livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne et en Italie pendant la cent quarantième olympiade, et dans le suivant tout ce qui s'est passé en Grèce pendant cette même olympiade, nous serons arrivés à notre époque, nous ferons alors un livre particulier sur la forme du gouvernement romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'histoire une des parties qui lui convient le plus, mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité ou pour réformer des Etats déjà établis, ou pour en établir de nouveaux.